This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

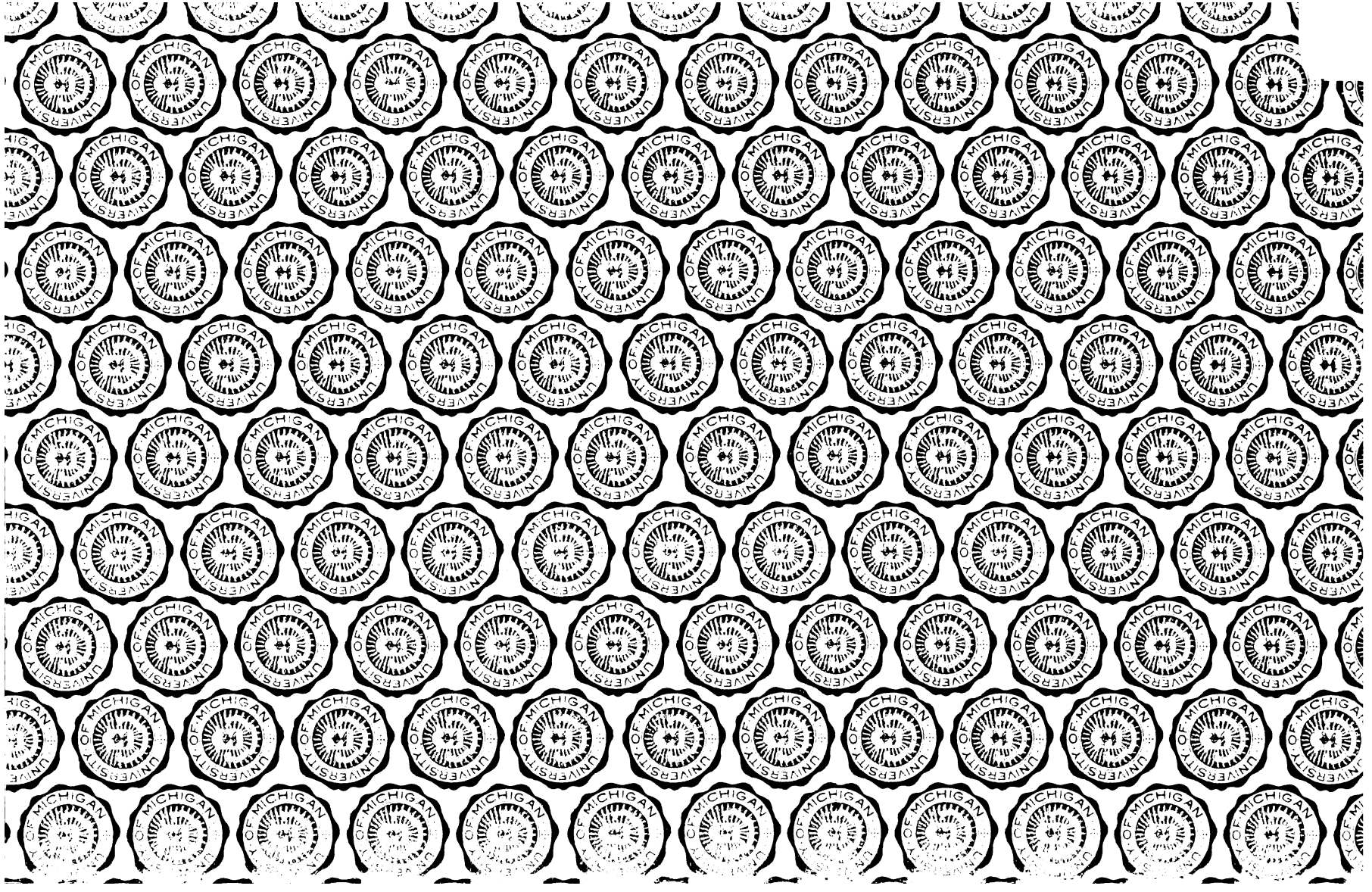
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

857,922

UNIVERSITY OF MICHIGAN


UNIVERSITY OF MICHIGAN

88
H8c
V68

REVUE

ARCHÉOLOGIQUE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION

DE MM.

ALEX. BERTRAND ET G. PERROT

MEMBRES DE L'INSTITUT

VICTOR BÉRARD

—

TOPOLOGIE

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28

—

1899

Tous droits réservés

N. B. — Tout ce qui est relatif à la rédaction doit être adressé à M. Alexandre-Bertrand, de l'Institut, au Musée de Saint-Germain-en-Laye (Seine-et-Oise), ou à M. G. Perrot, de l'Institut, rue d'Ulm, 45, à Paris.

Les livres dont on désire qu'il soit rendu compte devront être déposés au bureau de la *Revue*, 28, rue Bonaparte, à Paris.

L'Administration et le Bureau de la *REVUE ARCHÉOLOGIQUE* sont à la Librairie Ernest Leroux, 28, rue Bonaparte, Paris.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

La *Revue Archéologique* paraît par fascicules mensuels de 64 à 80 pages grand in-8, qui forment à la fin de l'année deux volumes ornés de 24 planches et de nombreuses gravures intercalées dans le texte.

PRIX :

Pour Paris. Un an.....	30 fr.	Pour les départements. Un an..	32 fr.
Un numéro mensuel.....	3 fr.	Pour l'Etranger. Un an.....	33 fr.

On s'abonne également chez tous les libraires des Départements et de l'Etranger.

[1899, I, p. 65-96]

TOPOLOGIE

οὐδὲ γὰρ θεριστῆ καὶ σκαπανεῖ, ἀλλὰ τῷ πεισθῆναι δυναμένῳ τὴν γῆν ἔχειν οὕτω τὴν ὕλην..
(Strab., II, p. 110.)

J'ai forgé, pour le mettre en tête de ces études, le mot nouveau de *Topologie*, qui me paraît les résumer exactement. Dans sa dissertation sur « les Types d'établissements grecs durant l'antiquité »[1], G. Hirschfeld regrettait l'absence d'un nom commode pour ce genre d'études qu'il entrevoyait. Car il pensait que la description des sites et emplacements antiques ne suffit pas. Il réclamait et il tentait de fonder une *science des sites*, qui ne nous donnât pas seulement l'aspect des lieux et des villes avec leur situation réciproque, leurs moyens de communication ou les obstacles intermédiaires. Pour mieux nous expliquer l'histoire particulière des villes et leurs relations avec l'histoire générale, il voulait tirer, des données physiques, certaines lois historiques et, des conditions naturelles, certaines conséquences humaines. En présence d'un site, pensait G. Hirschfeld, on peut toujours déterminer, avec chances de certitude, quelle sorte d'agglomération humaine a existé ou a pu exister là, quel état de civilisation ces hommes ont connu, quelles furent leur vie quotidienne et leurs occupations, quel degré, quel minimum, quel maximum de richesse et de prospérité ils purent atteindre, bref, quelles conditions matérielles et morales durent réaliser leurs sociétés successives, pour que leur cité naquît, se maintînt, grandît ou disparût en cet endroit. Il est des lois générales de milieu et de domicile qui président à la formation, au développement et à la

1. *Histor. und Philolog. Aufsätze* dédiés à Ernst Curtius, p. 353. Berlin, 1884.

durée, comme au déplacement et à la dispersion des agglomérations humaines. Ce sont ces lois qu'il s'agit de dégager, qu'il est facile de dégager, surtout pour les sociétés disparues, et G. Hirschfeld donnait à la recherche et à l'étude de ces lois le nom de « Typologie des établissements », *Typologie griechischer Ansiedlungen*. A ce nom un peu long et peu clair, on substituerait avantageusement, je crois, celui de *Topologie* ; ce mot se comprend de lui-même, car cette nouvelle science des lieux serait à la topographie, simple description des lieux, exactement ce qu'est la géologie à la géographie.

La topographie, en effet, usant de notre expérience actuelle ou passée et mettant à profit tous les témoignages humains, étudie ou reconstitue l'état des lieux, tel que l'œil des hommes les a vus ou les a pu voir. De même, la géographie étudie ou reconstitue la situation et la forme des mers et des continents, le relief des contrées, l'allure des fleuves et le profil des côtes, bref tous les aspects actuels ou passés de la surface terrestre, dans toutes les régions et à toutes les époques où l'expérience humaine nous peut faire pénétrer. Mais il nous faut recourir au géologue, si nous voulons connaître la nature intime de ces continents, la raison de ces dépressions et de ces reliefs, les lois et les modes de leurs formations et déformations, bref toute l'histoire terrestre antérieure à l'expérience humaine. C'est au géologue que nous demanderons aussi quelles lois ont présidé, président et présideront à l'évolution générale de toute cette histoire, avant, pendant et après que l'expérience humaine en a été ou en aura été le témoin.

Semblable à la géologie, la *topologie*, partant des phénomènes contemporains, s'attacherait surtout à l'étude du passé : à la lumière des faits actuels, elle reconstituerait de toutes pièces ou expliquerait les époques disparues. Sous la mince, très mince, couche d'histoire écrite, que nous connaissons, elle exploiterait les couches profondes de l'humanité primitive ou inconnue. Dans la couche historique elle-même, elle rencontrerait bien des phénomènes dont elle seule nous pourrait rendre compte. Elle

nous fournirait donc un moyen nouveau pour étudier la préhistoire, surtout en classant certains documents de cette préhistoire que d'autres études peuvent nous fournir mais qu'elle seule, je crois, peut dater et sérier avec une approximation raisonnée. Dans l'histoire même, en outre, elle nous expliquerait certains faits indiscutables, et pourtant illogiques et incompréhensibles : nous en verrons dans la suite plus d'un cas. Si dès maintenant on veut un exemple concret pour éclairer cette définition, prenons l'exemple de la Méditerranée.

*
* *

L'histoire de la Méditerranée commence pour nous avec les Grecs. Si haut que nous remontions dans notre notion commune des navigations méditerranéennes, ce sont les Grecs qui en occupent l'arrière-fond semi-légendaire ; leurs héros navigateurs nous semblent perdus dans la brume des mythes et comme dans le crépuscule des dieux ; nous croyons, d'une foi plus ou moins raisonnée mais assez générale, qu'au commencement il y avait des Grecs dans la Méditerranée et que les Grecs firent tout pour le premier aménagement commercial de cette mer. A la réflexion, pourtant, des impossibilités apparaissent. L'histoire grecque ne remonte qu'à une dizaine de siècles avant notre ère : c'est en somme le commencement des temps modernes. Or la Méditerranée a une ceinture de côtes hospitalières à l'homme, avec une multitude de rades et de ports et des chapelets d'îles côtières, qui sollicitent la curiosité du terrien et créent chez lui l'esprit d'aventures. La Méditerranée a un régime de vents stables et modérés. Elle n'a donc pu demeurer, des cinquantaines ou des centaines de siècles durant, une mer déserte, abandonnée aux troupes des oiseaux et des monstres marins, sans flottes, sans barques de pêche, de guerre ou de commerce. Si l'on admettait que les navigations méditerranéennes n'ont commencé qu'au IXe ou au Xe siècle avant notre ère, il faudrait admettre aussi que les populations riveraines furent, durant des milliers d'années, incapables de mettre à profit tant d'avantages naturels, et rebelles

à tant d'influences de climat et de milieu, — double hypothèse inadmissible. Les populations méditerranéennes, parvenues si tôt à un tel degré de civilisation, puis, durant vingt ou trente siècles d'histoire, demeurées si aptes aux découvertes de toutes sortes, ont toujours été façonnées sur un pareil modèle, à travers tous les changements de civilisations et de races, par les mêmes conditions de nourriture et de vie. Elles n'auraient pu demeurer tant de siècles si différentes de ce qu'elles furent toujours, si inférieures à tant d'autres populations maritimes, à ces populations malaises, par exemple, dont les guerriers, armés de silex et outillés de bois, sillonnaient les immensités du Pacifique, bien avant que nos voiliers et nos vapeurs n'en eussent découvert le chemin. Avant les marines grecques, la Méditerranée dut connaître d'autres marines. Avant l'histoire grecque, il y eut une préhistoire méditerranéenne.

Les Grecs au reste avaient cette opinion : avant les *thalassocraties*, comme ils disaient, d'Athènes, d'Égine, de Mégare, d'Ionie ou de Crète, ils affirmaient l'existence de thalassocraties étrangères, pélasges, thraces, chypriotes, cariennes, phéniciennes, lydiennes ou phrygiennes, dont ils se transmettaient la liste et les durées respectives[1]. Mais chaque auteur, en les recopiant, augmenta un peu les numéros de la série, prolongea la longueur de chacun, renversa l'ordre et le brouilla à la guise de son imagination ou de son patriotisme, si bien qu'aujourd'hui il nous est impossible de tirer de ces listes quelque renseignement certain :

1. Euseb., *Chron.*, I, p. 225 : « ex Diodori scriptis breviter de temporibus thalassocratorum qui maria tenebant; post bellum Trojanum mare obtinuerunt:

I. Lydi et Maeones,	annos XCII	IX. Milesii,	annos (XVIII)
II. Pelasgi,	— LXXXV	X. (Cares),	— (LXI)
III. Thrakii,	— LXXIX	VI. Lesbii	— (LXVIII)
IV. Rhodii,	— XXIII	XII. Phokaei,	— XLIV
V. Phrygii,	— XXV	XIII. Samii,	— ....
VI. Kyprii,	— XXXIII	XIV. Lakedaemonii,	— II
VII. Phynikii,	— XLV	XV. Naxii,	— X
VIII. Aegyptii,	—	XVI. Eretrii,	— XV
		XVII. Eginenses,	— X

usque ad Xerxis transfretationem. »

on peut tout au plus les citer comme indice, non comme preuve. En dehors de ces listes, nous avons les affirmations concises et peu nombreuses de quelques auteurs; même quand ces auteurs sont Hérodote et Thucydide, elles ne peuvent davantage nous fournir de certitude : la part de vérité et la part de légende, ou du moins l'apparence de vérité et l'apparence de légende, y sont trop étroitement mêlées et confondues. Toutes les hypothèses, toutes les affirmations, toutes les négations aussi, semblent légitimes ou possibles.

Dans cette incertitude, on crut au cours de ces années dernières que l'archéologie, apportant l'ample moisson des fouilles grecques, insulaires et asiatiques, allait reconstituer sans peine cette période antéhellénique : on lui demanda de résoudre le problème des origines grecques. On ne saurait exagérer l'utilité de ces fouilles ni la grandeur de leurs résultats : grâce à elles, Mycènes, Tirynthe et Ilion, Agamemnon et Ulysse, ont été désenlisés de la légende qui, chaque jour montant plus haut, risquait de les faire disparaître du sol historique; héros et villes sont rentrés dans le réel; l'*Iliade* et l'*Odyssée* ont cessé de nous apparaître comme plus mythiques que la *Chanson de Roland* : c'est toute une province reconquise pour l'histoire.

Mais, au début du siècle, les créateurs de l'histoire terrestre antérieure à l'homme firent aussi de merveilleuses découvertes dans les couches anciennes de notre sol. On put s'extasier aussi devant la grandeur des ossements exhumés, quand Cuvier et ses disciples reconstituèrent avec quelques débris fossiles les représentants gigantesques des espèces disparues. La paléontologie eut son heure de splendeur incomparable et d'incontestable utilité; pendant quelque temps elle jouit, à bon droit, d'une faveur presque exclusive. Mais si cette faveur exclusive eût duré trop longtemps, nous voyons bien aujourd'hui que l'histoire terrestre eût été singulièrement déformée, inclinée aux mythes, au miracle, à l'invraisemblance, par les méthodes et les préjugés des paléontologues. Car la recherche et l'étude, la détermination et le classement des fossiles réclament à coup sûr une attention

scrupuleuse et critique, un esprit de discernement, des habitudes de comparaison, bref, une méthode scientifique. Mais on ne peut nier aussi que la part de la fantaisie personnelle, ou du moins de l'imagination et du sentiment, ne soit encore très grande en ces recherches et que, même, cette part ne devienne prépondérante quand, les matériaux une fois réunis et classés, il s'agit de les mettre en œuvre. De ces membres épars et souvent incomplets, de ces fémurs écourtés, de ces dents déserties, de ces vertèbres égrenées, il faut reconstituer un organisme complet[1]. Or l'imagination du paléontologue est sans cesse sollicitée et développée par ce fait qu'à travers l'évolution de milliers de siècles ou dans les cahots de mille révolutions successives, les traces des organismes fragiles et ténus ont, comme il est naturel, disparu presque entièrement. Le paléontologue ne vit dans l'étude et dans la compagnie que d'êtres gigantesques, dont l'ossature énorme put jadis échapper à tous les hasards, et dont la taille, la force et la beauté créent aujourd'hui, dans l'esprit qui les reconstitue, un monde de merveilles, de monstres, et, parfois, de chimères, tout différent de notre petit monde terre-à-terre[2]. Aussi l'histoire terrestre à la mode des paléontologues était-elle très différente de l'histoire réelle, que nous commençons à entrevoir. Imbue de conceptions visiblement fausses, elle était outillée aussi de méthodes absolument défectueuses.

1. Perrot et Chipiez, *Hist. de l'Art*, t. VI, p. 10-11 : « L'archéologie dispose de matériaux dont la richesse va toujours croissant et, par suite, ses méthodes d'analyse et de comparaison deviennent de plus en plus précises... Il n'est pas un petit fragment de pierre ou de terre cuite, de bois, de verre, d'ambre ou de métal qu'elle ne recueille et qu'elle ne classe pour y retrouver l'empreinte plus ou moins marquée des idées et des croyances, des goûts et des habitudes, qui régnaient alors qu'ont été façonnés tous ces objets ». F. Houssay (*La philosophie zoologique à Mycènes*, *Revue arch.*, 1895, p. 12) arrive, en étudiant la poterie de Mycènes, à « cette idée que, dans la période préhellène, le problème des origines (des êtres et des espèces) était déjà posé et avait reçu une réponse provisoire : la faune terrestre et même aérienne naissait de la faune marine », puisque sur les poteries de Mycènes nous voyons représentés côte à côte des *anatifes* (lepas anatifera), des oies bernaches et des canards sans pattes.

2. Thuc., I, 10 : ὅτι μὲν Μυκῆναι μικρὸν ἦν, ἤ εἴ τι τῶν τότε, πόλισμα νῦν μὴ ἀξιόχρεων δοκεῖ εἶναι... Cf. Perrot et Chipiez, t. VI, p. 381 : « Je suis tenté de croire que Thucydide lui-même n'a jamais été à Mycènes. S'il avait parcouru ce

Entre le monde merveilleux des origines et la mesquine réalité des temps modernes ou contemporains, les paléontologues ne pouvaient supposer une évolution lente et continue : la distance leur semblait trop grande, le fossé trop large et trop profond. Il leur fallait des révolutions violentes, des cataclysmes et des déluges pour expliquer ces abîmes insondables qui séparent notre époque actuelle des époques disparues. Les mondes « antédiluviens » leur apparaissaient comme régis par des lois, visités par des phénomènes et par des forces, dont nous chercherions vainement autour de nous les similaires ou les équivalents... Toutes les conceptions changèrent quand les géologues entrèrent en jeu et quand l'étude des terrains remplaça l'étude des monstres. On s'aperçut alors d'une similitude profonde entre toutes les époques terrestres apparemment si différentes. On vit que depuis les origines jusqu'à nos jours les mêmes lois, les mêmes phénomènes, les mêmes forces continuent sur les mêmes éléments leur même travail de longueur et de patience. L'histoire des origines reprit contact avec la réalité contemporaine; elle fut moins merveilleuse et moins belle; mais elle devint plus vraisemblable, plus proche de la certaine vérité.

En outre, les conclusions générales de la paléontologie, — on le constata bientôt, — avaient été forcément viciées d'avance par les vices mêmes de la méthode: il était impossible d'appliquer à l'ensemble les résultats, même les plus certains, d'une ou de plusieurs enquêtes particulières; il était impossible aussi de dater sûrement chacune des périodes reconstituées et de retrouver leur ordre de succession. A vouloir dater en effet, par les seuls fossiles, telle couche de terrain et la période préhistorique cor-

vaste champ de ruines, si ses yeux s'étaient levés vers le dôme des deux grands tombeaux et en avaient mesuré le vaisseau spacieux, s'il avait contemplé les murs de la citadelle et s'il en avait franchi la porte, il n'admettrait pas que Mycènes était une petite ville, comme toutes les villes de ce temps-là... Les monuments de Mycènes éveillent encore maintenant l'idée d'une ville populeuse, d'une royauté et riche et puissante ». Dans quelques siècles et après quelques révolutions, Chambord, Chenonceaux ou Langeais, — μικρὸν ἢ εἴ τι τῶν τότ· πόλισμα, — pourront soulever entre archéologues et historiens les mêmes contradictions.

respondante, on s'aperçut bientôt d'erreurs indiscutables et même grossières : car le monde actuel nous montre quelles différences énormes, dans la même période et sur les mêmes terrains, peuvent séparer la faune et la flore de telle région contemporaine, de l'Australie, par exemple, de la faune et de la flore des autres régions émergées. D'autre part, on reconnut impossible d'affirmer que les fossiles appartiennent toujours à la région où ils se rencontrent, à la couche où nous les découvrons aujourd'hui : ils ont pu être transportés à cette place par les hasards des courants et des glissements contemporains ; ils ont pu être précipités et accumulés en ce gîte par les secousses et les compressions des dislocations postérieures... L'histoire, à la mode des paléontologues, était donc sans chronologie possible, sans géographie certaine. Or, que peut être l'histoire sans localisation dans le temps et l'espace, sinon *une* histoire, c'est-à-dire un pur roman? Il fallut se rendre à l'évidence et renverser les rôles : la géologie étudia d'abord les couches successives, data les périodes, les séria, en fit la chronologie et la géographie ; puis, quand le théâtre fut reconstitué et la pièce refaite, on y put introduire les acteurs, qui s'y trouvèrent à leur place et dans leur décor...

Appliqué à la préhistoire méditerranéenne, cet exemple doit servir de leçon. Pour reconstituer une histoire réelle, ou du moins rationnelle, des origines grecques, il faut autre chose que les traces fossiles des héros et des villes : « Le moissonneur et le fouilleur ne suffisent pas, dit Strabon ; il faut un homme capable de concevoir les lois générales de la terre. » La grandeur ou la beauté de quelques débris ne doivent pas nous faire exagérer l'importance ou l'originalité de telle civilisation disparue. Surtout les hasards des trouvailles et la richesse de tels gisements ne doivent pas influencer toutes nos conceptions et tout notre langage et créer devant nos yeux le mirage d'une civilisation « mycénienne » ou « égéenne ». C'est du moins ce que semblent penser aujourd'hui quelques historiens.

Arrivé au terme de sa carrière, Ernest Curtius semblait se demander si, à l'école des archéologues, l'histoire de la Grèce pri-

mitive n'avait pas contracté, peut-être, des habitudes fâcheuses et une tendance vers l'illogique et vers le merveilleux. Il pensait que, sous peine de se perdre en futilités ou en chimères, elle devait reprendre pied sur le sol réel; il lui recommandait la seule étude qui pût lui donner quelques certitudes, en lui fournissant les seuls témoins irrécusables de ces temps abolis, — l'étude des lieux; la topographie, disait-il, la topographie seule peut nous ramener à des conceptions plus vraies sur le rôle respectif des Orientaux et des Hellènes dans la Méditerranée primitive[1].

Que l'on pense ce que l'on voudra des méthodes de l'archéologie, on peut constater du moins qu'elle a été incapable de résoudre le problème historique des origines grecques. Les Anciens avaient imaginé deux solutions à ce problème. L'archéologie moderne n'a fait que remettre ces deux solutions en présence, avec des autorités considérables et quelques arguments en faveur de l'une et de l'autre. Suivant Hérodote, Thucydide, Strabon, en effet, et suivant tous les auteurs en général, qui eurent une renommée d'érudition ou de critique, les Phéniciens avaient été en toutes choses les maîtres et les initiateurs des Grecs : c'est aussi, parmi les archéologues, l'opinion des Helbig, des Heuzey et des Pottier. Par contre, telles pages de M. J. A. Evans sur l'*Origine de l'Alphabet* ou de M. S. Reinach sur le *Mirage oriental* et sur le *Culte de la Déesse Nue* pourraient sembler traduites de Diodore de Sicile : « Certains prétendent, écrit Diodore, que les Syriens sont les inventeurs des lettres et que, disciples des Syriens, les Phéniciens apportèrent ces lettres en Grèce, — d'où leur nom de lettres phéniciennes. Mais les Crétois disent que la découverte initiale ne vint pas de Phénicie, mais de Crète, et que les Phéniciens ne firent que transformer les types des lettres et imposer ces nouvelles formes à la plupart

1. Ernst Curtius, *Topographie und Mythologie* (*Rhein. Museum*, 1895, p. 373 et suiv.): « Es ist lange ein herkömmlicher Satz unserer Alterthumsforschung gewesen, die europäische Geschichte beginne in Hellas; es wird doch endlich Zeit der alten Schultradition zu entsagen... beginnt die Topographie eine der ergiebigsten Quellen unserer historischen Kenntniss zu sein. »

des peuples[1]. » Diodore dit ailleurs : « Ce sont les premiers habitants de Rhodes, les Telchines, qui inventèrent une partie des arts et des choses utiles à la vie humaine; c'est d'Actis le Rhodien, fils du Soleil et fondateur en Égypte d'Héliopolis, que les Égyptiens apprirent les théorèmes de l'astrologie. Plus tard, un déluge survint, qui détruisit en Grèce la plus grande partie de la population et tous les documents écrits; les Égyptiens profitèrent de l'occasion pour s'approprier les découvertes de l'astrologie et dire qu'ils en étaient les inventeurs. Voilà comment, bien des générations plus tard, le Phénicien Kadmos, qui rapporta l'écriture en Grèce, en passa pour l'inventeur, même parmi les Grecs, grâce à leur commune ignorance[2]. » Et Diodore ajoute encore : « Les Crétois disent que les honneurs rendus aux dieux, les sacrifices et les initiations aux mystères sont d'invention crétoise et que les autres peuples les leur ont empruntés... Déméter a passé de chez eux en Attique, puis en Sicile et de là en Égypte, apportant avec elle la culture du blé. Semblablement Aphrodite est allée en Sicile, à Cythère, en Chypre et enfin dans la province asiatique de Syrie[3]. »

1. Diod., V, 74, 1 : πρὸς δὲ τοὺς λέγοντας ὅτι Σύροι μὲν εὑρεταὶ τῶν γραμμάτων εἰσί, παρὰ δὲ τούτων Φοίνικες μαθόντες τοῖς Ἕλλησι πεπραδεδώκασιν, οὗτοι δ' εἰσὶν οἱ μετὰ Κάδμου πλεύσαντες εἰς τὴν Εὐρώπην, καὶ διὰ τοῦτο τοὺς Ἕλληνας τὰ γράμματα Φοινίκεια προσαγορεύειν, φασὶ (Κρῆτες) τοὺς Φοίνικας οὐκ ἐξ ἀρχῆς εὑρεῖν, ἀλλὰ τοὺς τύπους τῶν γραμμάτων μεταθεῖναι μόνον καὶ τῇ τε γραφῇ ταύτῃ τοὺς πλείστους τῶν ἀνθρώπων χρήσασθαι καὶ διὰ τοῦτο τυχεῖν τῆς προειρημένης προσηγορίας. Cf. J. A. Evans, *Journ. of Hellen. Studies,* 1897, p. 327 et suiv.

2. Diod., V, 56-57 : γενέσθαι δ' αὐτοὺς καὶ τεχνῶν τινων εὑρετὰς καὶ ἄλλων τῶν χρησίμων εἰς τὸν βίον τῶν ἀνθρώπων εἰσηγητάς... Ἄκτις δ' εἰς Αἴγυπτον ἀπάρας ἔκτισε τὴν Ἡλιούπολιν · οἱ δ' Αἰγύπτιοι ἔμαθον παρ' αὐτοῦ τὰ περὶ τὴν ἀστρολογίαν θεωρήματα · ὕστερον δὲ παρὰ τοῖς Ἕλλησι γενομένου κατακλυσμοῦ καὶ τῶν πλείστων ἀνθρώπων ἀπολομένων, ὁμοίως τούτοις καὶ τὰ διὰ τῶν γραμμάτων ὑπομνήματα συνέβη φθαρῆναι · δι' ἣν αἰτίαν οἱ Αἰγύπτιοι καιρὸν εὔθετον λαβόντες, ἐξιδιοποιήσαντο τὰ περὶ τῆς ἀστρολογίας, etc. Cf. S. Reinach, *Le Mirage oriental,* G. Masson, Paris.

3. Diod., V, 77 : περὶ μὲν οὖν τῶν θεῶν οἱ Κρῆτες τῶν παρ' αὐτοῖς λεγομένων γεννηθῆναι τοιαῦτα μυθολογοῦσι · τὰς δὲ τιμὰς καὶ θυσίας καὶ τὰς περὶ τὰ μυστήρια τελετὰς ἐκ Κρήτης εἰς τοὺς ἄλλους ἀνθρώπους παραδεδόσθαι... Δήμητραν μὲν γὰρ περαιωθεῖσαν εἰς τὴν Ἀττικὴν, ἐκείθεν εἰς Σικελίαν καὶ εἰς Αἴγυπτον... ὁμοίως δ' Ἀφροδίτην ἐνδιατρῖψαι τῆς Σικελίας, τῶν δὲ νήσων, τῆς δὲ Ἀσίας περὶ τὴν Συρίαν. Cf. S. Reinach, *Les Déesses nues dans l'art oriental et dans l'art grec* (*Revue archéol.*, 1895, p. 367).

*
* *

Entre ces deux opinions, le choix, si l'on s'en tient aux textes de l'antiquité et aux arguments archéologiques, ne peut être qu'arbitraire. Je crois que les arguments signalés par Curtius et empruntés à la topographie, — je dirais à la topologie, — nous conduiraient à une solution ; car je crois que cette géologie des sites arriverait à classer les périodes et à dater les fossiles de l'archéologie.

Les faits qu'elle nous révélerait auraient tout au moins sur les faits archéologiques deux grands avantages : ils sont localisés dans l'espace, puisqu'ils appartiennent sûrement à tel pays, à tel site donnés, et ils peuvent presque toujours être localisés dans le temps, datés, puisqu'on peut, avec quelque chance de certitude et sans aucune part de sentiment, les rapporter à telle ou telle période connue. Nous aurions une géographie certaine et une chronologie vérifiable, ou tout au moins les grandes lignes d'une géographie et d'une chronologie, c'est-à-dire le cadre et la charpente d'une histoire rationnelle.

L'histoire de la Méditerranée, en effet, peut se comparer à l'histoire d'un terrain sédimentaire où, couches par couches, les époques successives ont laissé leurs traces et empilé leurs dépôts plus ou moins épais. Ces dépôts sont de nature et de teintes différentes, donc presque toujours faciles à discerner les uns des autres, grâce à des particularités caractéristiques. Chacune des puissances commerciales, en effet, qui successivement entreprirent l'exploitation ou conquirent le monopole de cette mer, y apporta des habitudes particulières, fruits de sa civilisation et de ses mœurs ou conséquences des nécessités ambiantes, en même temps qu'elle y apportait sa langue ou son dialecte. Langue ou dialecte se fixaient au dehors en une onomastique pour la désignation des lieux et en un *sabir* commercial pour la commodité des échanges. Les habitudes aussi se traduisaient et se fixaient au dehors dans le choix ou l'aménagement des routes, des relâches, des entrepôts et des débarcadères ; car à chacune de ces marines différentes, il fallut des ports différents, des routes maritimes et continentales,

des aiguades, des stations de ravitaillement ou de défense toutes différentes. Chaque fois que l'une de ces marines disparut pour faire place à quelque rivale, ses stations, ses routes, ses aiguades, ses relâches demeurèrent en gardant leurs noms et en formant ainsi l'une de ces couches superposées que nous voyons dans l'histoire méditerranéenne. Pour chacune de ces couches, la topologie doit nous expliquer la raison des emplacements choisis, et la toponymie doit nous expliquer la raison et le sens de l'onomastique imposée : au moyen de ces deux études, nous pouvons reconstituer chacune de ces périodes commerciales, en reconnaître l'origine et la nature, et en tracer peut-être les limites et la durée.

L'une et l'autre de ces deux études peuvent et doivent partir des faits actuels : les phénomènes et les lois du présent nous mèneront aux phénomènes et aux lois du passé. Sous nos yeux, l'une de ces couches est en train de se déposer. Depuis le commencement du siècle, les Anglais ont conquis le monopole ou la direction du trafic méditerranéen. Leurs termes de marine et de commerce, leurs marchandises et leurs modes, leurs mesures et leurs habitudes de navigation ont pénétré de Gibraltar à Alexandrie. Toute la Méditerranée tient, comme en suspens, ces matériaux anglais, qui se déposeront quelque jour, quand une autre puissance, — allemande, française ou italienne, — reprendra le dessus. On en pourra étudier alors les gisements principaux autour de Gibraltar, de Malte, de Smyrne, de Chypre et du canal de Suez. Cette couche anglaise recouvrira presque partout la couche française des XVIIIe et XVIIe siècles, qui se trouve installée déjà sous le flot anglais, mais encore apparente, à peu près également répandue d'Alger au Caucase et de Beyrouth à Marseille. La thalassocratie *franque* de ces deux siècles nous est bien connue ; ses gisements ont été bien explorés et nous pouvons sans peine en reconnaître tous les dépôts, grâce aux voyageurs contemporains, Tournefort, Lucas, etc., aux rapports diplomatiques et consulaires, et aux traditions locales. Mais, avant les Français, les Italiens avaient eu cinq ou siècles de monopole : une épaisse couche italienne,

encore visible en certains points, le plus souvent recouverte par la couche *franque*, serait plus accessible à nos recherches si l'on mettait au jour tant de documents enfermés aux archives de Gênes et de Venise. Les Italiens avaient eu comme prédécesseurs les Arabes : on peut dire que cette thalassocratie arabe, qui dura trois ou quatre siècles, nous est presque inconnue, non pas faute de documents, mais faute d'exploration et d'étude. Il en est de même de la couche byzantine, qui, sous le mince feuillet arabe, nous conduit aux bancs épais, compacts et uniformes, des Romains et des Grecs. Ceux-ci nous sont familiers; nous en reconnaissons à première vue les échantillons et les fossiles : Ostie et le Pirée, Brindes et Antioche, Ithaque et Cythère parlent à tous nos souvenirs et à tous nos rêves; c'est pour nous le fond de toute notre science et de toutes nos pensées; nous admettons couramment aussi que c'est le plus vieux fond de l'histoire méditerranéenne.

Mais il y a peut-être erreur ou préjugé de notre part. Quand on examine en effet les gisements les plus anciens de cette couche grecque, on rencontre bientôt et en abondance des débris qui ne semblent pas contemporains de la masse, mais qui doivent provenir d'une couche antérieure. Chaque fois que l'on a voulu étudier dans le détail une région quelconque de la Grèce, on s'est buté, en dernière analyse, à un certain nombre de faits, dont l'antiquité grecque ne pouvait pas donner d'explications valables. C'étaient ou des noms de lieux, dont aucune étymologie grecque ne pouvait rendre compte, ou des situations de villes contraires à toutes les théories des Grecs, ou des systèmes politiques, dont la politique grecque ne donnait ni le modèle ni la clef, ou même des routes de commerce jadis suivies on ne sait par quelles caravanes, on ne sait pour quel trafic, et abandonnées, semble-t-il, du jour où le peuple grec, maître de son pays et de ses destinées, eut la conscience de ses besoins et la disposition de ses forces.

*
* *

Le but des études qui vont suivre est précisément de recueillir

le plus grand nombre possible de ces faits anté-helléniques, pour ainsi parler, et de montrer qu'ils sont contradictoires à tout ce que nous savons de la civilisation grecque, mais qu'une hypothèse les expliquerait tous et sans peine. Car ils sont conformes à tout ce que nous pouvons savoir d'une Grèce dominée par l'étranger ou exploitée par les peuples de la mer, Vénitiens, Francs ou Romains : pour cette période primitive, ces étrangers doivent avoir été des Sémites, parce que la toponymie semble d'origine sémitique.

Qu'il me soit permis de parler d'une expérience personnelle et d'une région qui m'est familière, l'Arcadie. Chargé de fouilles à Mantinée et à Tégée, je m'étais proposé l'étude de l'Arcadie. Pausanias en main, j'en ai, durant neuf ou dix mois, exploré tous les cantons : le résultat final fut la conviction que l'Arcadie primitive, avec ses routes, ses sites, et ses noms de lieux, était toute différente de l'Arcadie historique, plus différente même que n'en peut être l'Arcadie actuelle. Sûrement cette Arcadie primitive avait moins de ressemblances avec l'Arcadie hellénique qu'avec l'Arcadie franque ou vénitienne, c'est-à-dire avec une Arcadie aux mains de conquérants ou de négociants venus de la mer[1]. Si l'on veut comprendre, en effet, cette Arcadie primitive, il faut imaginer une route commerciale traversant les cantons de l'Alphée, et des caravanes étrangères qui, débarquées en Laconie, remonteraient l'Eurotas pour descendre l'Alphée et gagner les ports de l'Élide. Car le site de Lycosoura, mère de toutes les villes arcadiennes et centre de tout ce royaume préhellénique, n'est pas conforme aux nécessités des indigènes et n'est pas imposé par les conditions géographiques. Durant les temps helléniques, jamais une ville ne s'est installée dans cette plaine haute de l'Alphée. La volonté des hommes essaya de lutter contre les indications de la nature : Épaminondas fonda Mégalopolis. Cette ville militaire et artificielle n'eut qu'une existence éphémère et un rôle presque nul. Une grande ville ne pourrait vivre en cet endroit que par le commerce de transit entre l'Eurotas et l'Al-

1. Victor Bérard, *De l'origine des cultes arcadiens*, Paris, Thorin, 1894.

phée, entre le golfe de Laconie et le golfe d'Élide. Nous ne voyons pas qu'aux temps helléniques cette route ait été suivie ou du moins très fréquentée. Sous les Francs et sous les Vénitiens, au contraire, le château et la ville de Karytena ont joué sur cette route le même rôle d'étape médiane et de forteresse protectrice que jadis la vieille ville de Lycosoura, « la première que les hommes construisirent sur le haut des monts »[1].

Cette vieille route oubliée, dont je croyais pouvoir affirmer l'existence et l'importance, aucun texte historique ne nous la signalait. Mais il me semble bien que, pour cette Grèce primitive, nous ayons un document plus exact et plus authentique que les historiens postérieurs. Les archéologues admettent, pour la plupart, que les poèmes homériques décrivent assez fidèlement l'état de civilisation qu'ils appellent mycénienne ou égéenne : l'étude des sites et routes de la Grèce primitive nous conduira à la même conviction. Or, dans l'*Odyssée*, Télémaque veut aller rendre visite au roi de Sparte, à Ménélas ; il s'embarque à Ithaque ; mais il ne contourne pas le Péloponnèse pour venir débarquer dans le golfe de Laconie[2] ; il débarque le plus tôt possible et prend la route de terre.

C'est une loi, en effet, — loi que nous retrouverons sans cesse et que dès le début il faut bien formuler et expliquer, — c'est une loi de ces navigations primitives que le commerce choisit toujours la voie de terre *maximum* pour la voie de mer *minimum* ; on préfère plusieurs journées sur les routes à quelques heures sur les « sentiers humides ». Notre commerce aujourd'hui est avant tout maritime, je veux dire qu'il emprunte la voie de mer toutes les fois qu'il le peut et le plus loin qu'il peut ; c'est pour lui la voie la plus rapide et, surtout, la moins coûteuse : il prend donc la route de terre *minimum* pour la route de mer *maximum*. Mais ceci ne date que de la grande marine à voiles et surtout à vapeur. Auparavant, la route de mer n'est que le complément des voies de terre, car on sait bien quand on s'embarque et où l'on veut

1. Paus., VIII, 38, 1.
2. *Odyss.*, II et III.

aller, mais on ne sait jamais quel vent l'on rencontrera au détour du prochain cap ni quel refuge on sera forcer de gagner au plus vite. Sur leurs petits bateaux, les Anciens ont toujours évité la mer autant qu'ils ont pu. Il faut donc nous défier de nos habitudes et de nos conceptions contemporaines, si nous voulons comprendre certains passages des auteurs. En voici, peut-être, l'exemple le plus typique.

Quand les Spartiates, dit Thucydide, occupent Décélie, les approvisionnements d'Athènes deviennent difficiles, parce que les Athéniens tirent leurs vivres de l'Eubée. A première lecture, ce texte surprend un peu. Décélie est au centre de l'Attique, loin de la mer : quelle influence sur les arrivages d'Eubée peut avoir l'occupation de Décélie? les blés de Chalcis descendant l'Euripe feront-ils moins aisément le tour du Sounion pour débarquer au Pirée? telles sont les questions qui nous viennent à l'esprit tout d'abord, parce que nous raisonnons d'après nos conceptions ordinaires : c'est par mer, en contournant la presqu'île, que se fait le commerce actuel. Mais ce texte ancien nous montre des habitudes toutes différentes : les blés de Chalcis devaient être amenés sur des ânes le long de la côte eubéenne jusqu'à Érétrie; là, au point le plus commode du passage, ils étaient embarqués; puis, débarqués en face, sur la côte d'Attique, à l'échelle d'Oropos, et rechargés sur des ânes, ils prenaient la route de terre, par Décélie, vers Athènes. Décélie occupée, ces arrivages durent emprunter la route maritime du Sounion, beaucoup moins rapide, dit Thucydide et beaucoup plus coûteuse, ἥ τε τῶν ἐπιτηδείων παρακομιδὴ ἐκ τῆς Εὐβοίας, πρότερον ἐκ τοῦ Ὠρωποῦ κατὰ γῆν διὰ τῆς Δεκελείας θᾶσσον οὖσα, περὶ Σούνιον κατὰ θάλασσαν πολυτελὴς ἐγίγνετο. C'est donc bien, comme nous le disions plus haut, le renversement de toutes nos habitudes ; car la route de mer, alors, est la plus coûteuse et la moins fréquentée. Les choses restent ainsi jusqu'au début de notre siècle et cette route de terre reste fréquentée par les voyageurs jusqu'à ces derniers temps : pour aller visiter Athènes, Paul Lucas, qui part de Nègrepont, n'essaie pas de s'embarquer; il traverse le détroit de l'Euripe, débarque sur

la côte attique et suit ces chemins raboteux qui lui donnèrent bien de la peine[1]... On n'hésite même pas devant la traversée d'isthmes beaucoup plus larges. M. de Marcellus attend à Smyrne le bateau qui doit le ramener à Constantinople; « mais pendant trois jours, je ne vis rien venir qu'un vent de nord direct, lequel fermait à toute navigation le détroit des Dardanelles et la mer de Marmara. Je me déterminai alors à prendre la voie de terre et à gagner, à travers l'Asie Mineure, l'échelle de Moudania sur la Propontide, d'où le trajet maritime jusqu'au Bosphore était possible à peu près en tout temps[2]. »

Pour l'itinéraire de Télémaque, il faut donc nous souvenir de cette première loi. Il faut nous souvenir en outre que les pointes extrêmes du Péloponnèse ont toujours eu chez les navigateurs une fâcheuse renommée. Gare au Malée, disait un proverbe,

πλῶε Μαλειάων ἄκρα φυλασσόμενος.

En doublant Malée, disait un autre, oublie ceux de chez toi,

Μαλέας δὲ κάμψας ἐπιλάθου τῶν οἴκαδε[3].

C'est pourquoi, ajoute Strabon, les commerçants d'Italie et d'Asie empruntaient la route de Corinthe et, débarquant d'un côté de l'Isthme, se réembarquaient de l'autre côté, plutôt que de contourner le Péloponnèse. Télémaque, lui aussi, emprunte la voie de terre, mais à travers un isthme plus large. Il aborde à Pylos. Il y laisse son bateau. Nestor lui fournit une voiture, des chevaux et un conducteur. Télémaque prend la route de Sparte, où il arrive, après deux ou trois jours de voyage et deux étapes, semble-t-il; mais le poème ne nous en nomme qu'une : car, le premier jour, Télémaque est arrivé à Phères où il a couché; le lendemain, à l'aurore, il s'est remis en route et le soleil tombait, les chemins s'enfonçaient dans l'ombre... Le IIIe chant s'arrête là; quand le IVe reprend, Télémaque est à Sparte.

Cette route avait si bien disparu aux temps historiques que les

1. Paul Lucas, I, p. 185.
2. De Marcellus, *Souvenirs d'Orient*, II, p. 481.
3. *Anthol.*, VII, 584; Strab., VIII, p. 378.

géographes discutaient même sur le site de son point initial, Pylos. Quelques-uns pensaient le retrouver dans la ville de Pylos, leur contemporaine, sur la rade de Navarin. Ils identifiaient de même la Phères homérique à la Phères qu'il connaissaient sur le golfe de Messénie, au pied du Taygète. Ils ne pouvaient alors comprendre comment une voiture et des chevaux, partis de Navarin, arrivaient à Sparte à travers le double et insurmontable obstacle de l'Ithome ou de ses contreforts et du Taygète infranchissable... Mais les plus avisés, les « plus homériques », οἱ δ' ὁμηρικώτεροι, τοῖς ἔπεσιν ἀκολουθοῦντες[1], ceux qui serraient de plus près le texte du poète, savaient bien que la sablonneuse Pylos ne pouvait pas se trouver sur les roches de Navarin : ils en cherchaient les ruines près des lagunes de l'Alphée.

Nous aurons à revenir, dans une étude subséquente, sur cette discussion. Mais, à nous en tenir aux arguments de Strabon, tout, dans la description homérique, nous ramène à ce golfe d'Élide, que nos *Instructions nautiques* décrivent aujourd'hui sous le nom de golfe de Kyparissia ou d'Arcadia : « Le rivage, sur presque tout son contour, est bas, sablonneux et bordé en arrière-plan par une haute terre montagneuse... On y trouve l'embouchure de l'Alphée, l'un des fleuves les plus considérables de la Morée, que les bateaux calant de $0^m,9$ à $1^m,2$ peuvent remonter pendant trois ou quatre milles. L'été, les navires mouillent devant son embouchure et chargent du bois de construction flotté sur la rivière... Puis la côte est une plage de sable uniforme, à travers laquelle plusieurs cours d'eau se jettent à la mer... Une chaîne de lacs s'étend le long du rivage. Ces lacs, très poissonneux, sont séparés de la mer par une étroite bande de sables, couverte d'arbres[2]... » Appliquons à ce site les épithètes homériques; elles se retrouvent déjà dans le texte des *Instructions*. La sablonneuse Pylos, ἠμαθόεις, a sa ville haute, αἰπὺ πτολίεθρον, non pas au bord de la mer, sur la plage de sable

1. Strab., VIII, 339.
2. Service hydrographique de la Marine, *Instructions nautiques sur les îles Ioniennes*, etc., n° 691, p. 88.

où les étrangers, tirant leurs bateaux, installent leur bazar et où les indigènes ne descendent que pour trafiquer ou adorer les dieux marins. La plage est déserte et la ville bien bâtie est sur les hautes terres de l'intérieur. Néanmoins c'est une ville maritime, une ville de matelots, vivant de la mer et des lagunes poissonneuses, vivant aussi du commerce. Car tout près de l'embouchure de l'Alphée, elle occupe le même emplacement que Marseille auprès du Rhône, Livourne auprès de l'Arno, Barcelone auprès de l'Èbre, Smyrne ou Milet jadis auprès de l'Hermos et du Méandre, bref que tous les grands ports de la Méditerranée auprès des grands fleuves. L'Alphée pour nous est un petit fleuve. Mais nous nous reportons sans peine à la période où l'Alphée et sa plaine étaient une grande artère de commerce et un grand centre de population, dans ce petit monde antique des origines où l'Archipel était « le grand Océan ». L'Alphée, descendu des forêts et des pâturages arcadiens, était le fleuve des bœufs et des bois, et les peuples de la mer venaient à son embouchure se fournir de peaux (la plupart de leurs cordages sont en cuir, βοεύς, dit l'*Odyssée*; et le cuir à la mer se ronge vite) et de sapins (leurs rames sont en sapin, ἐλάτινος, dit l'*Odyssée*; et le sapin ne pousse pas sur les bords de la mer mais au sommet des montagnes). Les navigateurs étrangers avec leurs barques plates pouvaient entrer dans le fleuve et remonter à quelques milles, peut-être jusqu'au confluent de rivières et de routes où s'élevèrent ensuite les temples du plus grand sanctuaire grec, Olympie. Mais les vaisseaux profonds, les vaisseaux creux, ne trouvaient pas assez d'eau dans le fleuve : la plage de Pylos leur servait pour l'échouage. Pylos était donc un grand port et pouvait être le centre d'un royaume de marins, tel que l'*Odyssée* nous décrit le royaume de Nestor.

Strabon et « les plus homériques » avaient donc raison de chercher Pylos en cet endroit. Mais, continuant la route de Télémaque, ils auraient pu reconnaître aussi la première étape et retrouver Phères dans la vallée du fleuve, Phères où régnait Dioclès, fils d'Orsilochos qu'engendra Alphée,

υἱέος Ὀρσιλόχοιο, τὸν Ἀλφειὸς τέκε παῖδα [1].

En remontant la vallée du fleuve, en effet, on rencontre, sur les collines de la rive droite, la ville de Ἀλίφηρα que d'autres appellent Φηραία [2]. Une vingtaine de kilomètres la séparent de la mer. C'est bien la distance que Télémaque et Pisistrate, son conducteur, ont pu franchir le premier jour, car ils n'ont pu faire qu'une courte étape. Levés dès l'aurore, ils ont d'abord écouté les discours des vieillards assis en rond sur les pierres polies; puis on est allé chercher le bœuf, le bois, l'eau, le forgeron, tous les instruments et les acteurs du sacrifice. On a doré les cornes, tué la bête, allumé le feu, brûlé les cuisses et la part des dieux et rôti, en brochettes à la main, la part des assistants. On s'est lavé, baigné, parfumé; on a fait toilette avant de se mettre à table et, après un long et copieux festin, on a fait atteler les chevaux et charger les provisions. Enfin l'on est parti : la journée devait être fort entamée. Franchissant les collines où Pylos, la ville haute, est assise, Πύλου αἰπὺ πτολίεθρον, ils descendent dans la vallée du fleuve et poussent l'attelage dans la plaine ἐς πέδιον. Le soir, ils atteignent Phères, qui est aussi une ville haute, à la mode du temps; ils y montent pour la nuit et, le lendemain, redescendent dans la plaine cultivée, pour continuer leur route, ἷξον δ' ἐς πεδίον πυρηφόρον... Aliphéra, dit Pausanias, est une ancienne petite ville, abandonnée depuis la fondation de Mégalopolis : sur la rive droite de l'Alphée, dix stades de plaine environ conduisent à la montagne; il faut encore monter une trentaine de stades pour atteindre la ville. La grande déesse des Aliphériens est Athéna qui naquit, racontent-ils, et fut élevée chez eux; aussi ont-ils un autel de Zeus Lecheatas, Zeus en couches, Διός τε ἱδρύσαντο Λεχεάτου βωμὸν [3]. Cette légende des dieux d'Aliphéra correspond à la légende de ses héros homériques : Dioclès, fils d'Orsilochos, est le serviteur de Zeus l'accoucheur : Ὀρσιλόχη et Λέχω ou Λοχεία, Εὔλοχος, etc. sont des épithètes équivalentes pour les déesses de l'accouchement...

1. *Odyss.*, III, v. 489.
2. Paus., VIII, 26, 4; Strab., VIII, p. 357.

D'Aliphéra à Sparte la route est longue et malaisée. Il est difficile, presque impossible de la faire en un jour. Cependant, par les longs jours d'été, deux chevaux peuvent la franchir, en partant dès l'aurore pour arriver à la nuit close, comme nous le raconte l'*Odyssée*. Mais je croirais plutôt que cette partie de la route, à travers les montagnes de l'intérieur, était mal connue des marins, et, par conséquent, du poète ionien qui parle d'après leurs récits. La vieille ville de Lycosoura marque une autre étape médiane, ville haute, elle aussi, au bord de la plaine supérieure de l'Alphée, et ville préhellénique, qui eut, comme Pylos, une renommée de civilisation et de puissance dans le monde des origines et qui disparut, comme Pylos, dans le soulèvement du monde grec... Mais les peuples de la mer ne remontaient que jusqu'à la première étape. Aliphéra est alors pour eux ce que fut plus tard Phigalie pour les Éginètes : « les Éginètes, dit Pausanias, débarqués à la côte d'Élide, chargeaient leurs marchandises sur des bêtes de somme et montaient chez les Arcadiens jusqu'à Phigalie, où le roi Pompos les combla d'honneurs et proclama son amitié pour eux en appelant son fils Éginétès[1]. » Aliphéra est sensiblement à la même distance de la mer que Phigalie.

Les gens de la mer y étaient, sans doute, aussi bien accueillis par les indigènes que les Éginètes par Pompos. Ils pouvaient y échanger leurs marchandises contre les produits de l'intérieur. Aliphéra dut être, comme Phigalie, le point de rencontre des caravanes maritimes et des caravanes de la montagne, le bazar commun. Mais qui dit bazar commun dit aussi cultes communs : jusqu'au jour, en effet, où les principes de droit international pénétrèrent dans ce monde levantin, — et ce jour est tout récent et les principes commencent à peine à s'installer, — ce fut toujours sous le seul abri d'une communauté de cultes et de serments religieux, que le commerce put s'établir. Une influence commerciale se traduisit toujours par une influence religieuse : le Franc amène son capucin et l'Arabe apporte son tapis de prières. Or, dans les cultes d'Aliphéra, il semble que

1. Paus., VIII, 26, 7.

nous puissions démêler, peut-être, quelques apports de l'étranger : dans la fête d'Athéna, dit Pausanias, on sacrifie d'abord au héros Myiagros, qui délivre des mouches[1]. Ce héros Myiagros, que les Aliphériens honorent auprès de leur grande déesse Athéna et de leur dieu guérisseur Asclépios, semble de même origine que le Zeus Apomyios, *chasseur de mouches*, dont Héraklès avait introduit le culte à Olympie[2], à quelques lieues plus bas dans la même vallée de l'Alphée. Ce dieu éléen, que d'autres appellent Myiodès et Myiagros, est aussi un dieu de la santé, car, chassant les mouches, il supprime la peste, *muscarum multitudine pestilentiam afferente*[3]. Or c'est aussi un dieu de la santé, ce dieu de la Mouche, *Baal-Zeboub*, — Βάαλ Μυῖα, traduisent Josèphe et les Septante, — qu'adoraient sur la côte syrienne les Philistins d'Akkaron et que le roi d'Israël Ochozias, malade, envoyait consulter[4] : — la mouche pestifère, dit l'*Ecclésiaste*[5].

*
* *

Il semble donc bien que nous ayons ici une route commerciale, suivie durant les temps primitifs, abandonnée pendant la période hellénique et jalonnée de souvenirs étrangers. Par l'étude des sites et les lois générales de la *topologie*, nous avons pu, en partant de faits contemporains ou modernes, expliquer ces faits primitifs, que la seule étude des choses grecques ne nous eût pas permis de comprendre. Cet exemple, même si l'explication n'est pas certaine, nous prouve tout au moins l'existence de cette période primitive et la survivance de ses témoins topologiques. Nous voyons, je crois, que toute une classe de matériaux encore mal exploités se présente à nous pour vérifier les résultats de l'archéologie, et que ces matériaux sont faciles à exploiter si nous prenons comme instruments et comme guides de nos recherches les poèmes homériques.

1. Paus., VIII, 26, 5-6. Cf. Clermont-Ganneau, *Journal asiatique*, X, p. 157.
2. Paus., VIII, 5, 8.
3. Plin., X, 40; XXIX, 34.
4. II *Rois*, I, 2 et suiv.
5. *Eccles.*, X, 1.

D'autres que moi, en des expériences analogues, sont arrivés au même résultat : M. Clermont-Ganneau a été le véritable initiateur de ces recherches dans telle de ses études sur *le dieu Satrape et les Phéniciens dans le Péloponnèse*[1]. M. E. Oberhümmer, pour l'Acarnanie et l'Épire méridionale, est obligé d'admettre la fréquentation de ces côtes par un commerce étranger, phénicien, pense-t-il, en des temps antérieurs à la floraison grecque : c'est à cette côte des Thesprotes qu'embarqué sur un vaisseau phénicien Ulysse, dans ses contes, prétend avoir été jeté par la tempête[2]. Je ne puis reprendre ni même résumer ici les arguments de M. Oberhümmer. Mais il est un exemple, court et décisif, que M. Kiepert a signalé et étudié déjà[3] : c'est celui des villes prétendues grecques, portant le nom très grec, semble-t-il, d''Αστυπάλαια.

'Αστυπάλαια est un nom de lieu fort répandu dans l'Archipel. Étienne de Byzance connaît cinq Astypalées : 1° une île, occupée jadis par les Kariens et nommé par eux Πύῤῥα, puis colonisée par les Doriens qui la surnommèrent la *Table des Dieux* à cause de sa fertilité ; 2° une ville dans l'île de Kos ; 3° une île entre Rhodes et la Crète ; 4° une ville dans l'île de Samos ; 5° un promontoire de l'Attique. — En remontant aux sources, il est visible qu'Étienne a fait un double emploi d'un texte de Strabon, touchant la même île d'Astypalée : εἰσὶ πολλαὶ τῶν Σποράδων μεταξὺ τῆς Κῶ μάλιστα καὶ Ῥόδου καὶ Κρήτης, ὧν εἰσιν 'Αστυπάλαιά τε καὶ Τῆλος, dit Strabon au § 14, chap. v, liv. X, et il ajoute au § 15, ἡ μὲν οὖν 'Αστυπάλαια ἱκανῶς ἐστιν πελαγία, πόλιν ἔχουσα. Étienne a transcrit 'Αστυπάλαια νῆσος μία τῶν Κυκλάδων, en comptant une première Astypalée, puis νῆσος πόλιν ἔχουσα μεταξὺ Ῥόδου καὶ Κρήτης, en comptant une autre Astypalée, qu'il catalogue après la ville de Kos : ces deux Astypalées ne sont qu'une seule et même île et ville. Restent donc seulement quatre Astypalées. Strabon nous en fait

1. *Journal asiatique*, X, p. 157 ; XII, p. 237.
2. Strab., XIV, 11, 20.
3. H. Kiepert, *Sitzungsberichte König. Preuss. Akad.*, 1891, II, p. 839.

connaître une cinquième sur les côtes de Carie[1], et les inscriptions une sixième dans l'île de Rhodes[2].

A première vue, l'étymologie de ce nom grec paraît certaine : c'est ἄστυ παλαιὸν, synonyme des Παλαίπολις et Παλαιόπολις que nous trouvons dans le Péloponnèse. Si Ἀστυπάλαιον est devenu Ἀστυπάλαια, c'est que, la plupart des noms d'îles et de villes étant du féminin, celui-ci a conformé sa terminaison au modèle commun, ou bien ce n'est là qu'un caprice de l'usage : nous avons en France des « Villevieux ». Ἀστυπάλαια serait donc la *Vieille Ville*, et de tout temps l'Archipel, comme toutes les régions, a pu avoir un certain nombre de *Villeneuves* et *Vieilleville*s. Mais cette étymologie admise entraîne avec elle des conséquences relativement au site de ces Astypalées. Les Anciens avaient déjà remarqué que la plupart des vieilles villes en Grèce sont bâties loin de la mer. « Les villes nouvellement fondées, dit Thucydide[3], ayant une plus grande expérience de la mer, plus riches d'ailleurs, s'établirent sur les rivages, en travers des isthmes, pour la plus grande commodité de leur commerce. Mais les vieilles villes, αἱ δὲ παλαιαὶ, à cause de la piraterie jadis florissante, s'étaient bâties plutôt loin de la mer, aussi bien dans les îles que sur le continent. »

Cette affirmation de Thucydide est conforme à l'opinion commune des Anciens : tous avaient constaté que les étapes de leur civilisation étaient aussi marquées par les étapes des villes dans leur descente vers la mer : « Platon, dit Strabon, conjecture qu'après les déluges ou cataclysmes, les hommes ont dû passer par trois formes de sociétés très tranchées : une première société, simple et sauvage, que la peur des eaux couvrant encore les plaines a refoulée vers les hauts sommets; une seconde société, fixée sur les dernières pentes des montagnes, s'est rassurée peu à peu en voyant les plaines qui commençaient à se sécher; une troisième enfin a pris possession des plaines mêmes.

1. *Corp. Inscript. Insularum*, I.
2. T. Oberhümmer, *Die Phœnizier in Akarnanien*, Munich, 1884.
3. Thuc., I, 7.

A la rigueur on pourrait supposer une quatrième forme, une cinquième, voire davantage, et, en tous cas, considérer comme la dernière, la société que les hommes, une fois délivrés de toute terreur de ce genre, viennent former sur le bord de la mer et dans les îles. A chacun de ces déplacements, qui, partant des lieux hauts, entraînaient les populations vers la plaine, correspondait probablement un changement marqué dans le genre de vie de ces populations et dans leur gouvernement[1]. »

Cette affirmation est conforme aussi à la logique des faits et à l'expérience contemporaine ou moderne. Aux siècles derniers, quand l'Archipel turc était infesté de corsaires occidentaux, tous les bourgs des îles, Milo, Syra, Calymno, Nio, étaient perchés en haut des monts, quelquefois tout voisins de la rade principale, souvent au contraire fort éloignés : « à Syra, dit Tournefort[2], le bourg est à un mille du port tout autour d'une colline escarpée... on voit sur le port les ruines d'une ancienne et grande ville, appelée autrefois Syros » ; à Milo, « dont les habitants sont bons matelots et, par la connaissance des terres de l'Archipel, servent de pilotes à la plupart des vaisseaux étrangers, le bourg est à cinq milles du mouillage de Poloni, à deux milles de la grande rade »[3]. Aujourd'hui, Nio et Milo sont restées sur leurs hauteurs parce qu'elles ont perdu toute importance maritime : seuls, les vaisseaux de guerre les fréquentent encore. Mais au-dessous de Syra, au bord de la mer, la commerçante et grecque Hermopolis s'est élevée sur les ruines de l'ancienne Syros.

Mais rien ne vérifierait mieux l'opinion de Thucydide que l'exemple de Calymnos. L'île de Calymnos est faite de trois ou quatre bandes calcaires parallèles, orientées du nord-ouest au sud-est, entre lesquelles se creusent d'étroites vallées terminées par des anses ou des golfes. La plus large de ces vallées est la plus méridionale. Elle a vue sur la mer de Kos par une rade circulaire bien abritée, avec une bonne plage pour tirer les bateaux

1. Strab., XIII, I, 25.
2. Nous aurons à revenir longuement sur cette Syra de Tournefort.
3. Tournefort, *Voyage du Levant*, Lettres VIII et IV.

et un bon mouillage par 36 à 22 mètres d'eau, vase, avec des pâtés de sables et d'herbes : c'est la rade de l'Échelle, la *Skala*. La vallée a un autre débouché sur l'Archipel du large, avec un moins bon port, à Linaria. « La population de Kalymnos, disent les *Instructions nautiques*, se monte environ à 7.500 habitants qui vivent pour la plupart à la Skala ou bien dans la ville de Kalymno. Cette ville est bâtie à l'intérieur, au sommet d'une falaise abrupte, haute de plus de 244 mètres : une bonne route y mène en moins d'une heure[1]. » La ville, en effet, est au milieu de la plaine, juste à égale distance des deux ports : c'est là, sur une roche imprenable qu'elle s'est réfugiée aux siècles derniers, aux temps des corsaires dont parle Tournefort : « Patmos, dit-il à propos de l'île voisine, Patmos, est considérable par ses ports : mais ses habitants n'en sont pas plus heureux. Les corsaires les ont contraints d'abandonner la ville qui était au port de la Scala et de se retirer à deux milles et demi sur la montagne, autour du couvent de Saint-Jean[2]. » De même, à Samos, la ville ancienne, voisine de la mer, « était abandonnée depuis longtemps et, pour se mettre à couvert des insultes des corsaires, on s'est retiré sur la montagne[3]. » Aujourd'hui, les corsaires disparus ont permis aux insulaires de relever leurs villes de la côte et de revenir aux échelles ; à Calymnos et à Patmos, les Échelles sont redevenus les grands centres de population : sur leurs montagnes, les vieilles villes de l'Archipel franc sont presque désertées. Elles subsistent encore pourtant, avec leurs églises et leurs cultes, qui appellent à certains jours les prêtres et les fidèles de la Scala, et ces panégyries annuelles repeuplent pour quelques heures les rues abandonnées : sur le rivage de la Messénie, Pausanias nous décrit de même, une vieille ville de Thouria perchée en haut d'une falaise, où il ne reste qu'un temple de la déesse syrienne : les habitants sont descendus dans la plaine[4].

1. *Instruct. naut.*, n° 691, p. 217.
2. Tournefort, *Lettre* X.
3. Tournefort, II, p. 114.
4. Paus., IV, 31, 1.

Les vieilles villes indigènes de l'Archipel sont donc loin de la mer, au sommet des monts. Or, il se trouve que toutes les Astypalées de l'Archipel hellénique sont situées au bord de la mer, toutes celles du moins dont nous connaissons l'emplacement exact, — sauf l'Astypalée samienne. A Samos, en effet, Polyen nous dit que Polycrate fortifia l'acropole nommée Astypalée, τειχίσας ἀκρόπολιν τὴν καλουμένην Ἀστυπάλαιαν[1]. Cette Astypalée rentrerait donc dans le type des vieilles villes grecques, telles l'Acropole d'Athènes ou de Corinthe, à une certaine distance de la mer. Mais nous verrons que le nom même de Samos, donné à cette ville, ne semble pas hellénique. En outre, nous pouvons constater aujourd'hui que les Grecs, maîtres de l'île, ne se sont pas installés sur le site de l'ancienne Samos : celle-ci, tournée sur le sud, était assise au bord du détroit, comme un port de transit ; la capitale contemporaine s'est installée sur la côte adverse, au fond de la meilleure rade et en face de l'Asie Mineure. Ce déplacement n'est pas fortuit ni causé par des nécessités passagères, puisque dans l'antiquité le même phénomène s'est produit, — et nous l'étudierons plus loin, — pour les villes de Kos et de Rhodes, le jour où les Hellènes ont vraiment disposé de ces îles : si, dès l'antiquité, la ville grecque de Samos ne subit pas la même transformation, c'est qu'un vieux sanctuaire et des traditions religieuses la rivaient au site préhellénique, à la côte méridionale.

Des cinq autres Astypalées, celle de Rhodes ne nous est connue que de nom. Kiepert croit pouvoir la placer tout au sud de l'île, sur un promontoire rocheux, véritable îlot rattaché à la côte par une langue de sable, et que les Grecs modernes appellent Prasonisi. Mais il ne donne aucune raison de son hypothèse, sauf peut-être la ressemblance des autres Astypalées.

L'Astypalée de Carie, en effet, est un promontoire, ἐν τῇ παραλίᾳ τῆς ἠπείρου Ἀστυπάλαιά ἐστιν ἄκρα[2], sur la côte entre le cap Termerion et le port Myndos, en face des îles Argées. C'est le même emplacement, sans doute, que d'autres appellent Παλαιὰ Μύνδος,

1. Polyen, I, 23.
2. Strab., XIV, II, 20.

la Vieille Myndos, *Myndus et ubi fuit Palaemyndus*, dit Pline[1]. La nouvelle Myndos datait de la première colonisation grecque : la tradition la rattachait aux Trézéniens et à leurs plus anciennes fondations[2]. Nous pouvons donc nous demander si la Vieille Myndos est une ville hellénique.

L'Astypalée d'Attique est un site exactement pareil, un promontoire en face d'un îlot : entre le Pirée et le cap Sounion, dit Strabon[3], on rencontre d'abord le promontoire Ζωστήρ, puis le promontoire Astypalée, ἄλλη ἄκρα Ἀστυπάλαια, qui, chacun, ont en face d'eux une île, l'îlot Phabra et l'îlot Eleoussa, πρόκειται νῆσος Ἐλεοῦσσα. Les cartographes contemporains[4] ont identifié cette Astypalée avec la butte rocheuse qui ferme à l'ouest la rade d'Hagios Nikolaos, en face de l'île Arsida. « Mais, dit Kiepert, il est impossible d'imaginer une ville sur cette butte, qui mesure à peine mille pas de circuit et qu'un isthme de sables et de marais rattache à peine à une côte sans ressources. » Il est vraisemblable, en effet, qu'un peuple maître du continent ne se fût jamais installé en pareil endroit. Mais la présence actuelle sur cette butte d'une chapelle de Saint-Nicolas prouverait, à elle seule, que les marins de tous les temps ont trouvé quelque commodité à la possession de ce promontoire : saint Nicolas, en effet, a remplacé dans la Grèce moderne le dieu des mers ; il est le protecteur des matelots et souvent ses chapelles s'élèvent sur les ruines d'un temple de Poseidon ; cette anse est, à l'ouest du Sounion, la première relâche à peu près sûre pour les barques et les bateaux de faible tonnage.

Les deux dernières Astypalées sont des villes, l'une dans l'île de Kos, l'autre dans l'île que les Anciens appelaient du même nom d'Ἀστυπάλαια, d'où les modernes ont fait Stampalia. Nous ne pouvons indiquer le site exact de la première ; Strabon nous dit seulement qu'elle était au bord de la mer : « La ville des

1. Plin., V, 29; cf. Ét. de Byz., *s. v.* Μύνδος.
2. Paus., II, 30, 9.
3. Strab., IX, II, 21.
4. *Karten von Attika*, Text, III, 21.

Koiens était autrefois Astypalée et elle était située dans une autre partie de l'île, au bord de la mer néanmoins, comme la capitale actuelle, ἐν ἄλλῳ τόπῳ ὁμοίως ἐπὶ θαλάττῃ »[1]. Mais, de l'avis de tous les archéologues, cette Astypalée ne peut être placée qu'à l'extrémité sud-ouest de l'île, sur le promontoire de la baie que l'on appelle aujourd'hui Kamara et qui forme à vrai dire la seule rade abritée. M. Paton, qui a longtemps séjourné à Kos et étudié l'île dans le plus grand détail[2], ne voit pas d'autre emplacement possible, mais il ne peut comprendre non plus les raisons de celui-là[3]. Et, en effet, le choix de cet emplacement paraît, à première vue, paradoxal. Kos, par sa conformation, regarde vers le nord; toute la côte du sud, du cap Fouca au cap Crikelo, n'est qu'une montagne tombant à pic dans la mer; la côte nord, au contraire, présente une grande plaine fertile, bien arrosée, rafraîchie par le vent de mer, et dont les Anciens ont toujours vanté l'agrément et la salubrité. Kos, d'autre part, par sa situation, regarde vers l'est: elle ne peut avoir de débouchés que vers l'Asie, et le détroit qui la sépare de la côte asiatique est un passage fréquenté par tous les navires qui vont de Smyrne à Rhodes. Aussi, du jour, où Kos prend conscience d'elle-même, elle installe sa nouvelle capitale près de la pointe nord-est, dans la situation exactement symétrique, mais exactement opposée aussi, à l'ancienne Astypalaia; la ville actuelle est encore dans cet endroit. Mais la Kos nouvelle, si elle répond aux besoins des indigènes, n'est pas un établissement fort enviable pour une marine étrangère: le vent est-nord-est y cause souvent une grosse mer[4]. La rade d'Astypalée, au contraire, est fermée au nord par la côte de l'île, dont la queue s'arrondit pour la fermer encore à l'ouest; elle n'est ouverte qu'aux vents du sud : or un îlot, qui se dresse au devant de la côte, laisse entre elle et lui un

1. Strab., XIV, II, 19.
2. Paton et Hicks, *Inscript. of Kos*, Oxford, 1891.
3. P. XIX : « This is a singular fact : for the island by nature faces eastward and for it thus to turn its back on Asia was to forego all share in general history. »
4. L. Michelot, *Portulan de la mer Méditerranée*, p. 436.

bon mouillage où les caïques sont parfaitement à l'abri[1]; les Génois ou les chevaliers de Rhodes trouvèrent jadis cet îlot de bonne prise et le couronnèrent de fortifications; ces murs ruinés lui ont valu son nom actuel de Palaio-Kastro.

Enfin la dernière Astypalée insulaire est située sur l'isthme, fort étroit, qui rattache les deux masses rocheuses de l'île Stampalia, et qui sépare ses deux rades peuplées d'îlots : c'est, à tous points de vue, le type même de ces villes neuves dont parlait Thucydide et qui s'installèrent sur les isthmes pour la facilité du commerce.

En résumé, de toutes ces Astypalées, aucune ne répond ni à l'idée que les Grecs se faisaient d'une vieille ville hellénique, ni aux nécessités que nous pouvons apercevoir en jeu dans tout vieil établissement indigène. Au contraire, les Astypalées d'Attique, de Carie et de Kos correspondent admirablement aux préoccupations constantes de marins débarqués sur une côte étrangère, et, en particulier, aux descriptions que Thucydide et l'antiquité nous ont données des débarcadères phéniciens sur les promontoires et les îlots côtiers, ἄκρας τε ἐπὶ τῇ θαλάσσῃ ἀπολαβόντες καὶ τὰ ἐπικείμενα νησίδια ἐμπορίας ἕνεκεν[2].

*
* *

Cet exemple d'Astypalée n'est que le type de faits très nombreux qui, tous, à l'examen, soulèvent le même problème. Déjà, dans l'antiquité, quelques-uns de ces faits avaient excité la curiosité ou scandalisé le bon sens populaires. Les Grecs ne pouvaient comprendre que leurs ancêtres eussent été assez aveugles ou assez fous pour aller s'installer en tels endroits incommodes ou peu avantageux, alors que tout près de là un site merveilleux s'offrait de lui-même à la fondation d'une ville prospère. A l'entrée du Bosphore, les Mégariens, croyaient-ils, avaient fondé Chalcédoine, sur les falaises de la côte asiatique, avec un mauvais mouillage et des eaux peu poissonneuses : sur la côte euro-

1. O. Rayet, *Arch. Miss. scient.*, 3e série, 3, p. 59 : *Mémoire sur l'île de Kos.*
2. Thuc., VI, 2.

péenne en face, la Corne d'Or leur offrait le meilleur port de la Méditerranée, des plages commodes, des aiguades et des bancs de thons, qui assuraient la richesse d'une ville populeuse. Aussi la Pythie s'était-elle moquée de ces Mégariens aveugles et elle avait envoyé des colons plus avisés fonder Byzance en face des Aveugles, ἀπεναντιον τῶν τυφλῶν[1]. De même, dans l'onomastique primitive, combien de noms semblaient étranges ou mystérieux aux Hellènes de l'histoire, et combien de beaux calembours ils inventèrent pour expliquer ces rébus! De ces noms quelques-uns ne nous ont été transmis que par leurs géographes; mais la plupart nous ont été conservés aussi par l'usage populaire.

Car ces couches successives de l'histoire méditerranéenne, dont nous parlions plus haut, ne se présentent pas toujours à nous horizontales et ininterrompues. Il y a eu au contraire des plissements et des dislocations, qui parfois ont englouti les couches supérieures pour faire émerger à nouveau celles du fond. Certains points sont demeurés stables et comme émergés dès l'origine, alors que, tout autour d'eux, les dépôts contemporains ou postérieurs s'enfonçaient. Aujourd'hui encore, dans notre Méditerranée, il semble que nous puissions, en certains points, apercevoir à la surface ou atteindre à une faible profondeur les témoins de l'époque préhellénique. Sur nos côtes de Provence, le Monaco actuel semble bien remonter au delà de l'*Heracles Monoecus* des Romains et de l'Ἡρακλῆς μόνοικος des Grecs jusqu'à un original sémitique. Près des Baléares, dans *Iviça*, affleure toujours le vieux nom phénicien que les Grecs recouvrirent pourtant de leur Πιτύουσσα, mais que les Romains remirent au jour dans leur *Ebusus*, de même que, de nos jours, le Πειραίευς rajeuni a repris sa place dans le *Port-Lion* des Italiens et des Francs. Plus on explore la Méditerranée, et mieux on voit l'énorme quantité de matériaux qu'elle nous offre, pour la reconstitution de ce monde des origines, et mieux on voit aussi combien les poèmes homériques en sont, apparemment, une

1. Strab., VII, p. 321.

description ou un témoignage fidèles. Je voudrais, dans les chapitres qui suivent, étudier les points qui m'ont semblé le plus accessibles, — en réservant pour la suite un exposé général et systématique, dont j'ai donné déjà les cadres et le plan dans plusieurs articles des *Annales de géographie*, sous le titre : *La Méditerranée phénicienne*[1].

Victor Bérard.

1. *Annales de géographie*, A. Colin, Paris, 1895-1896.

ANGERS. — IMP. A. BURDIN, SECTION ORIENTALE DE L'IMP. CAMIS ET Cie, PARIS

MALOTET (Arthur). — Étienne de Flacourt, ou les origines de la colonisation française à Madagascar (1648-1661). In-8, carte et planche. 7 50

— De Ammiani Marcellini digressionibus quæ ad externas gentes pertinent. In-8 . . . . . 2 50

MASQUERAY (E.) — Formation des cités chez les populations sédentaires de l'Algérie (Kabyles du Djurjura, Chaouïa de l'Aouras Beni Mezab). In-8. . . . . 10 »

— De Aurasio monte, ab initio secundi p. Ch. sæculi usque ad Salomonis expeditionem. In-8. . . . . 4 »

PIAT (C.). — L'intellect actif, ou du rôle de l'activité mentale dans la formation des idées. In-8. . . . . 4 »

— Quid divini nostris ideis tribuat Divus Thomas. In-8. . . . . 2 »

PIQUET (F.). — Étude sur Hartmann d'Aue, poète allemand du XIIe siècle. In-8. . . . . 7 50

— De vocabulis quæ, in duodecimo sæculo et in tertii decimi principio, a Gallis Germani asssumpserint. In-8. . . . . 3 »

RECÉJAC (E.). — De mendacio quid senserit Augustinus. In-8 . . 3 »

RÉVILLE (Jean). — La Religion à Rome sous les Sévères. In-8. (Épuisé). . . . . 10 »

THIBAULT (Fabien). — Les douanes chez les Romains. In-8. . . 5 »

— Traité du contentieux de l'administration des douanes. In-8. . . 7 50

THIBAULT (Francisque). — Marguerite d'Autriche et Jehan Lemaire de Belges, ou de la littérature et des arts aux Pays-Bas sous Marguerite d'Autriche. In-8. . . . . 5 »

— Quid de puellis instituendis senserit Vives. In-8. . . . . 3 »

TOUCHARD (Georges). — La morale de Descartes. In-8 . . . . 4 »

— De politica Huberti Langueti doctrina. In-8. . . . . 2 50

WADDINGTON (A.). — L'acquisition de la couronne royale de Prusse par les Hohenzollern. In-8. . . . . 7 50

— De Huberti Langueti vita (1518-81). In-8. . . . . 3 »

WALTZ (A.). — Des variations de la langue et de la métrique d'Horace dans ses différents ouvrages. In-8. . . . . 5 »

— De Carmine Ciris. In-8 . . . . . 3 »

THÈSES DE L'ÉCOLE DU LOUVRE

BERGER (J.). — Un nouveau contrat bilingue démotique grec. publié et expliqué. In-4. . . . . 7 50

BOUDIER (Émile). — Un contrat inédit du temps de Philopator. In-4, avec planche . . . . . 5 »

DENISSE (Léon). — Deux papyrus démotiques, publiés et expliqués. In-4. . . . . 3 50

GROFF (W.-N.). — Les deux versions démotiques du décret de Canope, textes, étude comparative, traduction, commentaire historique et philologique. In-4 . . . . . 10 »

LEGRAIN (J.). — Le livre des transformations, texte démotique publié et traduit. In-4, avec 14 planches. . . . . 12 »

MALLET (D.). — Le culte de Neit à Sais. In-8 . . . . . 15 »

PATURET (G.). — La condition juridique de la femme dans l'ancienne Egypte. In-8. . . . . 6 »

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, PARIS

THÈSES DE DOCTORAT

ALLÈGRE (F.). — Étude sur la déesse grecque Tyché. In-8. . . 4 fr. »
— De Ione Chio. In-8. . . . . 3 »
AMÉLINEAU (E.). — Essai sur le gnosticisme égyptien, ses développements et son origine égyptienne. In-4 . . . . . 15 »
— De historia Lausiaca, quænam sit hujus ad monachorum ægyptiorum historiam scribendam utilitas. In-8 . . . . . 6 »
BAZIN (H.). — La République des Lacédémoniens de Xénophon, étude sur la situation intérieure de Sparte au commencement du IVe siècle avant J.-C. In-8. . . . . 5 »
— De Lycurgo. In-8. . . . . 5 »
BRÉHIER (Louis). — Le Schisme oriental du XIe siècle. In-8.
— De Græcorum judiciorum origine. In-8.
CHAPOT (Victor). — La flotte de Misène, son histoire, son recrutement, son régime administratif. In-8. . . . . 5 »
CUCUEL (Ch.). — Essai sur la langue et le style de l'orateur Antiphon. In-8 . . . . . 5 »
— Quid sibi in dialogo cui Cratylus inscribitur proposuerit Plato. In-8. . . . . 3 »
DELFOUR (L.-C.). — La Bible dans Racine. In-8 . . . . . 5 »
— De narrationibus quæ sunt in S. Augustini sermonibus. In-8. . 2 50
DENIS (Ernest). — Huss et la guerre des Hussites, études d'histoire Bohême. In-8. . . . . 10 »
ELIADE (Pompiliu). — De l'influence française sur l'esprit public en Roumanie. Les origines. Etude sur l'état de la Société roumaine à l'époque des règnes phanariotes. Un fort volume in-8 . . 7 50
— Quomodo fiat syllogismus, quidque valeat. In-8 . . . . . 1 50
FOUCART (George). — Histoire de l'ordre lotiforme. Étude d'archéologie égyptienne. Grand in-8, illustré de 76 dessins . . 16 »
GALLOIS (L.). — Les géographes allemands de la Renaissance. In-8, avec reproduction de cartes anciennes . . . . . 8 »
— De Orontio Finæo, gallico geographo. In-8, avec la grande carte de France d'Oronce Finé et autres cartes anciennes . . . 7 50
JULLIEN (Ém.). — Les professeurs de littérature dans l'ancienne Rome et leur enseignement depuis l'origine jusqu'à la mort d'Auguste. In-8 . . . . . 7 50
— De L. de Cornelio Balbo Majore. In-8 . . . . . 5 »
MALE (Émile). — L'art religieux du XIIIe siècle en France. Étude sur l'iconographie du moyen âge et sur ses sources d'inspiration. In-8, figures et planches.
— Quomodo Sibyllas recentiores artifices repræsentaverint. In-8.

(*Voir page 3 de la couverture.*)

IMP. CAMIS ET Cie, PARIS. — [illegible]

La géographie de l'Odyssée, d'après l'ouvrage de Mr V. Bérard, avec 2 photographies hors texte, par Mr P. Vidal de la Blache. . . . . .

LA GÉOGRAPHIE DE L'ODYSSÉE

D'APRÈS L'OUVRAGE DE Mr V. BÉRARD [1]

(PHOTOGRAPHIES, PL. 1 et 2)

Il y a dans le bel ouvrage que Mr Bérard vient de terminer : *Les Phéniciens et l'Odyssée*, deux thèses distinctes bien que, dans la pensée de l'auteur, étroitement liées l'une à l'autre. L'une a pour objet d'établir l'origine phénicienne des données sur lesquelles aurait travaillé l'auteur de l'Odyssée. Elle emprunte surtout ses arguments à l'onomastique. Mr Bérard s'y montre fidèle aux idées dont il s'est inspiré dans son livre sur *L'origine des cultes arcadiens*[2], ainsi que dans plusieurs études dont nos lecteurs n'ont pas perdu le souvenir[3]. Mais en même temps que cette provenance, et à l'appui de la démonstration qu'il en veut faire, l'auteur se propose d'établir que d'un bout à l'autre du poème les scènes de l'Odyssée se passent dans des contrées réelles et non imaginaires. Pour cela il ne se contente pas, comme ses devanciers, de confronter séparément les expressions du texte avec les localités où par hypothèse on les localise : il cherche à reconstituer les conditions générales qui présidaient, vers l'époque homérique, aux voies de commerce, aux étapes de navigation, aux sites d'établissements. Mr Bérard estime qu'il y a là un ensemble de questions qui s'éclairent réciproquement à la lumière des lieux. Il use même d'un nom nouveau, celui de *topologie*, pour désigner cette étude. Le vieux nom de géographie suffirait, je crois. C'est bien une géographie du monde méditerranéen à l'époque homérique qu'on peut, suivant l'auteur, tirer de l'Odyssée.

C'est sur ce terrain géographique que nous nous proposons de le suivre ; il serait téméraire de notre part de nous aventurer sur l'autre. Mr Bérard est un géographe et un voyageur qui mérite considération et confiance. N'a-t-il pas, dans ces parages odysséens

1. VICTOR BÉRARD, *Les Phéniciens et l'Odyssée*. Paris, Libr. Armand Colin, 2 vol. in-8. *Tome I*, 1902, [VI] + VII + 591 p., 98 fig. et pl. phot. et cartes, 25 fr. — *Tome II*, 1903. [VI] + VII + 632 p., 3 index, 143 fig. et pl. phot. et cartes, 1 pl. carte, 25 fr.

2. V. BÉRARD, *De l'origine des cultes arcadiens. Essai de méthode en mythologie grecque* (*Bibliothèque des Écoles de Rome et d'Athènes*, Paris, 1894, in-8).

3. V. BÉRARD, *Études de géographie ancienne : Noms sémitiques en Grèce* (*Annales de Géographie*, III, 1893-1894, p. 382-385 ; IV, 1894-1895, p. 222-224) ; — *La Méditerranée phénicienne* (*ibid.*, p. 271-286, 414-431) ; — *Topologie et toponymie antiques : Mégare* (*ibid.*, VII, 1898, p. 363-375).

Annales de Géographie
15 Janv. 1904.

de la Méditerranée, pénétré souvent jusque dans les criques et les replis que ne fréquentent pas les paquebots, et où l'on ne parvient qu'à l'aide d'embarcations que reconnaîtrait sans doute le héros d'Homère? Les belles photographies dont l'ouvrage est illustré sont des témoignages. Le long des côtes de Corfou et d'Ithaque, de la Sicile et de la Campanie, elles font vivement défiler sous nos yeux les visions mêmes qui durent frapper les navigateurs, quand ils tâtonnaient entre les caps et les îles, quand au lieu de couper droit à travers la mer ténébreuse, ils recherchaient les étapes et les minuscules abris.

A ceux qui penseraient peut-être qu'une controverse sur la véracité des descriptions homériques n'intéresse que médiocrement la géographie, je ferai observer que nulle part mieux qu'autour de la Méditerranée on ne peut embrasser un long développement de géographie humaine. Peuples et dominations s'y sont succédé; et chaque époque a, suivant l'expression de Mr Bérard, déposé ses fossiles : sanctuaires, vieilles villes ou *astypalées*, noms de lieux tantôt traduits, tantôt déformés par les générations suivantes. Ce n'est pas la même répartition qui, aux différentes époques qu'on peut vaguement définir par les noms de Phénicienne, Grecque, Vénitienne, etc., a présidé au choix des sites, stations et divers établissements humains. Autrefois, dit Thucydide, les villes ne s'établissaient pas dans le voisinage immédiat de la mer; de son temps, c'était le contraire. Longtemps, sur les bords de la Méditerranée les populations se sont cantonnées sur les hauteurs; nous assistons de nos jours à leur descente et à leur éparpillement en plaine, là du moins où la malaria n'en rend pas le séjour impossible. Aujourd'hui les meilleurs ports sont ceux qui s'engagent le plus avant dans les golfes et poussent leur pénétration vers l'intérieur; Syra cède la place à Smyrne. Mais en a-t-il été toujours de même? L'histoire et l'archéologie répondent le contraire. Combien enfin de nouvelles directions imprimées au commerce peuvent-elles affecter la destinée des rivages et des villes! Qui eût dit, il y a cinquante ans, qu'Alger deviendrait une étape fréquentée sur la route d'Angleterre aux Indes?

Ainsi, aux diverses époques de la vie historique de la Méditerranée correspondent des conditions différentes qui se traduisent dans les établissements humains. Chacune de ces périodes a, dans une certaine mesure, sa *poléographie*; et dans les fortunes diverses de cette vie urbaine se reflètent les conditions générales du commerce. Si donc il est vrai que les voyages et erreurs d'Ulysse se meuvent sur un fond réel, si les temps et les lieux n'y sont pas confondus, une leçon de géographie historique comparée peut sortir de cette étude. Le guide qui s'offre à nous pour débrouiller ces questions, doit être accueilli; il a, comme Ulysse, l'expérience personnelle des lieux et des hommes.

[illegible] GÉNÉRALE.

[illegible] jusqu'à tous les cinq [illegible]
[illegible] où l'on ne parvient
[illegible] sans doute le héros
[illegible] ouvrage est illustré sont
[illegible] et d'Afrique, de la
[illegible] défiler sous nos yeux les
[illegible] quand ils [illegible]
[illegible] découper droit à [illegible]
[illegible] et les minuscules

[illegible] introverse sur la vera-
[illegible] que médiocrement la
[illegible] mieux qu'autour de la
[illegible] développement de géo-
[illegible] sont succédé [illegible]
[illegible] de M. Bérard, déposé ses
[illegible] *astypalées*, noms de deux
[illegible] générations suivantes. Ce n'est
[illegible] les époques qu'on peut vague-
[illegible] Grecque, Vénitienne, etc.,
[illegible] ers établissements humains.
[illegible] établissaient pas dans le voisi-
[illegible] était le contraire. Longtemps,
[illegible] populations se sont cantonnées
[illegible] leur descente et à leur
[illegible] n'en a pas [illegible]
[illegible] sont ceux qui s'en-
[illegible] leur pénétration vers
[illegible] en a-t-il été toujours de
[illegible] le contraire. Combien
[illegible] commerce peuvent-ils
[illegible] Qui eût dit, il y a [illegible]
[illegible] fréquentée sur la route

[illegible] historique de la Méditerranée
[illegible] qui se traduisent dans les
[illegible] périodes a dans une certaine
[illegible] les fortunes diverses de cette vie
[illegible] du commerce. Si donc il
[illegible] se meuvent sur un fond
[illegible] confondus, une leçon de
[illegible] de cette étude. Le guide
[illegible] questions, doit être accueilli;
[illegible] des lieux et des hommes.

Extrait du Tome Ier de V. Bérard,
Les Phéniciens et l'Odyssée.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

La côte Est de Perejil.

Photographie de MM. J. Bonnier et Pérez.

UNIV. OF MICH.

Les anciens se divisaient en deux écoles au sujet de la véracité des descriptions de l'Odyssée. Il y avait ceux pour lesquels les fictions homériques recélaient un fond essentiel de réalité. C'était l'opinion d'Hipparque, de Polybe, de Strabon. « Dresser un échafaudage de fiction sur une base tout imaginaire, n'est pas homérique », disait avec beaucoup de sens le géographe Strabon; et au début de sa grande composition il n'hésitait pas à attribuer la place d'honneur à Homère. D'autres se montraient plus sceptiques. Pour Ératosthène, ces descriptions homériques pouvaient tout au plus être prises au sérieux dans le cercle des contrées anciennement helléniques; au delà ce n'était que légende; et l'on répétait cette boutade du maître : « L'île d'Éole! autant vaudrait chercher l'ouvrier qui a cousu l'outre des vents![1] »

Leake, Gell, Gandar, Schliemann et plusieurs autres ont doctement disserté sur Ithaque; ils y ont identifié les principales scènes des récits odysséens. Cependant la critique moderne s'est montrée, en général, peu favorable à l'opinion de Strabon; elle a plutôt renchéri sur les négations d'Ératosthène. Il y a surtout un auteur contemporain qui s'est distingué par le radicalisme absolu de ses jugements. Pour Rudolf Hercher, essayer de retrouver à travers les scènes de l'Iliade et de l'Odyssée les véritables linéaments de la plaine de Troie ou de l'île d'Ithaque, est pure hallucination. Que penser à plus forte raison des îles des Phéaciens, d'Éole et de Calypso, des terres des Lestrygons et des Cyclopes? Il convient sans doute d'en faire le même cas que des îles de Saint-Brandan, du pays de Gog et Magog de nos cartes du moyen âge, ou des îles et montagnes d'or de Sindbad le marin. Ainsi en ont jugé nombre d'esprits sages.

Ces arrêts cependant inspirent quelques scrupules. Des analogies tirées de la fantaisie arabe ou du merveilleux chrétien ne satisfont guère ceux qui, dans l'Odyssée, apprécient la logique et le naturel des récits. Ces recours au mythe et à la légende ne sont-ils pas un moyen aisé de condamner ce qu'un examen plus attentif du texte et de l'enchaînement des choses permettrait d'expliquer? Il faut faire la part du merveilleux dans une œuvre d'imagination; mais n'y a-t-il pas un fond réel même dans les paysages qu'anime et que personnifie le génie du poète?

Mr Bérard nous fait toucher du doigt les réalités homériques. Pas à pas, il suit Télémaque dans son voyage d'Ithaque à Pylos, puis Ulysse dans les diverses pérégrinations qui composent le thème du *nostos* ou retour. Le prodigieux ne manque pas à ces aventures; observons pourtant que les faits, si incroyables qu'ils soient souvent par eux-mêmes, ne se passent pas comme dans un pays de rêve sillonné par quelque vaisseau-fantôme. On navigue sur des bateaux « creux »,

1. Strabon, I, 1, 2. — I, 2, 9. — I, 2, 15. — VII, 3, 6.

[illegible] d'une plate-forme à l'avant et d'une [illegible] sa place : manœuvres, gestes, [illegible] disposition du navire. Pour faire l'île de [illegible] des troncs équarris une [illegible] expres[illegible] chaland que par radeau. Il y a des types [illegible] vaisseaux rapides » en usage [illegible] que les Phéaciens. [illegible] avaient été poussés [illegible] la rame jusqu'au promon[illegible] Il s'agit en effet, comme [illegible] mettre à profit la brise de [illegible] moment où elle [illegible] c'est-à-dire deux ou trois heures après [illegible] cicher du soleil. L'opération, régulièrement répétée, suppose qu'entre la plage qui sert d'abri et la pointe d'où l'on prend le large, la distance n'est jamais grande; le départ à la rame a lieu vers la tombée du jour.

L'aspect des côtes est [illegible] comme une série d'articulations minu[illegible] où les pointes [illegible], les îlots, les petites plages de [illegible] seulement [illegible] de hautes mon[illegible] dans le fond des choses, fait observer [illegible] Pour [illegible], Ithaque ne [illegible] des navigateurs, elle es[illegible] Samé, Céphalonie, [illegible] ambiances semblent desti[illegible] épère : tel, le bateau pétrifié [illegible]; tel, le cap de l'Ours sur [illegible] parez la nomenclature imagée [illegible] créée à leur usage sur les [illegible]

[illegible] les grottes, qui peuvent [illegible] sources, les aiguades : [illegible] la sécurité autant qu'à la sub[illegible] surtout importe : les indigènes [illegible]? Mais même dans l'hypothèse la [illegible] se garderont de s'enfoncer au fond [illegible] contraires pourraient les retenir [illegible] qu'ils puissent, à la moindre alerte, [illegible] inexpugnables dans un îlot. Par [illegible] portée des pointes saillantes, les [illegible] détachées du continent, sont pré[illegible] Phalère au Pirée, Chalcédoine à la [illegible] qu'on a conscience de

[illegible] II, p. 412.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN

Extrait du Tome Ier de V. Bérard,
Les Phéniciens et l'Odyssée.

La ville d'Alkinoos.
Photographie de Mme V. Bérard.

UNIV. OF MICH.

cette habileté à saisir les places favorables et qu'on s'en fait gloire : Ulysse parlant des Cyclopes à ses hôtes Phéaciens fait remarquer qu'en dehors de leur rade s'étend « une petite île, ni trop près ni trop loin de la terre »; mais ces sauvages n'ont pas songé à en tirer parti[1].

Les photographies ci-jointes éclairent ces particularités de la topographie homérique. La pl. 1 représente un îlot de la côte africaine, qu'on devine à demi enveloppé dans les plis du continent : ce serait, pour Mr Bérard, la *cachette* phénicienne (Calypso), poste bien choisi à proximité des colonnes d'Hercule. La pl. 2 représente la rangée superbe de montagnes orientée W-E, qui borde la baie de Liapades, sur la côte occidentale de Corfou. A leur pied se découpent des caps et des anses, et les extrémités de ces caps, ne tenant parfois à la terre ferme que par un isthme déprimé, semblent faites pour porter une de ces villes de navigateurs à port double, telle que fut celle des Phéaciens sous leur roi Alcinoos.

Il n'y a donc pas seulement entre les récits et les descriptions odysséennes un accord intrinsèque où rien ne détonne; mais nombre de détails qui paraissent vus, saisis sur place. Plus d'une fois c'est dans les *Instructions nautiques* qu'ils trouvent leur explication. Par exemple, les effets météorologiques dus à certains vents sont reconnaissables : notamment ceux du noir et tempétueux Sud-Est. On est donc amené à se demander d'où peut venir cette expérience pratique. Mr Bérard répond en disant que des fragments de périples sont entrés dans la composition de l'Odyssée; et il apporte à l'appui de cette hypothèse toute la souplesse d'une argumentation ingénieuse, sans oublier les tempéraments et les nuances dont le sentiment ne saurait manquer chez un lettré tel que lui. Il n'y a rien que de très vraisemblable dans cette opinion. La poésie ancienne a plusieurs fois puisé à ces sources. Non seulement il est permis de supposer que des périples ont fourni à Homère un thème sur lequel s'est exercée son imagination; mais il est fort possible même que d'autres poètes l'eussent fait avant lui, comme d'autres l'ont fait depuis.

L'idée du document géographique une fois admise, quelle en serait la date? Les poèmes homériques nous apparaissent dans le vague d'une antiquité reculée; mais ne sommes-nous pas dupes de nuages que nous assemblons nous-mêmes? Les Grecs de l'époque classique n'avaient pas d'eux l'idée qu'ils remontassent à une date très ancienne. Hérodote, qui vivait au Ve siècle, dit que les poèmes d'Homère ont été composés il y a environ quatre cents ans. Telle est bien à peu près

1. *Odyssée*, IX, vers 116 et suiv. — Victor-Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 185.

l'époque à laquelle nous ramèneraient les renseignements qu'on peut extraire des documents ayant servi à la composition de l'Odyssée. Ils se rapporteraient à une époque où déjà, d'après le témoignage explicite de Strabon, les Phéniciens avaient poussé leurs expéditions maritimes jusqu'aux extrémités occidentales de la Méditerranée. Mais d'autre part les données du poème indiquent, comme on va voir, un état social évidemment antérieur à la colonisation hellénique, qui ne commença pas avant le VIIIe siècle.

Une vie active fermente le long des côtes de la Méditerranée. Aux abords des détroits ou des grands promontoires qui partagent les vents, sur les rivages où abonde la coquille à pourpre, il n'est guère de pointe ou d'îlot (ἀκραὶ καὶ νησίδια, comme dit Thucydide) d'articulation favorable qui n'ait été l'objet de l'attention des navigateurs, d'une occupation temporaire ou permanente. Ces stations sont multipliées, comme il convient pour ces vaisseaux qui suivent les côtes en tâtonnant, et qui attendent les moments propices pour se lancer en haute mer. Il n'est pas rare qu'on soit forcé d'y faire de longs séjours; car c'est par mois ou par semaines qu'il faut compter parfois, avant que les vents contraires s'apaisent et que les passages redoutés deviennent praticables. Les corsaires qui aux XVIIe et XVIIIe siècles, écumaient l'archipel, s'étaient ainsi créé des « reposoirs » où ils stationnaient longuement, où ils oubliaient, sinon la patrie à laquelle ils ne songeaient guère, du moins les intérêts de leurs commanditaires ou armateurs. On y faisait bonne chère, comme chez les Phéaciens. Mr Bérard a mis largement à contribution les récits amusants où Thévenot, Paul Lucas et d'autres dépeignent cette vie aventureuse, dont plusieurs traits rappellent la vie homérique de la Méditerranée. Plus d'un Eumée enfant fut enlevé ainsi, avec sa bonne et les trésors volés à la famille, par ces compagnons de mer, chrétiens ou barbaresques! Mais faut-il mettre sur le compte des Phéniciens tout ce qui nous est raconté des exploits de ces commerçants ou aventuriers de la mer? Plus d'un peuple de « professionnels » s'était sans doute formé de lui-même ou à leur école. Les Cariens, Phéaciens, Taphiens, parmi d'autres sans doute dont il est également difficile de définir l'origine, nous semblent jouer leur rôle à part, dans les divers compartiments plus ou moins séparés dont se compose le bassin méditerranéen. J'ai peine à croire à une véritable *thalassocratie* s'étendant d'un bout à l'autre de cette mer.

On comprend qu'une juste défiance réciproque préside à ces rapports commerciaux. Si les navigateurs hésitent à s'engager dans les golfes profonds, les terriens n'hésitent pas moins à s'établir trop à proximité des rivages. Ils se cantonnent sur les hauteurs, à distance; la plage ou la *marine* étant l'endroit neutre où se pratiquent les échanges, le bazar improvisé où s'étalent les objets susceptibles de

tenter la curiosité féminine. Le type de la ville homérique est la ville haute, αἰπὺ πτολίεθρον[1]. L'emporion maritime, tel que devaient le représenter Milet, Corinthe, le Pirée, n'existe pas encore; Thucydide en fait lui-même la remarque.

Cependant la haute antiquité hellénique ou méditerranéenne a connu des villes où le luxe du dehors, les denrées lointaines et précieuses trouvaient accès. Elles ne sont pas maritimes; mais elles occupent une sorte de position intermédiaire entre la position maritime et continentale. Ce n'est pas certainement par une pure coïncidence de hasard, que des cités d'antique renom, dont on a exhumé de nos jours la splendeur, Ilion, Mycènes, comme aussi la Thèbes de Cadmus, sont situées vers le milieu d'un isthme, entre deux golfes ou mers qui se correspondent. Ilion domine le plus court passage entre le golfe d'Adramytte et la Propontide, comme Thèbes la route entre le golfe d'Atalanti et celui de Corinthe, comme Mycènes surveille, entre ce dernier et celui de Nauplie, la voie la plus directe. Pour montrer comment cette importance était liée aux habitudes invétérées de la navigation antique, Mr Bérard fait fort à propos remarquer que longtemps plus tard, à l'époque de la guerre du Péloponnèse, c'était encore par la voie terrestre qu'Athènes communiquait avec l'Eubée. La prise de Décélie, située à mi-chemin dans l'isthme attique, menaça de couper ces relations.

A l'Ouest du monde civilisé existe un monde barbare, dont la distinction apparaît nettement dans l'Odyssée. Elle s'exprime par un criterium, le genre de nourriture. Les civilisés sont « les mangeurs de farine ». En cela volontiers verrions-nous un indice de localisme à ajouter à ceux que l'auteur a maintes fois relevés. Céphalonie, le principal morceau du royaume d'Ulysse, jouissait d'une fertilité proverbiable en orge et en blé, qu'attestent les monnaies. Pour les navigateurs de ces îles, les mangeurs de fruits (Lotophages) et surtout les mangeurs de chair paraissaient des êtres étrangers à toutes les convenances et aux habitudes reçues. Cette façon de se distinguer n'est pas moins naturelle, fait observer Mr Bérard, que celle de se distinguer par le langage. — Avons-nous d'ailleurs perdu toute habitude de ce criterium et n'en pourrait-on pas, entre peuples d'Europe, citer encore des exemples?

C'était surtout le monde pastoral et sauvage que les colons grecs devaient rencontrer plus tard en Sicile, en Campanie, en Sardaigne, qui excitait un mélange d'aversion et de terreur. Ces Cyclopes, ces Lestrygons apparaissent comme des êtres à moitié fantastiques. Aux traits dont il est dépeint, Polyphème est à la fois une montagne et un homme. L'œil rond du Cyclope représente peut-être, dans l'ima-

1. Victor Bérard, *Les Phéniciens et l'Odyssée*, I, p. 93.

gination anthropomorphique du poète, les cratères circulaires qui impriment un aspect si étrange aux Champs phlégréens. Paysages bizarres et êtres singuliers ne font qu'un, s'incarnent l'un dans l'autre. Telle fut sans doute la première impression que produisit sur les civilisés d'alors ce monde de montagnards et de pasteurs, qui est l'élément hostile et jamais entièrement dompté des contrées méditerranéenes; le τὸ μάχιμον dont parle Strabon[1], en songeant aux efforts que sa subordination avait coûtés à la colonisation grecque et même à la puissance romaine.

Ceux qui pensent que le sens des réalités vivantes est essentiel à l'interprétation du passé, trouveront plaisir et profit à l'œuvre que nous venons de trop brièvement analyser. Ce ne serait pas être juste envers elle que d'y louer seulement l'ampleur de l'information et la richesse des vues, et une ingéniosité qui séduit dans les parties mêmes où, par exception, elle ne réussit pas entièrement à convaincre. Je crois que ce livre est de nature à exercer une bonne influence sur l'exégèse homérique, en la tirant hors des voies où souvent elle s'égare. Les choses grecques ne doivent pas être jugées d'un point de vue abstrait et idéaliste. Mr Bérard déclare en plusieurs endroits qu'il se range parmi les « plus homériques »; il entend par là que les expressions, les épithètes, les images de l'Odyssée s'appliquent à des choses effectivement vues et pratiquées. On peut remarquer que dans plusieurs de ses opinions il ne fait que revenir à celles que les anciens avaient déjà préconisées, et qu'à tort avaient écartées certains modernes. C'est que par le sentiment direct des lieux et des hommes, il se rapproche, plus que ces modernes, de l'état d'esprit que les Grecs eux-mêmes portaient dans leurs jugements comme dans leurs œuvres. La critique de *scholar* que nous appliquons à ces vieux textes a probablement tort dans le dédain qu'elle montre pour ce mode en apparence terre à terre d'interprétation. Le cadre où se dessine le poème ne perd rien à être éclairé par des réalités vivantes. Il prend ainsi quelque chose de la précision et des lignes arrêtées que le génie grec mettait en tout; Athéna sans doute s'y reconnaîtrait mieux.

P. VIDAL DE LA BLACHE.

1. STRABON, II, 5, 26.

TROIE

D'APRÈS LES DERNIÈRES FOUILLES FAITES EN TROADE.

I.

Le voyageur qui va de Smyrne à Constantinople par le canal de Lesbos voit, au moment d'en sortir, s'étendre devant lui, dans la direction de l'est à l'ouest, un long rivage terminé au couchant par un promontoire. C'est la Troade. Il tourne à gauche pour atteindre le cap, puis à droite pour le doubler, et un second rivage plus long que le premier fuit devant lui dans la direction du nord. Il le côtoie, et, l'ayant suivi sur une longueur d'environ 12 lieues, il entre dans le canal des Dardanelles, qui fut l'Hellespont. Chemin faisant, il a laissé à sa gauche l'île de Ténédos et à sa droite la baie de Béchika, où descend par un ancien canal une partie des eaux de la plaine de Troie. Au-dessus du rivage très bas de cette baie, il a pu apercevoir une hauteur dessinant une sorte d'acropole et qui porte aujourd'hui le nom d'Hissarlik. A l'entrée de l'Hellespont, il voit sur sa droite un château turc du nom de Koum-Kalé, bâti, comme le nom l'indique, sur le sable, et il distingue l'embouchure d'une rivière dont les eaux sont celles du Scamandre et portent encore le nom amoindri de Mendéré-Sou. Au-delà se développe une sorte de lagune formée par les alluvions de cette rivière torrentielle et capricieuse. De Koum-Kalé au tertre connu de tous les marins sous le nom de tombeau d'Ajax, il y a en ligne droite environ 3,600 mètres. C'est toute la largeur de la plaine de Troie, car au-delà du tombeau d'Ajax commence une série de hauteurs qui longent l'Hellespont et se rattachent au massif de l'Ida. C'est donc ici que nous allons nous arrêter.

Le niveau du sol entre Koum-Kalé et le tombeau d'Ajax est tellement bas et si exactement horizontal qu'il est impossible de s'expli-

1 Tom 1/3

quer à la première vue pourquoi les eaux des rivières coulent à droite plutôt qu'à gauche de la plaine. Parcourons donc ce rivage à peine praticable en été et tout à fait inondé en hiver. Nous ne tarderons pas à y reconnaître plusieurs embouchures inégales de la rivière qui coule aujourd'hui presque entière à Koum-Kalé. La première que nous rencontrons est le Califatli-Asmak, qui se divise lui-même en deux ou trois bras et se perd dans des lagunes salées. Il doit son nom au village de Califatli, situé dans la plaine, à 5 kilomètres environ de la mer. La dernière embouchure des eaux vers l'est de la plaine est celle de l'In-Tépé-Asmak, c'est-à-dire de la rivière de l'In-Tépé, nom turc du tombeau d'Ajax; elle est à quelques centaines de mètres en avant de ce dernier.

En remontant ces divers lits de rivières, on reconnaît que le Califatli, qui vient du sud-est, n'est qu'une branche de l'In-Tépé, et que le point de séparation est au village de Koum-Kieui, à 2,700 mètres de la mer. Au-dessus de ce point, toutes les eaux de la plaine troyenne courent au hasard à travers une vallée marécageuse de 2 à 5 kilomètres de large, et, suivant la saison, coulent uniquement dans le lit du Mendéré ou dans tous les lits à la fois; mais l'immense largeur du lit pierreux du Califatli prouve jusqu'à l'évidence que là se trouvait autrefois le cours principal de la rivière, et qu'elle n'a quitté cette direction que dans la suite des temps. Au fond de la plaine, en remontant toujours vers le sud-est, on trouve à 13 kilomètres de la mer les hauteurs devenues célèbres de Bounar-Bachi. C'est là que le Scamandre sort des croupes de l'Ida; son cours au-dessus de ce point n'est plus marécageux : c'est une rivière de montagne aux eaux limpides, courant entre des rives souvent escarpées et presque toujours boisées. En résumant, on voit que le Scamandre, qui a toujours été le fleuve troyen par excellence et ne recevait le Simoïs que comme un faible affluent, a changé deux fois de direction, une première fois à Koum-Kieui, non loin de son embouchure, pour former le cours inférieur du Califatli, une seconde fois à 8 ou 9 kilomètres de la mer pour donner naissance au Mendéré-Sou, fleuve visiblement moderne. Le lit primitif longeait donc les hauteurs de l'est, et, se dirigeant ensuite vers le nord, là où est aujourd'hui la branche nommée In-Tépé, il passait à l'ouest du tombeau d'Ajax.

Pour se rendre compte de cette topographie, il est bon d'avoir sous les yeux une carte développée du pays, comme celle que publièrent en 1840 le commandant Th. Graves et le lieutenant Spratt. Cette étude doit précéder toute discussion relative à Troie et aux poèmes homériques, car les changemens survenus dans cette plaine célèbre sont indépendans de toute opinion suggérée par la critique

littéraire et de l'existence même de la ville de Priam; elle a le pas sur toute solution qui pourra être donnée aux problèmes historiques ou archéologiques. Somme toute, la plaine de Troie était fort petite; la partie inférieure, aujourd'hui occupée par un marais et par une lagune, n'existait probablement pas dans les anciens temps; la plage de Koum-Kalé était occupée par la mer, et le rivage, fort plat lui-même, devait s'étendre en ligne plus ou moins irrégulière du tombeau d'Ajax au village de Yéni-Cheir, situé à 2,500 mètres vers le sud de Koum-Kalé. Là en effet se trouve un cap assez élevé dans lequel tout le monde a reconnu l'ancien promontoire de Sigée. Le voyageur le laisse à sa droite avant d'atteindre l'entrée de l'Hellespont.

La position du Scamandre ancien sur la carte de Troade entraîne nécessairement celle du Simoïs. Il n'est pas possible de le voir dans les petites sources de Bounar-Bachi, car, si elles avaient autrefois envoyé leurs eaux au Scamandre, elles l'auraient rencontré immédiatement et n'auraient pu former une rivière ayant un nom. Aujourd'hui elles alimentent un petit cours d'eau qui se détourne vers l'ouest, se perd en partie dans des marécages et en partie se jette à la mer dans la baie de Béchica. Il faut donc chercher le Simoïs à l'est du Scamandre et non à l'ouest, où il n'y a pas de cours d'eau. Si en effet, partant du tombeau d'Ajax, on chemine vers le sud jusqu'à Koum-Kieui, on voit sur sa gauche s'étendre une longue vallée courant de l'est à l'ouest, et dont la rivière est connue sous le nom de Dombrek-Sou; elle tire son nom du village de Dombrek, situé à 10 kilomètres vers l'est. Les alluvions ont relevé le sol et transformé en marais l'espace où le Simoïs atteint l'ancien Scamandre; mais son lit est parfaitement reconnaissable au pied des hauteurs qui bordent la vallée au midi. Derrière celles-ci, l'on rencontre le lit d'un torrent de montagne, puis des hauteurs accidentées, enfin, un peu avant Bounar-Bachi, une seconde rivière que des découvertes récentes nous obligent à reconnaître comme le Thymbrios. Par une trompeuse ressemblance de mots, celui-ci avait été assimilé au Dombrek-Sou; mais le mot Dombrek peut avoir une signification en turc, et d'ailleurs les faits démontreront qu'il y avait ici une erreur. Il ne paraît donc pas possible de voir dans cette rivière de Dombrek autre chose que le Simoïs.

Je dois maintenant appeler l'attention sur les différens sites auxquels on a tour à tour fait l'honneur d'y placer la ville de Troie. Mon intention n'est pas de discuter ici avec des textes dont la plupart sont eux-mêmes sujets à discussion. On ne doit pas oublier que l'*Iliade* est le document le plus ancien que les Grecs nous aient laissé sur la guerre de Troie, — que ce poème, chanté çà et là par

fragmens, n'a été reconstitué qu'après Solon, qu'il a été l'objet de nombreuses interpolations, qu'il a été expurgé, réédité et réduit, autant que possible, à l'unité d'action par les anciens eux-mêmes, — que l'*Iliade* d'aujourd'hui est le dernier produit de ces remaniemens, et que pourtant une foule de passages sont encore regardés comme apocryphes par beaucoup de savans. Nous admettrons donc provisoirement sur la foi des anciens qu'il y a eu jadis une ville de Troie, qu'elle était dans la contrée où nous sommes, sur quelque lieu élevé, non loin du Scamandre et du Simoïs, que les Grecs, qui alors se nommaient eux-mêmes Achéens, y firent une longue expédition, qu'ils y périrent en grand nombre, mais qu'enfin ayant pris cette citadelle ils la livrèrent aux flammes, la pillèrent et se retirèrent chacun dans son pays, s'ils le purent et comme ils le purent. C'est bien là en effet le plus gros de la tradition. Cette expédition fut entreprise en pleine féodalité, lorsque les peuples étaient sous un régime seigneurial, n'ayant eux-mêmes que peu de droits à faire valoir, « dévorés, » comme dit Homère, par les princes qui les gouvernaient. Rien n'indique que les belligérans parlassent deux langues différentes; leurs noms de part et d'autre sont ou également grecs ou également étrangers à la langue grecque; la guerre semble avoir eu lieu entre peuples frères, entre seigneurs qui se connaissaient dès longtemps et se comprenaient entre eux.

De l'aveu de tous, anciens et modernes, nous voilà bien en Troade; mais où était Troie? Tel est l'objet de la controverse. Nous devons revenir un moment encore à la topographie du pays. Qu'il faille exclure les villages situés dans la plaine, c'est ce dont personne ne doute, puisqu'Ilion était une citadelle et qu'elle dominait la plaine. Il ne faut pas non plus chercher cette acropole dans les vallées latérales qui ne dominent ni la plaine ni la mer. Enfin il doit y avoir entre la mer et la citadelle un espace assez grand pour le déploiement des batailles, assez petit pour qu'il puisse être franchi plusieurs fois en un jour. Telles sont les données fournies par Homère et par la tradition. Les collines qui ont tour à tour été prises pour le site d'Ilion sont celles d'Hissarlik, de Chiblak, d'Atchi-Kieui et de Bounar-Bachi, énumérées dans l'ordre où on les rencontre en partant de la mer. Je vais en indiquer la situation relative. Si l'on remonte les lits de l'In-Tépé et du Califatli jusqu'à leur point de séparation, on trouve le village de Koum-Kieui : 2 kilomètres au-delà, le fleuve passe devant une hauteur qu'il laisse sur sa rive droite et qui est Hissarlik. A l'est d'Hissarlik et à 3 kilomètres de la rivière est le village de Chiblak, bâti sur la pente des collines et regardant le midi; Chiblak tourne donc le dos à la mer, il est dans une vallée torrentielle et ne voit la plaine que par une sorte d'é-

chappée latérale. Si, revenant au Scamandre, nous continuons à en remonter l'ancien cours, une marche de 2 lieues dans la direction du sud-est nous conduit à un marais plus ou moins cultivé, à l'est duquel est le village d'Atchi-Kieui; il est situé sur une colline au pied de laquelle coule une rivière appelée aujourd'hui Kemar et autrefois Thymbrios. Bounar-Bachi est à une lieue de là sur la droite, c'est-à-dire vers le sud-ouest. Ce village s'étend sur le penchant d'une colline tout au fond de la plaine de Troie à l'endroit où le Scamandre sort des montagnes pour devenir lent et stagnant; ce fleuve du reste ne passe point à Bounar-Bachi, il reste à près d'une demi-lieue sur la gauche. Derrière le village, il entoure de deux côtés des collines rocheuses, escarpées du côté du fleuve et en pente douce du côté du nord. Sur le haut de ces éminences, on aperçoit trois grands *tumuli* ou tertres de forme conique et rangés en ligne.

C'est là que la plupart des critiques modernes depuis la fin du siècle dernier ont placé la ville de Troie et la citadelle de Pergame. On a considéré ces *tumuli* comme des tombes de héros troyens, et les sources de Bounar-Bachi comme celles où les jeunes Troyennes allaient laver leurs vêtemens. Cette idée étant admise, on n'a plus eu qu'à faire concorder l'*Iliade* avec la configuration du pays et à donner un nom ancien à chaque site indiqué par Homère. Quant à Atchi-Kieui, un seul critique, M. Ulrichs, a voulu y reconnaître le site d'Ilion. Cet auteur, qui avait déjà tenté de bouleverser la topographie d'Athènes, n'a été suivi de personne dans ses opinions sur la Troade. Chiblak n'a pas eu un meilleur sort : MM. Clarke et Barker-Webb soutinrent en 1844 que là avait été la ville de Troie; mais la position topographique de ce village, situé dans une vallée latérale et tourné au sud, ne convenait en aucune manière aux faits donnés par la tradition classique.

La lutte se simplifiait donc et n'existait plus qu'entre Hissarlik et Bounar-Bachi. Jusqu'au commencement du IIe siècle avant Jésus-Christ, toute l'antiquité grecque plaçait Ilion à Hissarlik. Là en effet, postérieurement à la guerre de Troie, s'était établie une colonie grecque portant le nom d'Iliens et datant au moins du VIIe siècle. La tradition des anciens est attestée par Hérodote, par Xénophon, Arrien, Plutarque, Justin, par Strabon même, qui admet une opinion différente. Vers l'année 180 avant Jésus-Christ, au temps où les érudits alexandrins discutaient les textes d'Homère et les questions de topographie qui s'y rattachaient, un critique né dans une petite ville voisine et poussé peut-être par quelque intérêt patriotique, un certain Démétrius de Scepsis, avança que Troie n'avait pu être là où les anciens la plaçaient : il disait que l'espace compris entre la ville des Iliens (Hissarlik) et la mer n'était tout

entier qu'une alluvion postérieure à la guerre de Troie, qu'au temps de cette expédition la ville se serait trouvée sur le rivage; il ne serait donc pas resté de place pour le développement des armées. Ainsi Démétrius reportait Ilion vers le fond de la plaine, au lieu nommé à cette époque *Iliéôn-cômé*, un peu en avant d'Atchi-Kieui; il avouait cependant que l'on n'y trouvait aucune ruine; mais on savait aussi que Troie avait été ruinée par les Grecs de fond en comble. Le fait naturel allégué par Démétrius était exagéré : les terrains en avant d'Hissarlik sont des alluvions anciennes, de beaucoup antérieures aux temps épiques et peut-être même à la présence de l'homme sur la terre. L'alluvion moderne ne comprend qu'une lisière de lagunes et de terrains salés allant de Yéni-Cheir au tombeau d'Ajax. L'objection de l'historien grec serait tombée d'elle-même devant un examen plus scrupuleux du pays. Strabon lui donna de l'autorité en l'acceptant; mais Strabon n'était pas allé en Troade, et au fond son opinion n'avait que la valeur de celle de Démétrius. Cependant elle paraît n'avoir pas été adoptée par le public de la longue période gréco-romaine, car au temps où l'empire romain se divisa, et où il fallut choisir une capitale pour l'empire d'Orient, il fut question de Troie, et l'on n'entendait pas par ce mot un autre site que celui où était alors la ville des Iliens, le moderne Hissarlik. Cette ville avait acquis une certaine importance, si l'on en juge par l'étendue de sa partie fortifiée; elle était le principal centre de population de la plaine de Troie.

Le problème, résolu de deux façons si opposées par les érudits de l'antiquité et par la tradition populaire locale, a dormi pendant tout le moyen âge, et a passé inaperçu à travers les temps modernes jusqu'à la fin du siècle dernier. En 1788, Le Chevalier visita la Troade et, à son retour en France, écrivit une relation qui eut un grand succès : en 1802, on en publiait la troisième édition. Ce voyageur n'avait aucunement étudié le site d'Hissarlik, et, s'écartant un peu de l'idée de Démétrius de Scepsis rapportée par Strabon, il plaça la Troie homérique sur l'emplacement du village actuel de Bounar-Bachi. Il crut reconnaître dans les sources qui naissent en avant de ces collines les deux sources d'eau chaude et d'eau froide dont il est parlé dans Homère. Les hauteurs rocheuses qui s'élèvent au-dessus du village et finissent par un escarpement au sud-est furent la Pergame de Troie. Les pierres taillées et les poteries répandues sur le sol lui semblèrent provenir d'Ilion saccagé, et les trois tertres tumulaires qui se voient au sommet de cette sorte de citadelle furent attribués aux héros troyens; l'un de ces tertres reçut le nom de *tombeau d'Hector*. Par l'examen et la discussion des textes, on fixa autour de la plaine les emplacemens des lieux cités

par le poète, Callicolone, l'Érinéos, les tombeaux d'Ilus, d'Æsyétès, la tombe commune des Grecs. Quant à la difficulté que faisaient naître l'opinion des plus anciens auteurs et la tradition populaire du pays, tradition que les dissertations des savans alexandrins n'avaient pu rompre, Le Chevalier la résolut d'un seul mot en donnant à l'Ilion de la colonie grecque (Hissarlik) l'épithète de *novum* ou de *recens*, et ce fut depuis lors la *nouvelle Ilion* par opposition à l'Ilion des temps héroïques. Il fut admis que Virgile s'était trompé avec le peuple et avec les politiques romains, qu'il avait faussement cru que de Troie on pouvait apercevoir Ténédos. En effet, disait-on, cette île, visible d'Hissarlik, est cachée par une rangée de hauteurs aux habitans de Bounar-Bachi.

A la fin du dernier siècle, la critique n'était pas très sévère, et les voyages en Turquie étaient fort rares. Les raisons données par Le Chevalier parurent solides, ses conclusions devinrent classiques. Elles furent adoptées et soutenues par Rennel dans ses *Observations on the topography of the plain of Troy*, publiées à Londres en 1814. Choiseul-Gouffier, ambassadeur de France près la Sublime-Porte, dans son *Voyage pittoresque de la Grèce*, qui parut en 1820, ne s'éloigna pas notablement des idées de Le Chevalier, qui furent également reprises par Mauduit, architecte de l'empereur de Russie. Quoique les *Découvertes dans la Troade* n'aient été publiées par cet artiste trop peu érudit qu'en 1840, il put dès l'année 1838 communiquer à MM. Raoul-Rochette et Morey un plan des constructions encore visibles au-dessus de Bounar-Bachi, où il avait cru reconnaître les fondations de Pergame. M. Morey, architecte et ancien élève de notre académie de Rome, vit bien que ces ruines n'avaient pas un caractère de haute antiquité; toutefois, craignant sans doute de rompre trop brusquement avec l'idée généralement adoptée de Le Chevalier, il se contenta de franchir le Scamandre, en lui laissant le nom usurpé de Simoïs, et de chercher Ilion de l'autre côté du torrent. Là en effet il y a quelques ruines qui sont indiquées sur la carte de Graves, mais trop petites pour qu'on leur ait jamais attribué de l'importance. Cette idée nouvelle n'eut donc pas d'écho. L'opinion courante continua d'être admise malgré les critiques faites en 1822 par Mac Laren dans une dissertation publiée à Édimburgh. On la retrouve en 1842 dans un écrit de M. Forchhammer, dans les opuscules de Welcker, dans Texier et dans le savant travail de M. Nicolaïdès, *Topographie de l'Iliade* (Paris, 1867). Dans le plan qui accompagne cet ouvrage, l'auteur a restitué son nom au Scamandre, mais n'en a pas indiqué les anciens lits, et il a conservé à la colline d'Hissarlik le nom de *nouvelle Ilion* inventé par Le Chevalier. Du reste, si l'on admet l'authenticité du chant de l'*Iliade*

où est exposé l'ordre des combattans, l'étude stratégique faite par M. Nicolaïdès s'applique parfaitement aux lieux tels qu'il les conçoit. Malheureusement elle s'appliquerait presque aussi exactement aux plaines d'Athènes ou d'Argos, si l'expédition avait eu lieu dans ces pays, et l'on ne peut pas oublier que l'*Iliade* a été remaniée par des érudits alexandrins imbus, comme ceux de nos jours, d'idées systématiques et préconçues. Si le poème homérique a été soumis à un pareil système, M. Nicolaïdès, avec beaucoup de finesse dans les aperçus, a moins restitué la topographie troyenne que l'idée d'un savant alexandrin.

Les matériaux que la lecture des poèmes, les textes anciens et la vue des lieux pouvaient fournir étaient visiblement épuisés. L'idée ancienne était abandonnée; celle de Le Chevalier avait pris le dessus. Cependant le doute subsistait chez beaucoup de bons esprits. D'ailleurs de nouveaux horizons venaient de s'ouvrir, et la « question homérique » allait être remplacée par une autre beaucoup plus vaste dans laquelle elle menaçait de disparaître. L'Inde nous avait livré ses grandes épopées, offrant avec celles des Grecs de frappantes analogies. On pouvait se convaincre que ces poèmes immenses roulaient sur des événemens presque entièrement mythologiques dont la signification se laissait apercevoir. Les astres et leurs mouvemens, les phénomènes de l'air, ceux de la terre qui en dépendent, y étaient figurés par des personnages d'une réalité apparente et saisissante, animés de passions bonnes ou mauvaises, luttant entre eux, enlevant des femmes et assiégeant des forteresses au-delà des mers. On savait la valeur symbolique de ces personnages idéaux et de ces acropoles imaginaires, et pourtant l'on voyait les Indiens montrer encore au sud de l'Hindoustan le fleuve de Râma et les restes du pont colossal par lequel il avait passé dans Ceylan. On concluait de là que les faits archéologiques n'étaient que le produit de conceptions idéales préconçues et n'avaient en eux-mêmes aucune valeur scientifique. Il n'était pas difficile, avec l'ardeur de la philologie naissante, d'appliquer ces théories aux épopées et aux traditions héroïques de la Grèce. Achille devenait une figure du soleil, Hélène un des noms de la lune, et chacun des personnages épiques trouvait son explication dans quelque phénomène naturel. La guerre de Troie se réduisait à une lutte entre les élémens. La réalité de l'expédition supprimée, celle de la ville n'avait plus de raison d'être, et Troie devenait une acropole idéale comme celles qui paraissent souvent dans le Vêda, et qui ne sont autre chose que les nuages. Ceux qui admettaient ces doctrines nouvelles devaient prendre assez en pitié l'immense érudition que les critiques d'Homère déployaient depuis bientôt un siècle et les efforts que l'on fai-

sait en France, en Angleterre et en Allemagne pour adapter les poèmes à la configuration des lieux.

Ceux de nos lecteurs qui sont initiés à ce genre d'études savent qu'il y a ici quelque chose de très sérieux. Les méthodes de la philologie comparée et de la linguistique ne sont plus aujourd'hui livrées au hasard, elles sont parfaitement définies et conduisent à des conclusions souvent aussi certaines que celles de la chimie; mais d'autre part l'étude des épopées françaises apportait un correctif à ce que les conclusions de la philologie pouvaient avoir de trop absolu. L'épopée carlovingienne par exemple offrait avec l'*Iliade* des analogies non moins grandes que les poèmes indiens. Or nous pouvons en suivre, pour ainsi dire, pas à pas la formation; nous voyons qu'elle n'est arrivée que par degrés à son immense développement, que celui-ci s'est fait par l'addition progressive de faits nouveaux et de personnages inventés soit par les poètes, soit par l'imagination populaire. En remontant d'année en année et de poème en poème, on voit l'épopée dépouiller tour à tour ces additions, se simplifier, se raccourcir, se mettre à nu en quelque sorte et se réduire enfin à la chanson franque composée par les preux mêmes de Charlemagne. Cette chanson est déjà poétique; mais les faits qu'elle raconte ne sont point imaginaires : ce sont les coups de guerre et les combats des Francs. Il semble que l'épopée grecque tienne le milieu entre celle des Indiens et celle des Français, moins mythologique que la première, moins réaliste que la seconde ; tel est du reste le génie de ces trois nations.

II.

Il y avait donc en présence l'une de l'autre deux opinions rivales : celle de l'antiquité, soutenue par les anciens auteurs grecs et par la tradition locale, elle plaçait Ilion sur la hauteur d'Hissarlik, — celle des érudits modernes, suggérée par Démétrius de Scepsis et remise en honneur par Le Chevalier. L'obscurité et l'indécision des textes permettaient de soutenir l'une et l'autre; la topographie des lieux ne contredisait absolument ni l'une ni l'autre. Enfin un doute immense commençait à s'élever sur la réalité même de Troie, de l'expédition achéenne et des héros épiques; c'était comme une tempête venant de loin, dont beaucoup n'apercevaient pas encore la violence, et qui menaçait d'emporter avec elle la « question troyenne » tout entière.

L'érudition moderne ne s'en tient plus à la discussion des textes et aux théories presque toujours attaquables que l'on peut bâtir sur eux. Elle cherche son point d'appui dans la réalité : elle fouille les sites des anciennes villes, les tombeaux, les cavernes et les couches

artificielles de terre, d'ustensiles et d'ossemens que les hommes d'autrefois ont laissées. Ce qui assure presque toujours le succès de ces recherches, c'est que l'usage de creuser des caves sous les édifices est moderne; les anciens ne le connaissaient guère, sauf de rares exceptions : quand une ville était ruinée, on en élevait une autre sur les débris. Ainsi se sont formées ces couches de décombres superposées comme des étages géologiques, et qui permettent de reconnaître sur un point habité les races et les civilisations qui l'ont occupé tour à tour. En outre on a reconnu que, du jour où les hommes ont su modeler l'argile et la cuire au feu, ils ont fait l'ouvrage le plus durable qu'ils aient jamais fabriqué. A l'exception d'un seul métal, tous les autres se détruisent dans la terre en s'oxydant; les pierres des maisons ruinées sont reprises et employées à des constructions nouvelles. Les métaux sont toujours bons à recueillir; les armes, les ustensiles et les objets d'art en métal servent toujours et se transforment par un nouveau travail; l'or se transmet de génération en génération et devient monnaies ou bijoux; le marbre fournit d'excellente chaux: ce sont les fours à chaux qui ont fait et qui font encore disparaître les édifices de marbre construits par les artistes d'autrefois. Ainsi presque tout ce qui constitue le matériel d'une ville est destiné à disparaître. La poterie seule subsiste, et, si le vase est brisé, personne ne songe à le recueillir. Il y a de grandes villes de l'antiquité qui n'ont laissé d'elles-mêmes que de la terre et des tessons.

Pour avancer dans « la question troyenne, » il ne restait plus qu'à fouiller le sol sur tous les points signalés par les textes ou portant des traces visibles du séjour de l'homme. C'est ce que l'on a fait dans ces dernières années. Le premier qui creusa une excavation dans le pays de Troie fut Choiseul-Gouffier. Il était difficile alors d'obtenir une telle autorisation. Dans les pays civilisés, où l'intérêt de la science passe en première ligne, chacun se prête ou concourt à ce genre de travaux. Les Grecs, par égoïsme national ou par jalousie, ne s'y prêtent que malgré eux. C'est bien pire encore en pays turc. Hors de la péninsule hellénique, quand un savant remue une pelletée de terre, on se persuade qu'il cherche un trésor. Choiseul-Gouffier fouilla le tumulus appelé tombeau d'Achille; il y trouva quelques débris romains, et l'on jugea que ce devait être la sépulture d'un certain Festus, mis à mort et brûlé par Caracalla, à l'imitation des funérailles de Patrocle. Ce fut une première déception. Le même ambassadeur fit excaver le tombeau d'Ajax (In-Tépé). Il n'y trouva rien de troyen; on découvrit seulement une sorte de conduit souterrain et des restes qui semblaient provenir d'un petit temple construit au temps d'Adrien.

Le tombeau de Patrocle, situé à côté de celui d'Achille, près du

cap Sigée, fut fouillé, il y a quelques années, par M. Frank Calvert, des Dardanelles, et totalement ruiné par lui; M. Calvert n'y a rien trouvé, on n'a même pas pu reconnaître si c'était bien un tertre funéraire. Son frère, M. Frédéric Calvert, a fouillé le tumulus de Ren-Kieui, 8 kilomètres à l'est du tombeau d'Ajax et non loin du rivage de l'Hellespont, sans plus de succès. Nous avons parlé des trois tertres qui dominent les hauteurs derrière Bounar-Bachi, et dont l'un fut qualifié de tombeau d'Hector par les partisans du système de Le Chevalier. M. John Lubbock, le célèbre anthropologiste, l'a fouillé en 1872; il a poussé l'excavation jusqu'au rocher. Il n'a trouvé ni cave funéraire, ni ossemens; on n'a rencontré que des tessons peints d'époque hellénique dont les plus anciens ne remontent pas au-delà du IIIe siècle avant Jésus-Christ. Ce tombeau d'Hector est donc postérieur à Alexandre le Grand. Il existe à 1 kilomètre de la rive gauche du Scamandre (ancien lit), derrière Hissarlik et Chiblak, un grand tumulus connu sous le nom de Pacha-Tépé. Démétrius de Scepsis et Strabon avec lui y avaient vu le tombeau d'Æsyétès dont il est parlé dans l'*Iliade*. D'après ce poème, il était situé entre Troie et la mer; les érudits modernes n'avaient donc pas eu de peine à accepter la même idée. Mme Schliemann a fouillé le tumulus en 1873 au moyen d'un large puits creusé au sommet. Elle a rencontré le rocher à 4 mètres 1/2 de profondeur avec des tessons d'époque très ancienne et antérieurs aux vases helléniques les plus archaïques, mais rien n'a indiqué que ce fût un tombeau. Déjà l'architecte Morey avait cru reconnaître dans les *tumuli* de Bounar-Bachi et dans le fameux tombeau d'Hector des restes de « tours de moulin, comme on en voit sur la plupart des points élevés de la Grèce; » mais dans les temps primitifs on ne connaissait pas l'usage des machines à vent, et le blé se moulait d'une façon plus élémentaire. Pacha-Tépé n'était ni un tombeau ni une « tour à moulin. » Les tombeaux fouillés dans la plaine de Troie et les tertres considérés comme des tombeaux n'ont donc pas apporté baucoup de documens nouveaux; ces excavations ont seulement ébranlé la thèse de Démétrius et de Le Chevalier. Venons-en aux fouilles exécutées dans ces derniers temps sur les sites habités autrefois ou signalés par les savans.

MM. Clarke et Barker-Webb avaient en 1844 indiqué Chiblak comme l'emplacement possible de Troie; cependant ils n'en avaient pas remué le sol. M. Schliemann l'a excavé, et n'y a trouvé aucune trace du séjour de l'homme à quelque époque que ce fût. Chiblak est par le fait mis entièrement hors de cause. Il en est de même d'Atchi-Kieui, village à une demi-heure de Bounar-Bachi vers le nord. M. Ulrichs en avait fait grand bruit dans le *Rheinische Museum*; les fouilles de M. Schliemann ont fait voir qu'il n'y a là rien

que le sol vierge. « J'y ai, dit-il, employé une bêche, — un couteau m'aurait suffi. » Au sortir de la vallée d'Atchi-Kieui, sur la rive droite du ruisseau qui l'arrose, est un tertre appelé Kanaï-Tépé; vis-à-vis se trouvent les restes d'une petite ville antique. M. Calvert, y ayant observé deux sources, l'une chaude et l'autre froide, en conclut que c'était la ville de Troie; mais ni les textes, ni la topographie, ni l'âge des poteries trouvées à cette place, ne permettaient cette supposition. Des fouilles faites par lui dans les ruines d'un ancien édifice mirent au jour une inscription portant l'inventaire du temple d'Apollon Thymbræos. Les doutes possibles avaient ainsi disparu.

Restent Bounar-Bachi et Hissarlik, les seuls points qui se disputassent l'honneur d'avoir porté les temples et les palais troyens, si ces temples et ces palais avaient jamais existé. J'ai déjà rappelé que M. John Lubbock n'a rencontré dans le prétendu tombeau d'Hector que des tessons du IIIe siècle avant Jésus-Christ. Les poteries répandues sur le haut et sur la pente de cette colline, nommée par les Turcs Bali-Dagh et au bas de laquelle est Bounar-Bachi, sont en très petite quantité et ne remontent pas au-delà de la période grecque historique. Dans les parties où les eaux ont entraîné les décombres, ils atteignent jusqu'à 2 mètres d'épaisseur, mais ne contiennent rien d'archaïque, et laissent presque partout le rocher à nu. Dans l'espace compris entre cette petite acropole hellénique et les sources de Bounar-Bachi, le consul von Hahn a exécuté en 1864 des fouilles étendues. Il y a fait travailler trente ouvriers pendant quatre semaines, et il a exposé le résultat de ses recherches dans une brochure (1). Il y déclare que ni lui ni ses compagnons n'ont réussi, malgré leurs efforts, à trouver dans cet espace le moindre indice d'habitations humaines, pas même des tessons ou des fragmens de tuiles, objets qui ne manquent jamais dans les lieux jadis habités. Partout où le rocher se montre à nu, il n'a rencontré aucun espace aplani, aucune pierre ayant pu faire partie d'une construction; le rocher présente toutes ses inégalités naturelles, et le sol n'a jamais été remué par la main des hommes. M. Schliemann a repris en 1868 les fouilles commencées par M. de Hahn; il a scruté toute la superficie de la petite enceinte du Bali-Dagh et n'y a découvert, comme son prédécesseur, que des poteries helléniques remontant au Ve et tout au plus au VIe siècle. Par conséquent les murs qui formaient l'enceinte ne peuvent pas remonter plus haut dans le passé, les murs n'étant dans aucun cas plus anciens que les poteries. On avait appelé l'attention sur les sources, prétendues chaudes et froides, qui sont au-dessous de Bounar-Bachi, et l'on avait dit que là

(1) *Die Ausgrabungen auf dem homerischen Pergamos.*

existaient des constructions très antiques. Le docteur Schliemann a fouillé aussi dans cet endroit et n'y a trouvé rien que le sol vierge, sans murailles, ni tessons d'aucune sorte. Quant aux sources elles-mêmes, je les ai visitées autrefois, et j'avoue n'avoir remarqué entre elles aucune différence de température. Il y en a d'ailleurs plus de quarante au-dessous de Bounar-Bachi, comme il y en a au pied de toutes les collines troyennes se rattachant au mont Ida.

Le résultat évident des sondages et des excavations faites à Bounar-Bachi et au-dessus, c'est qu'il n'y a jamais eu de ville en cet endroit, et que la petite acropole du Bali-Dagh ne remonte pas au-delà du VIe siècle avant Jésus-Christ. Quant à Troie, si elle a existé quelque part dans le pays, il la faut chercher ailleurs. Nous brûlerons donc toutes les cartes troyennes basées sur l'hypothèse de Démétrius et de Le Chevalier, et nous attendrons, pour en dresser une autre, que des fouilles nouvelles nous aient appris quelque chose de plus. Comment donc M. Ernest Curtius, un des plus célèbres érudits dont se vante l'Allemagne, après avoir visité la Troade en 1871, lorsque les fouilles de MM. Lubbock, de Hahn et Schliemann avaient dit le dernier mot sur Bounar-Bachi, comment a-t-il pu, dans un discours prononcé à Berlin en novembre 1872, soutenir encore une opinion démontrée absolument fausse, et prétendre que Troie était dans un lieu où elle n'a pas laissé le moindre débris? Lucain, parlant de cette ville, dit que « ses ruines mêmes ont péri; » mais c'est une expression poétique et juvénile; plus âgé, Lucain aurait su que les traces des villes, des villages, des hameaux même, ne périssent jamais entièrement, et que les habitations des hommes laissent après elles au moins quelques tessons par lesquels on reconnaît leur âge et souvent la civilisation du peuple qui les a produits. Or à Bounar-Bachi et au-dessus il n'y a pas une poterie antérieure aux siècles historiques; mais M. Curtius avait admis toute sa vie l'opinion de Le Chevalier, de Choiseul, de Welcker et de tant d'autres; il était difficile de changer de doctrine, d'avouer qu'on s'était trompé et de brûler ses dieux.

Les fouilles successives opérées autour de la plaine de Troie n'ont, jusqu'au point où cette étude nous a conduits, fourni que des résultats négatifs. Rien encore n'a attesté l'existence de la cité homérique dans le pays où on l'a toujours placée. Hissarlik seul nous reste à explorer. Si ce lieu nous répond de la même manière, nous donnerons pleinement raison aux orientalistes, et nous dirons que l'Ilion d'Homère n'a pas eu plus de réalité terrestre que Amarâvati, la cité céleste d'Indra. On remarquera toutefois que la question est allée en se simplifiant, que les fouilles contemporaines n'ont battu en brèche que la doctrine créée par Démétrius au IIe siècle avant Jésus-Christ, mais que l'opinion antérieure et la tradition populaire

demeurent intactes. Or elles s'accordent et désignent également Hissarlik comme le site de l'antique Ilion. C'est donc là qu'est le nœud du problème. M. Schliemann répondra seul, car lui seul a fouillé cette hauteur.

Ce savant, dont la fortune égale le zèle pour la science, a commencé ses excavations au mois d'avril 1870 et les a finies l'été dernier. Elles ont duré trois ans, n'étant interrompues que par la saison des fièvres. Le nombre des ouvriers occupés à fouiller la terre sous ses ordres a souvent atteint le chiffre de cent cinquante. La somme d'argent qu'il a dépensée en Troade approche de deux cent mille francs. On voit déjà de quelle importance ont dû être les fouilles d'Hissarlik. A la surface du sol, sur une grande étendue de terrain, on reconnaît des débris de la période gréco-romaine, pendant laquelle la colonie hellénique a constamment porté le nom d'Ilion. Le terrain occupé par la ville est entouré d'un mur de fortification avec tours et courtines. M. Schliemann l'a déblayé sur plusieurs points de manière à pouvoir en faire lever le plan. De plus il a fait creuser vingt larges puits atteignant le rocher, et il a constaté par ce moyen que le remblai, dont la profondeur atteint parfois cinq mètres, appartient exclusivement à la colonie grecque. Tout cet espace est rempli de fragmens de statues. Les objets de terre cuite mis au jour par le creusement des puits montrent à la surface du sol une époque romaine assez avancée, et prennent à mesure que l'on s'enfonce dans la terre un aspect de plus en plus ancien; quelques-uns de ces objets, vases ou statuettes, sont d'une parfaite élégance; d'autres ont un air archaïque très marqué; aucun ne dépasse le VIe ou tout au plus le VIIe siècle avant Jésus-Christ. Si l'on voulait fixer d'une manière plus positive les deux dates extrêmes de cette cité, les monnaies indiqueraient qu'elle a été détruite sous Constance II, empereur romain, et, Strabon nous apprenant qu'elle avait été bâtie sous la domination lydienne, on peut reporter sa fondation vers l'année 700 avant Jésus-Christ. Elle a donc duré sans interruption plus de mille ans, et cependant la profondeur moyenne des débris qu'elle a laissés ne dépasse pas deux mètres. On trouve quelques objets de fer près de la surface; plus bas, les instrumens de métal sont tous en bronze. Il est certain cependant que le fer était en usage longtemps avant la domination des rois de Lydie; mais le fer en s'oxydant ne met pas beaucoup de siècles à disparaître : il en est de même de l'étain; le bronze et le plomb sont plus durables.

Le chemin qui mène de Koum-Kalé à Chiblak traverse de l'ouest à l'est la ville gréco-romaine d'Ilion. Quand on a franchi du côté de l'ouest le mur de cette ville, on trouve immédiatement à main gauche la petite acropole qui porta proprement le nom d'Hissarlik; elle do-

mine le Scamandre et a vue d'une part sur l'Hellespont, de l'autre sur Ténédos et la mer Égée. Les fouilles ont fait reconnaître autour d'elle le mur d'enceinte de la ville grecque, bâti, selon toute apparence, par Lysimaque. Comprise dans cette enceinte et habitée également par les Grecs, elle est couverte par la couche hellénique, qui généralement y atteint une épaisseur presque uniforme de deux mètres. C'est là sans aucun doute que les fouilles devaient être dirigées. M. Schliemann les commença en 1870 par une tranchée au nord-ouest. Il atteignit d'abord le mur de Lysimaque, reconnaissable à l'appareil de la construction, puis un autre mur qui de même paraissait extérieur à la citadelle primitive et qui reposait sur des décombres. Les objets trouvés dans cette première fouille indiquaient nettement aussi que la place avait été habitée avant la fondation de la colonie grecque. Ce fut un encouragement pour M. Schliemann.

L'année suivante, il ouvrit du côté du nord une immense tranchée figurant une sorte de plate-forme large de 70 mètres et à 14 mètres au-dessous du niveau de la colline. Derrière un mur grec de soutènement, il atteignit un mur grossièrement construit à la façon des murailles cyclopéennes, et, l'ayant franchi, il vit se dessiner devant lui sur la tranche verticale du terrain des couches de décombres antérieures à la colonie grecque et contenant des murs de maisons superposées les unes aux autres. On pouvait distinguer aisément trois assises de débris au-dessous de la couche hellénique; la plus basse, reposant sur le rocher, est composée de terre, de poteries et d'autres objets dont je parlerai tout à l'heure; la seconde, de plusieurs mètres d'épaisseur comme la première, est toute formée de cendres rouges, de fragmens de charbon et de terre argileuse brûlée par un immense incendie. Les maisons qu'elle renferme, et qui sont presque toujours à angles aigus ou obtus, sont faites de briques crues dont la surface seule a été cuite par la chaleur du brasier. Les vases et les autres objets qui s'y trouvent portent presque tous la trace du feu. La troisième couche est faite de terre; les maisons qu'elle recouvre, reposant immédiatement sur la seconde, sont construites en petites pierres non taillées réunies par de la boue; les murs ont un enduit d'argile à l'intérieur, mais l'extérieur est nu. Cette couche a généralement 3 mètres d'épaisseur. Une quatrième assise, épaisse de 2 mètres, semble être la continuation de la précédente. Entre elle et la couche hellénique, on rencontre quelques vases auxquels on attribuerait volontiers une origine lydienne; cela formerait une cinquième assise très mince, au-dessus de laquelle est la couche gréco-romaine, qui forme la surface de toute la colline.

La même année, M. Schliemann entreprit du côté du sud une

nouvelle tranchée qui le conduisit d'abord au mur de Lysimaque, puis à un autre mur beaucoup plus antique, dont le pied est à 14 mètres au-dessous du niveau supérieur. Il repose sur le rocher; la hauteur est de 8 mètres; la face antérieure forme un parement solide maçonné avec de la terre, la face postérieure est brute et soutenait les terres de la colline. Cette construction est d'une énorme épaisseur; c'est moins un mur qu'une tour allongée ou un bastion plein, sur lequel est une sorte de banc en maçonnerie et un creux pour cacher des soldats. A gauche de ce bastion puissant se trouve une porte donnant entrée dans la citadelle; elle forme comme un couloir, garni sur chaque côté de murs en pierres et en boue comme la tour. Ce couloir est pavé de grandes dalles, et deux paires de pieds-droits ou de jambages, séparées l'une de l'autre par un intervalle carré, montrent que l'entrée de la forteresse était protégée par deux portes consécutives. Le bastion se continue à gauche de la porte : au-dessus d'elle, il y avait de vastes constructions de bois; quand l'incendie les atteignit, elles s'écroulèrent dans le passage, le remplirent d'un énorme brasier et calcinèrent les paremens des murs, comme cela a lieu dans les fours à chaux. Les cendres et les décombres étaient tels qu'ils dépassaient le haut de la porte de plus de 3 mètres : quand on les enleva, la surface des deux murs avait encore sa forme; mais une fois à l'air, il s'en détacha une couche pulvérulente et calcinée.

La porte double conduisait d'abord dans une vaste habitation, beaucoup mieux construite que les maisons particulières et qui couvrait en partie le couloir. C'est cet édifice qui, en s'écroulant, ensevelit sous ses ruines la porte et la tour. Si l'on compare cette maison aux autres, il est visible qu'elle l'emportait de beaucoup sur elles par sa grandeur, par sa solidité, par sa position dominant la plaine, les deux mers et la porte probablement unique de la citadelle. C'était un véritable palais, ce que les anciens Grecs appelaient *mégaron*, et l'on ne peut guère douter que ce ne fût la résidence du seigneur féodal qui régnait ici. La tour, la porte, le palais, appartiennent par leur assiette à la seconde couche, la couche de cendres rouges et de maisons calcinées. Il y avait donc eu auparavant une population représentée par la première couche, par celle qui repose immédiatement sur le rocher. Lorsqu'on déblaya cette partie de la citadelle, on vit qu'au palais incendié en avait succédé un autre dont les fondations posaient sur les décombres du premier. Selon la coutume de toute l'antiquité, le second édifice avait été superposé au premier château; on voyait clairement du reste qu'il appartenait à la troisième époque, à celle qui a suivi la conflagration.

Pendant l'été de la même année, les fouilles se portèrent du côté

du nord-est sur une grande largeur et sur une profondeur de 16 mètres. On y rencontra encore successivement le mur de Lysimaque et un ancien mur derrière lequel est un autre mur de soutènement, très mince, incliné vers le dedans de l'acropole et plus ancien que l'autre; il maintenait un sol artificiel composé de gravier rapporté que la colline n'avait pas fourni, de sorte que sur ce point et dès les temps les plus reculés la citadelle avait été élargie d'une quarantaine de mètres. Dans cette fouille, M. Schliemann trouva une métope de marbre représentant Phébus radieux conduisant un char à quatre chevaux; comme l'attelage marche obliquement vers la droite à la façon du soleil, le char et les pieds du dieu sont cachés derrière les chevaux. Ceux-ci rappellent, mais avec plus de légèreté, les chevaux du Parthénon; le type de Phébus et tout le reste de ce précieux morceau de sculpture indiquent une époque voisine d'Alexandre le Grand. Cette métope, qui est en ce moment à Athènes, provient, selon toute apparence, d'un temple d'Apollon dont les fondations doivent exister sur la citadelle, mais qui n'a pas encore été déblayé.

Les fouilles de 1873 n'ont pas été les moins intéressantes. Commencées au sud-est, elles ont presque aussitôt rencontré un mur d'époque romaine composé de pierres et de colonnes empruntées à un édifice plus ancien, puis le mur de Lysimaque, qui enveloppe ainsi presque entièrement la citadelle antérieure. Après avoir franchi l'enceinte primitive, qui est la continuation de la grande tour et qui délimitait la forteresse au moment de l'incendie, la tranchée a mis au jour les murs extérieurs d'un grand édifice d'époque grecque, que les objets trouvés à l'intérieur ont fait reconnaître pour le temple de Minerve ilienne. Ce lieu sacré n'a pas moins de 90 mètres de longueur. Pour établir le temple, on avait enlevé les couches supérieures de terre, de sorte que les couches anciennes s'y sont retrouvées à une faible profondeur. En les excavant, M. Schliemann a mis au jour, sans compter les menus objets dont je parlerai tout à l'heure, deux maisons dont une était la boutique d'un marchand ou un cellier, car elle contenait rangées en lignes neuf énormes cruches ou tonneaux de terre cuite, ayant servi pour l'huile ou le vin. En creusant toujours dans ces profondeurs du temple, il put constater que là aussi les maisons avaient été bâties les unes au-dessus des autres; à certains endroits, il y avait jusqu'à quatre maisons superposées. Sur le sol vierge, qui est le rocher, s'élevait une maison à deux étages, plus forte que les autres et qui avait aussi péri dans un incendie. Enfin dans la couche de cendres rouges se trouva l'autel de Minerve sur lequel les hommes qui avaient précédé la colonie grecque offraient des sacrifices, et qui resta enseveli dans les ruines des édifices voisins. Cet autel, qui est encore

en place, est une énorme pierre équarrie dont les deux faces opposées se relèvent en cornes pour maintenir l'animal qu'on y égorgeait; elle repose sur des assises de brique crue, et appartient manifestement à la ville de briques et non à celle de pierres.

M. Schliemann avait presque terminé les fouilles qu'il avait entreprises et se préparait à quitter la Troade, lorsqu'un dernier coup de pioche sur le haut du gros mur, à gauche de la porte et au pied même du *mégaron*, mit au jour des vases de métal et d'autres objets également en métal, réunis et quelquefois soudés ensemble par l'incendie; ils étaient groupés dans un petit vide quadrangulaire et semblaient avoir été contenus dans un coffre de bois que le feu aurait détruit et fait disparaître. C'étaient des vases d'or et d'argent, des colliers d'or, des parures de femme, des bagues, des boucles et pendans d'oreilles en alliage d'or et d'argent, des armes de cuivre. La place où ce trésor venait d'être trouvé et l'état où il était par suite de l'action d'un feu violent prouvaient clairement qu'il provenait du palais au pied duquel il avait été abandonné, et du seigneur qui habitait ce palais au moment de l'incendie.

Si maintenant nous rapprochons les faits qui viennent d'être brièvement énumérés, et si nous comparons Hissarlik à Bounar-Bachi, il ne peut nous rester de doute. Les hauteurs de Bounar-Bachi, non plus que celles de Chiblak et d'Atchi-Kieui, n'ont jamais été occupées par une forteresse de quelque importance; les débris s'y réduisent presque à rien, et les plus anciens ne remontent pas au-delà du VIe siècle, époque de Solon et de Pisistrate. A Hissarlik, que l'antiquité regardait comme le site de Troie et dont la colonie grecque porta toujours le nom d'Ilion, les fouilles n'ont atteint le sol vierge, le rocher, qu'à 16 mètres de profondeur. Les couches de décombres dont se compose cet énorme remblai montrent cinq et peut-être six époques successives. La plus basse est d'une antiquité extrêmement reculée. La seconde, faite de cendres et de terres brûlées, porte partout les traces d'un immense incendie, les maisons y sont de briques crues; elle avait une enceinte puissante, un autel de Minerve, un palais habité par un riche seigneur. La troisième couche, formée de terre, renferme des maisons de pierres réunies avec de la boue. Il en est de même de la quatrième. Au-dessus de celle-ci, une couche très mince recèle des vases qui semblent de provenance lydienne. La sixième couche est d'abord grecque archaïque, puis hellénique des bonnes époques, gréco-romaine et enfin impériale. Il semble qu'entre l'époque ancienne et l'établissement de la colonie grecque au VIIe siècle il se soit écoulé un long espace de temps durant lequel ce lieu est demeuré désert. De même après la destruction de l'Ilion gréco-romain sous Constance II la colline a cessé d'être habitée; on ne trouve à la surface aucun reste byzan-

tin ni moderne. Voilà donc quinze cents ans que la colline d'Ilion est une solitude. Un homme et une femme sont venus y camper il y a trois ans, et ont remis au jour un passé qui semble se perdre dans la nuit des temps.

III.

Par les objets trouvés dans les ruines, ce passé sera-t-il éclairé de quelque lumière? Si c'est bien là l'Ilion d'Homère, saurons-nous quelque chose de positif sur sa civilisation, sur la race et la langue des hommes qui l'habitaient? ou bien continuerons-nous de n'avoir pour tout document sur ces âges héroïques que les rhapsodies de l'*Iliade*, les traditions recueillies et embellies par les poètes et les élucubrations savantes des Alexandrins? Pourrons-nous rattacher les hommes de ce temps et leur industrie à d'autres que nous connaissions déjà? Enfin l'époque approximative où vivait cet ancien peuple ressortira-t-elle des témoignages que la terre vient de nous livrer?

Le nombre des objets recueillis par M. Schliemann dans les couches inférieures d'Hissarlik dépasse vingt mille. Le lecteur sans doute ne s'attend pas ici à la description détaillée de ces objets, dont beaucoup d'ailleurs se répètent un grand nombre de fois; je dois cependant essayer d'en donner une idée générale en les classant par groupes suivant leur nature ou leurs usages. Les matériaux que les hommes d'alors avaient sous les mains n'étaient pas nombreux, et les forces naturelles dont ils disposaient se réduisaient à peu de chose. Sans compter le bois et les matières textiles, qui ont presque totalement disparu, l'argile, la pierre et quelques métaux, voilà les matériaux de ce qu'ils nous ont laissé; il faut cependant y ajouter l'os, la corne et le cristal de roche, dont ils ont su tirer parti ainsi que de la peau et du poil des animaux. Leurs instrumens étaient fort rudimentaires, leur main faisait à elle seule presque tout l'ouvrage; l'immense majorité de leurs outils était en pierre dure, un très-petit nombre sont en métal, quelques-uns en os. Les machines tournantes leur faisaient défaut : leurs moulins sont là tout entiers; ces meules ne tournaient pas; presque toutes les poteries sont modelées à la main, quelques-unes cependant portent la trace du tour, mais sont souvent moins bien exécutées que les autres. Si ces petites masses de terre cuite, en forme de cône double et percées d'un trou vertical, que l'on connaît sous le nom arbitraire de *fusaïoles*, ont été des pesons de fuseau, celui-ci était certainement la machine tournante la plus employée à Hissarlik, car M. Schliemann en a rapporté plusieurs milliers et y en a

laissé beaucoup d'autres. Après la pierre, le feu était le principal auxiliaire de ces anciennes populations. Sans compter les usages domestiques, il servait à cuire les vases d'argile et à fondre les métaux. Il ne paraît pas toutefois qu'il ait été employé en grand; on n'a pas trouvé de four à Hissarlik; les maisons de la seconde époque sont en briques crues, et de telles briques supportent même l'autel de pierre de Minerve. Ces hommes ont dû pourtant couler des quantités de cuivre assez grandes pour former des boucliers.

Ainsi donc ce qui domine ici, c'est la pierre parmi les instrumens, et la terre cuite parmi les produits. Les instrumens de pierre rapportés par M. Schliemann sont extrêmement nombreux, et il a laissé sur place tous ceux qui ne lui ont pas paru mériter l'honneur de sa collection. Les scies de silex sont souvent très belles; elles sont quadrangulaires comme nos peignes, et ont sur l'un des bords ou sur tous deux des dents régulières et bien tranchantes; le silex dont elles sont faites est presque toujours laiteux, quelquefois jaune ou verdâtre et transparent. Les couteaux, c'est-à-dire les lames minces, allongées, tranchantes et souvent un peu courbes que l'on désigne par ce nom, sont les unes en silex, les autres en obsidienne; un assez grand nombre sont dentelées sur un de leurs bords. Ces couteaux de pierre dure ne caractérisent pas toujours une époque reculée, car ils sont encore en usage dans une partie du Levant; on les fixe dans une planche triangulaire qui, traînée par un cheval sur l'aire à battre le blé, hache rapidement la paille pour la nourriture des animaux. Ils ont passé à travers les siècles comme les pierres à battre le briquet. Il n'en est pas de même des ciseaux, des marteaux et des haches de pierre. Ceux d'Hissarlik sont en diorite; les ciseaux et les haches sont parfaitement conformés, le tranchant est lisse et obtus, presque toujours curviligne; les marteaux ont un trou pour le manche. Ce trou était obtenu par le frottement, mais on n'a pas trouvé l'outil au moyen duquel on le perçait; il était donc probablement en bois, et la matière perforante était du sable ou quelque autre poussière délayée dans l'eau.

Les fouilles ont fourni des moulins, des mortiers, des pilons et des broyeurs en grand nombre. Les moulins sont en trachyte et non en pierre meulière ou en grès. Ils se composent de deux grosses pierres convexes d'un côté et plates de l'autre; l'une des deux se posait à terre, et l'autre était mue avec les deux mains. Cette machine servit longtemps encore après l'invention des meules tournantes en forme de trémie comme celles que l'on voit à Pompéi; on dit même que les femmes grecques s'en servent encore dans certaines îles. Les mortiers et les pilons sont en granit, et, sauf la grossièreté des formes, ressemblent à ceux que nous fabriquons aujour-

d'hui. On n'a rien trouvé qui ressemblât à un four ou à cette cloche de terre cuite que les femmes grecques de nos jours font chauffer et dont elles recouvrent le gâteau qui doit cuire sur l'âtre; il est donc probable que les hommes d'alors ne connaissaient pas ce que nous appelons le pain, et qu'ils employaient la farine d'une autre manière que nous.

Les poids, les pesons et les broyeurs forment une classe nombreuse dans la collection d'Hissarlik. Ce sont des cailloux roulés, choisis dans le lit des rivières et généralement en granit. Les poids sont presque sphériques et conformes à la numération décimale. Les pesons, qui servaient sans doute aux tisserands et peut-être aux pêcheurs (1), sont des cailloux ronds, plats et percés d'un trou. Les broyeurs sont cylindriques ou coniques, arrondis par la nature, et presque tous sont usés et polis à leur partie inférieure par suite de l'usage qui en a été fait.

A côté des instrumens de pierre se placent naturellement ceux d'os ou de métal. Les haches et les ciseaux de cuivre n'atteignent pas en nombre ceux de pierre. Ils sont plus allongés, moins obtus, et vont en pointe du côté opposé au tranchant; ils ne diffèrent pas notablement de ceux qui ont été trouvés dans l'occident de l'Europe et qui ornent la plupart des musées préhistoriques. Quelques-uns ont pu servir à des usages militaires, mais beaucoup aussi semblent des outils d'ouvrier. A côté d'eux sont des lames de couteau également en cuivre, une hachette longue à douille centrale et dont les tranchans sont l'un vertical, l'autre horizontal, enfin certaines faucilles dentelées, une serpette et un couteau de cuivre doré, objets dont l'usage n'avait rien de militaire, quoiqu'ils se soient trouvés avec des lances, des haches de guerre et des poignards. La plupart des instrumens de cuivre faisaient partie de ce groupe qui fut trouvé sur le bastion, et auquel, pour le distinguer du reste, on a donné le nom de *trésor*. Plusieurs d'entre eux étaient réunis et comme soudés ensemble par l'action du feu. Là aussi s'est trouvé un bouclier circulaire en cuivre, disposé de manière à contenir des peaux superposées, comme les boucliers des héros troyens.

Les ustensiles destinés au travail des métaux ne forment pas la partie la moins curieuse de cette section. Les creusets ont la forme de coupelles, de nacelles ou d'entonnoirs; ils sont en terre grise, façonnés à la main et très épais; un d'entre eux contient encore du cuivre incrusté dans sa pâte. Il y en a de très petits pour la fonte des métaux précieux. Les moules sont en micaschiste et parfois assez épais pour avoir des entailles sur leurs six faces; ces creux

(1) Dans la quatrième couche, on a trouvé un hameçon de cuivre pareil aux nôtres.

reproduisent les formes des objets de métal que possède la collection, haches, ciseaux, épingles à cheveux, boucles d'oreilles, anneaux. M. Schliemann et un ingénieur, M. Laurent, qui l'accompagnait, ont cru reconnaître entre deux des couches inférieures du minerai de cuivre et de plomb répandu sur toute la surface de l'acropole. Cependant il est difficile d'admettre que ces deux métaux fussent extraits sur place : rien dans les fouilles n'a prouvé qu'il en fût ainsi; mais le métal tout préparé pouvait être apporté d'ailleurs et travaillé au moyen des creusets, des moules, des marteaux et des admirables ciseaux de pierre dure que renferme la collection. Quant aux outils en os, ils se réduisent à des poinçons et à des aiguilles : rien n'est plus rudimentaire; les poinçons sont de petits os taillés en pointe; les aiguilles sont le plus souvent des os de petits animaux dans la tête et les apophyses desquels un trou a été percé. Des os plus gros, sciés en travers, ont fourni des anneaux, des étuis et des manches d'outils pareils à nos manches de vrilles.

Dans les quatre couches préhistoriques, on n'a pas rencontré d'autres métaux que l'or, l'argent, le cuivre (peut-être le bronze) et le plomb. L'or était rare : à moins qu'il n'ait été enlevé au moment de l'incendie, il ne s'en trouvait que dans le palais du seigneur. Il en était à peu près de même de l'argent, qui, outre les grands et beaux vases du trésor, a fourni à la collection six lingots ou lames épaisses arrondies par un bout et concaves à l'autre extrémité. Les habitans de la ville incendiée ou du moins leur prince faisaient usage d'un alliage d'or et d'argent d'un grand éclat, connu des Grecs sous le nom d'*électron*. La collection en renferme de beaux spécimens, entre autres un gobelet travaillé au marteau et présentant des facettes disposées en spirales; la couleur de ce vase est d'un jaune pâle, très éclatante, et, sauf les coups qu'il a reçus, il semble sortir de la main de l'ouvrier. J'ai parlé des objets de cuivre : une analyse bien faite dira prochainement s'ils renferment de l'étain; l'aspect rouge qu'ils offrent quand on en ôte l'oxyde indique du cuivre pur, tandis que les objets analogues fournis par la couche hellénique sont visiblement en bronze. Le plomb est plus rare que les autres métaux dans toutes les couches de débris; il s'y trouve cependant, et y a même fourni de longues épingles pareilles à nos pointes de Paris, mais qui n'ont pu avoir le même usage. Quant au fer, les fouilles n'en ont pas révélé la moindre trace. A la vérité, le fer s'oxyde et se détruit rapidement, mais il laisse à la forge des scories indestructibles. Des ouvriers qui savaient fondre le cuivre et travailler les métaux comme ceux d'Hissarlik auraient forgé le fer, s'ils l'avaient connu, et les scories laissées par eux existeraient encore.

D'ailleurs ils faisaient en cuivre des instrumens qu'ils auraient faits en fer, si ce dernier métal eût été entre leurs mains. On peut donc affirmer que les quatre couches inférieures d'Hissarlik sont d'une époque où le fer n'était pas en usage dans le pays ni certainement dans les pays voisins. Si l'analyse dont s'occupent en ce moment M. Lortet et M. Damour confirme l'absence de l'étain et de tout autre alliage dans les instrumens de cuivre, nous serons en droit de penser que cet autre métal était également inconnu. L'étain, cité par Homère, se nommait en grec *cassitéros*, mot étranger qui est le sanscrit *castira;* on en conclurait donc que la population de la plaine de Troie ne recevait pas encore de l'Inde ce métal, qui vint plus tard des contrées du nord aux peuples méditerranéens.

Les vases fournis par les couches préhistoriques de Hissarlik sont dans la collection Schliemann au nombre de plusieurs milliers. Si on les considère dans leur ensemble, on n'aperçoit pas d'abord de différences notables entre ceux des quatre couches consécutives. Les formes se produisent d'une époque à l'autre, le genre de fabrication est le même, ce sont les mêmes terres et les mêmes ornemens. De plus près, on aperçoit une sorte de décadence, au moins à partir de la seconde couche, comme si le vaste incendie qui détruisit la ville eût fait disparaître les bons ouvriers ou amoindri leur salaire, quel qu'il fût. Cette décadence se remarque même dans la capacité de certains vases : il en est un par exemple, celui que l'on nommait sans doute *amphikypellon*, qui servait à boire et qui a cette particularité de ne pouvoir se tenir debout. Deux personnes pouvaient se l'offrir l'une à l'autre, et devaient le vider avant de le replacer sur son bord supérieur; ce vase, qui contenait d'abord plus d'un litre, va toujours en diminuant, et ne contient pas à la fin plus d'un décilitre.

La plupart de ces vases, depuis le sol vierge jusqu'à l'époque hellénique, ont été fabriqués sur place avec la terre argileuse du pays. Cette terre est tantôt rouge, tantôt grise ou jaunâtre. On la pétrissait sans l'épurer; les petites pierres qu'elle contenait se retrouvent dans l'épaisseur des tessons. Le potier modelait cette terre avec ses doigts sans aucun outil accessoire; quand le vase était à moitié sec, il le frottait au moyen d'une pierre dure allongée en forme de pied de biche et plus ou moins grosse suivant la dimension de l'objet; par là, il donnait à la terre du vase un poli très brillant qui se maintenait à la cuisson. Toutes les terres cuites préparées par ce procédé portent la trace de chacun des coups du lissoir, et ces lissoirs existent en grand nombre dans la collection. L'usage du tour paraît s'être introduit dans le pays durant la période dont nous nous occupons; les objets fabriqués par ce nouveau pro-

cédé sont généralement plus grossiers que les autres; les traces qu'ils portent sont peu parallèles et fort inégales, témoignant de l'imperfection de l'appareil ou de l'inexpérience de l'ouvrier. Au contraire les vases et les autres poteries modelées à la main, puis polies avec le lissoir, sont quelquefois d'une forme très élégante et d'une fabrication soignée. On pourrait donc désigner la quadruple période des antiquités préhistoriques d'Hissarlik par le nom de *période de la poterie lissée*, car, lorsque l'usage du tour se fut répandu et que l'on connut l'art de choisir l'argile ou de l'affiner par le décantement, on cessa de fabriquer les vases suivant l'ancien procédé. Les plus antiques poteries helléniques sont faites au tour.

L'ornementation des terres cuites d'Hissarlik est aussi très rudimentaire. On n'y trouve aucune peinture. A la vérité, la couche inférieure a fourni un petit fragment de vase très fin, fait au tour et peint de lignes ondulées et de *cancelli* comme les beaux vases archaïques du sud de la Méditerranée; mais c'est évidemment un morceau étranger, qui a pu glisser dans les profondeurs du sol et sur lequel on ne saurait fonder aucune théorie. Les ornemens de la poterie locale sont gravés dans la pâte molle et le plus souvent remplis d'une argile blanche qui les faisait ressortir. Sans compter les figures symboliques dont je parlerai tout à l'heure, ce sont presque toujours des lignes sinueuses ou des zigzags réunis en faisceaux comme des rubans ou divergens comme les sillons de la foudre. Au fond de quelques assiettes, on voit cependant une grande croix peinte avec de l'argile blanchâtre et grossièrement exécutée. Le procédé favori pour l'embellissement d'un vase consistait, lorsqu'il était à moitié sec, à le plonger dans un lait d'argile rouge, qui, une fois lissée, faisait corps avec la pâte et donnait à la terre un aspect brillant. La collection offre un grand nombre de ces vases de couleur rouge, dont l'éclat est aussi vif que le jour où ils ont été faits.

Essayons maintenant de donner quelque idée de la forme des vases d'Hissarlik, forme étroitement liée avec l'usage auquel ils étaient destinés. Je ne dirai presque rien des grands vases contenant plusieurs hectolitres, à fond étroit ou pointu et que l'on mettait en terre pour y garder l'eau, l'huile, le vin, le blé même et d'autres alimens. Les mieux conservés ont été envoyés par M. Schliemann à Constantinople, où ils sont, dit-on, fort négligés; quelques-uns font partie de son *musée troyen*. On peut diviser les autres en plusieurs séries : vases à porter les liquides ou à boire, vases à cuire les alimens, vases à manger et vases d'agrément ou d'un usage indéterminé. Toutes ces séries sont d'une abondance extrême et offrent les formes les plus variées : on comprend qu'il est impossible de les

décrire ici; on pourra consulter à ce sujet l'ouvrage, accompagné de plus de deux cents planches de photographies, que publie en ce moment M. Schliemann. C'est tout un monde qui se révèle à nous, qui un jour prendra sa place dans l'histoire, et rattachera entre eux plusieurs groupes de la race âryenne dont on n'aperçoit pas encore nettement les anciens rapports.

Les grandes cruches à porter l'eau, les vases longs pour mettre le vin, les petites et les grosses bouilloires, les tasses, les godets, les marmites à trois pieds, les soupières, les terrines, les assiettes, les gourdes, les gobelets, les biberons à bec sortant de la panse du vase, forment autant de séries dont chacune est représentée souvent par plusieurs centaines d'échantillons. Ces noms réveilleront dans l'esprit du lecteur des idées assez nettes pour lui faire saisir en imagination la forme des objets; elle se précisera davantage, si nous disons que, sauf l'usage du tour, rare à Hissarlik et universel aujourd'hui, ces mêmes vases, avec des formes analogues, se retrouvent presque tous dans les villages de la Normandie et de la Bretagne; il y a dans ces provinces des industries locales et stationnaires dont les produits contrastent étonnamment avec ceux des grandes fabriques de faïence et de porcelaine importés par les marchands forains. Mais je dois appeler l'attention sur deux ou trois formes de vases qui jusqu'à présent n'ont pas été trouvées ailleurs qu'à Hissarlik. C'est d'abord le vase à boire, si souvent désigné dans Homère par les mots *dépas amphikypellon*. On n'a trouvé, ni en Troade, ni ailleurs, aucun vase formant une double coupe, tandis que les textes font voir que ce gobelet servait à faire les honneurs du festin; le maître, le tenant par une anse, buvait le premier et le présentait à son hôte, qui le prenait par l'anse opposée et le vidait d'un trait. Ces gobelets ont la forme d'un tuyau évasé par le haut comme le pavillon d'un cor de chasse et se terminant en bas par un fond arrondi; on ne pouvait pas le poser sur ce fond, il fallait le vider d'abord, puis le renverser. Deux grandes anses où la main tout entière pouvait passer servaient à l'offrir et à le recevoir. Dans le *trésor*, il s'est trouvé un de ces vases à boire d'une forme un peu différente : il ressemble à nos saucières, si ce n'est qu'il n'a point de soucoupe et qu'il se pose sur un très petit fond; les anses sont latérales, les deux becs sont l'un étroit pour goûter, l'autre large pour boire. Ce vase est tout en or massif et d'une parfaite conservation; c'était le *dépas* royal au temps où les héros mangeaient par personne le dos succulent d'un taureau et arrosaient largement leurs estomacs. Il est à remarquer que la couche profonde antérieure à la ville incendiée n'a fourni aucun de ces vases à boire; les gobelets qu'on y trouve ont une forme conique avec un large pied de

même forme, mais moins haut, ce qui les rapproche de nos verres à pied; la pâte de ces gobelets est grise et très grossière. Les trois couches supérieures ont donné une belle série d'*amphikypella*, qui vont en diminuant de grandeur avec les années, sont toujours fabriqués de la même manière et conservent exactement leurs formes.

Une autre série de vases, lissés sur teinture rouge comme les précédens, est celle des cruches à long bec, semblables à ces carafes de cristal à col et à grande anse dont nous nous servons sur nos tables. Celles d'Hissarlik sont fort élégantes; le col allongé se termine par un long bec redressé presque verticalement ou même un peu rejeté en arrière. Nous en avons trouvé d'analogues à Santorin, mais plus élégantes encore et imitant des femmes avec leurs seins en saillie, des colliers et des boucles d'oreilles en couleur. Les carafes troyennes ont quelquefois aussi des seins de femme et la saillie du gosier; elles sont parfois accolées deux ensemble, ou bien une même carafe a deux cols juxtaposés et tous deux terminés par un long bec dressé. Quoique nos fouilles et celles de M. Fouqué à Santorin aient montré que cette forme de vases était connue au sud comme au nord de la mer Égée, il est incontestable que ceux de la Troade ont été confectionnés en Troade avec les matériaux et les lissoirs que le pays fournissait. Cette industrie s'est même conservée jusqu'à nos jours : tous les voyageurs qui sont allés à Constantinople connaissent les belles carafes de terre émaillée des Dardanelles : elles ont, comme celles d'Ilion, le col allongé avec un bec disposé d'une autre manière et ingénieusement compliqué; elles portent peints en jaune ou en or des boucles d'oreilles, des colliers, une large fleur sur la poitrine et une autre sur la place de chacun des seins.

Les formes de la femme ont été données par les habitans d'Hissarlik à un autre genre de vases dont il me reste à parler, et dont l'importance historique sera très grande. Ce sont des vases à panse et à large col, posant sur leur fond et munis d'un couvercle tantôt plat avec une aigrette recourbée, tantôt en cloche cylindrique ou sphéroïdale munie d'une anse supérieure et le plus souvent d'une couronne royale à quatre cerceaux. Les premiers, ceux dont le couvercle est plat, ont à la partie supérieure du col une tête de chouette qui est la tête même du vase : elle a sur les côtés deux oreilles saillantes; la face se compose d'une double arcade figurant le dessus des yeux, sous chaque arcade un gros œil hémisphérique, et au milieu de la face un bec de chouette proéminent. Sur les deux côtés de la panse sont deux grandes ailes relevées verticalement; sur la panse, deux seins de femme, et plus bas un nombril. Des preuves sur lesquelles nous reviendrons nous obligent à voir dans ces vases

moitié femme et moitié chouette la figure d'une divinité : si l'on se rappelle l'épithète homérique de *glavcôpis* constamment donnée à Minerve et que cette divinité à face de chouette était la protectrice du pays troyen, on n'hésitera pas à dire que ces vases doivent être autant de Minerves. La série en est longue dans la collection de M. Schliemann et mériterait une étude approfondie; je ne puis donner ici que des aperçus généraux qui en feront ressortir l'intérêt. Plusieurs vases montrent la divinité complète avec le nombril, les seins, les ailes, le bec, les yeux en arcades, les oreilles, les cheveux, la coiffure plate et l'aigrette inclinée. Sur d'autres, le bec passe à l'état de nez, les yeux se fendent et forment des paupières, une bouche se dessine, d'abord timidement et comme une petite fente horizontale, ensuite avec des lèvres en relief; c'est une tête humaine, et pourtant c'est encore une chouette. Le nombril de ces Minerves est une des parties dont l'étude offrira le plus d'intérêt : quelquefois il est saillant avec une fossette, comme si le cordon eût été coupé trop long; le plus souvent il est plat et porte, gravée à la pointe, une croix simple ou cantonnée de quatre points, comme sur beaucoup de vases grecs ou étrusques et dans l'archéologie chrétienne. Quelquefois il est placé très haut, et même entre les deux seins; alors il est rond et large et occupe précisément la place de la tête de Méduse dans les statues grecques de Minerve. La Minerve d'Hissarlik n'a encore ni lance, ni bouclier ; c'est la déesse à tête de chouette; on ne voit pas trop comment ces attributs guerriers auraient pu lui être donnés avant qu'elle fût devenue tout à fait femme; mais alors, la chouette étant par la tradition religieuse inséparable de l'idée de Minerve, l'art grec sépara les deux formes, et l'oiseau devint l'attribut de cette divinité. Par quelle suite d'idées l'ancienne population vouée à son culte en vint-elle à lui donner une face de chouette? C'est ce que la philologie comparée a complétement expliqué. Athéna fut primitivement l'Aurore à la face brillante, comme je l'ai démontré dans mon livre sur *la Légende athénienne :* le mot *glavcôpis* exprimait cette idée; plus tard, le caractère personnel de cette conception s'accusant de plus en plus suivant la loi ordinaire des conceptions religieuses, le même mot signifia « au visage de chouette, » et l'art hellénique avec la civilisation fit le reste. Les vases troyens répondent à la seconde phase de cette conception; ce sont les premiers documens qui l'attestent, mais ils sont complets.

Aux vases à face de chouette se rattache étroitement une immense série de petites *idoles* que toutes les couches préhistoriques, mais surtout la couche incendiée, ont fournies. Ce sont des petites pierres plates allongées, ramassées dans les rivières et sur le bord de la

mer, ou bien des plaques de terre cuite ou d'os façonnées à la main. L'ouvrier a le plus souvent entaillé les deux côtés pour figurer le cou d'une femme et diminué la largeur de la partie supérieure, ce qui les rapproche du profil des vases. Sur la partie large, il a gravé deux points et un autre plus bas pour désigner les seins et le nombril; au-dessus du cou, là où est la tête de la chouette, il a tracé en deux lignes les arcades des yeux et le bec, et désigné par deux points les yeux eux-mêmes ; sur d'autres idoles, la face est tracée plus simplement encore, c'est une ligne verticale entre deux points ···. Figurez-vous, lecteur, que ce sont des yeux qui vous regardent et dites-vous à vous-même : c'est un *palladium*. Nous voilà dans le monde des monogrammes; quand ceux-ci se trouvent sur les petites pierres plates dont j'ai parlé, ce sont des amulettes que chacun pouvait porter sur soi ou vénérer dans sa maison; mais on est allé plus loin : il y a des vases sur lesquels le monogramme se trouve seul ⊙I⊙ et sans aucune forme de chouette ou de femme; cependant il est bien certain que c'est là un signe de bon augure et qui signifie Minerve. La déesse monogrammatique se trouve partout dans la couche incendiée : parmi les objets composant le *trésor*, il y a deux magnifiques diadèmes de femme en or pur; c'est un cercle d'or entourant la tête et duquel pendent une multitude de petites chaînes reliées entre elles par des anneaux. Ces chaînes portent un grand nombre de feuilles d'olivier en or, imbriquées comme des écailles de poisson; la dernière écaille de chaque chaîne est un palladium. Les princesses du temps en avaient donc la tête et les épaules toutes garnies.

Nous voici maintenant parmi les objets qui représentent les idées religieuses du temps. La Minerve chouette est la seule divinité qui y soit figurée en personne, à moins que l'on ne prenne pour une Junon à tête de vache, *boôpis*, une petite plaque d'os ayant un long cou et une tête garnie de deux cornes et de deux oreilles. Sauf cet exemple à peu près unique d'une divinité figurée autre que Minerve, tous les objets d'un caractère religieux sont des dessins gravés sur la terre molle et souvent remplis de cette argile blanche dont j'ai déjà parlé. A peu d'exceptions près, ils se trouvent sur des boulettes de terre cuite ou sur ces espèces de pesons coniques que les Italiens ont nommés *fusaïoles*. Ce sont, dis-je, les savans italiens qui ont créé cette désignation, parce qu'un certain nombre d'objets semblables ont été trouvés dans les *terramares* ou anciennes habitations lacustres des environs de Bologne et dans le cimetière préhistorique de Villanova; les plus intéressans d'entre eux font partie des collections de MM. Bianconi et Gozzadini. Nous en avons aussi

trouvé deux à Santorin. Les *fusaïoles* d'Hissarlik se comptent par milliers. Conservons le nom, puisque nous ignorons encore l'usage de la chose; on le changera quand cet usage sera connu. Ces doubles cônes ressemblent à des molettes ou à des glands de passementerie; seulement l'un des cônes est presque toujours plus allongé que l'autre, quelquefois même celui-ci se réduit à rien, et le cône peut se poser sur sa base; mais le trou suivant l'axe ne manque jamais, et les plus anciennes fusaïoles sont plates et même évidées, semblables à des roues pleines. C'est toujours sur le cône le plus plat que se rencontrent les dessins gravés, et par conséquent c'est lui qui se trouvait au-dessus ou en avant, quel que fût l'usage de l'objet.

Ce sera une étude très longue et entièrement neuve que celle des fusaïoles troyennes; ce sont elles qui nous diront le plus de choses sur la religion de ce peuple ancien, sur son origine et même sur sa race. Cette longue étude trouvera sans aucun doute sa clé dans les hymnes du Vêda, le seul livre à ma connaissance qui parle du même symbole et qui en donne l'interprétation. Les dessins répandus à profusion sur les fusaïoles ont presque tous un aspect monogrammatique et se composent de lignes : ainsi, pour représenter un lièvre, une ligne horizontale forme le corps, un petit crochet la tête, deux lignes obliques les oreilles, quatre lignes les jambes, et l'animal se reconnaît aisément; un homme debout qui prie ou qui admire se compose d'une ligne verticale terminée en fourche par le bas, et en haut par un petit rond; les bras sont une ligne horizontale qui se redresse à ses deux extrémités. Voici maintenant les principaux objets représentés de cette manière sur les fusaïoles troyennes. Parmi les choses naturelles figurées directement et sans intention symbolique, on remarque très souvent un soleil rayonnant, quatre soleils, sept soleils, douze soleils, nombre dont il n'est pas, je crois, fort difficile de découvrir le sens. Les étoiles, les constellations, la foudre, se voient aussi sur ces terres cuites. On y distingue souvent un rameau d'arbre à feuilles opposées, ou une fleur à pétales ronds ou pointus très nombreux, quelquefois disposés sur plusieurs rangs, et presque toujours ces fleurs ont leur pédoncule représenté par un trait latéral. — Parmi les figures d'animaux symboliques, on remarque surtout le lièvre, deux espèces d'antilopes, l'une à cornes simples, l'autre à cornes divisées comme les bois d'un cerf; il y a aussi la chenille, la sauterelle et l'homme en prière. Le lièvre et les antilopes nous sont connus, le premier comme le symbole ordinaire de la lune dans l'ancienne mythologie âryenne, les autres comme l'attelage des vents. Quant à la chenille et à la sauterelle, dans le symbolisme perse, qui n'est pas moins âryen que celui de l'Inde, ce sont deux êtres malfaisans qui sont re-

présentés sur les cylindres et les pierres gravées occupés à ronger l'arbre de vie.

Remarquons encore, parmi les figures les plus caractéristiques gravées sur les fusaïoles troyennes, la croix, la roue et le *swastika*. La fusaïole est elle-même une roue : elle a un, deux ou trois moyeux, trois, quatre, cinq, six et jusqu'à sept rayons. Quelques-unes sont des roues tournantes, mouvement qui s'exprime par la courbure des rayons divergens; mais cette roue principale, qui représente soit le soleil, soit le mouvement général du ciel, porte souvent sur son disque d'autres roues simples, rayonnantes ou fulgurantes, ou entourées d'étoiles en nombre défini. Elle porte aussi ces croix simples ou cantonnées de quatre trous ou de quatre clous dont j'ai déjà parlé. L'histoire de ces croix est à faire : M. de Mortillet, dans son livre sur *le Signe de la croix*, l'a commencée; mais nous avons maintenant trouvé la croix sur des objets d'origine âryenne depuis les temps préhistoriques jusqu'aux époques les plus avancées du christianisme. Les croix troyennes compteront parmi les plus précieux documens de cette histoire. Il en est de même du *swastika*. Ce mot, qui est sanscrit, désigne une sorte de croix dont les quatre bras sont coudés, et qui tantôt est simple, tantôt cantonnée de quatre clous. Les archéologues chrétiens, l'ayant trouvée sur une foule de monumens de leur religion et ne voulant pas remonter au-delà de Jésus, se sont obstinés à la dire composée de quatre gamma; mais le Râmâyana la place sur le navire de Râma, qui ne savait pas le grec; elle est sur une foule d'édifices bouddhiques : c'est un des signes que les sectateurs de Vishnou se tracent sur le front, comme le faisaient les premiers chrétiens. La croix est partout, et uniquement dans la race âryenne; c'est le signe âryen par excellence, et la voici sur une infinité de fusaïoles troyennes, combien de siècles avant le Christ, Dieu le sait! Le nom de ce symbole est *swastika*; jusqu'à présent, il n'en a pas d'autre.

Voilà donc les principales figures tracées sur les fusaïoles, où l'on trouve aussi le monogramme de la chouette. Ce sont autant de signes élémentaires qui se combinent entre eux de mille manières, et qui, étudiés avec persévérance, offriront des groupes d'idées et une sorte d'écriture hiéroglyphique. On pourra entreprendre ce beau et difficile travail quand on aura sous les yeux le riche album de M. Schliemann; ses planches reproduisent en effet presque tous les dessins gravés sur les fusaïoles d'Hissarlik. On y verra aussi des boulettes de terre, pétries à la main et souvent mal modelées : elles sont très cuites et très dures; presque toutes ont été trouvées à 5 mètres de profondeur, tandis que les fusaïoles se rencontrent dans toutes les couches anciennes. Je ne puis décrire ici

toutes ces boules, qui sont comme des abrégés du monde céleste et peut-être du saint sacrifice; j'en décrirai deux seulement. L'une est partagée en huit sections égales par des cercles qui se croisent à angle droit; dans ces huit triangles sphériques, on voit une roue tournante, un disque fulgurant, un croissant avec un soleil et une foudre, de l'eau, un rameau, un autre rameau avec un croissant, une lune et douze soleils. L'autre porte un soleil tournant et rayonnant, deux *swastikas*, une foudre, la Grande-Ourse et d'autres étoiles. En général, le *swastika* et les constellations dominent sur ces boules; une d'elles porte plusieurs fois répété le monogramme de la chouette ⏁.

Les parures et les objets de fantaisie ne pouvaient abonder à Hissarlik, parce que la plupart ont été détruits par le feu et par le temps ou emportés par les fuyards. M. Schliemann n'a trouvé en tout que quatre ou cinq têtes humaines, divers ossemens, et une urne funéraire contenant les cendres d'une femme, et au milieu d'elles un embryon de six ou sept mois; mais outre les deux coiffures d'or dont j'ai parlé le *trésor* renfermait dans un vase d'argent plus de huit mille perles d'or fondu, de formes variées et percées d'un trou; en les enfilant, Mme Schliemann en a recomposé de magnifiques colliers. Il y avait aussi huit bracelets d'or ou d'électron, plusieurs pendans d'oreilles à lamelles, également en or, et cinquante-six boucles d'oreilles finement travaillées et généralement en électron.

La collection contient encore un peigne en os pareil aux nôtres, des épingles à cheveux en cuivre, une en argent dont la tête est cannelée, des brosses en terre cuite où il ne manque que le poil, des poignées de sceptre en os ou en corne de cerf, un petit œuf en marbre, un petit poisson en bois durci au feu et parfaitement exécuté, deux hochets d'enfant en terre cuite, des agates-onyx et des cylindres de pierre dure gravés et perforés, des olives et des billes de pierre extrêmement dure et d'un admirable poli. Je ne veux point décrire ces objets ni empiéter inutilement ici sur le livre de M. Schliemann, où ils seront tous énumérés et représentés. Je signalerai seulement un certain nombre de cachets en terre cuite; ils ne sont pas élégans, et je suppose que les seigneurs du pays en avaient de mieux faits et d'une meilleure matière : tels qu'ils sont, ils représentent en creux le signe de la croix simple, double ou triple, le *swastika* ou quelque autre figure symbolique du même ordre, mais jamais de lettres ni de visages humains.

Les hommes d'alors écrivaient-ils? Jusqu'à présent, les fouilles n'ont rien fourni qui ressemble à une écriture âryenne, phénicienne ou égyptienne, rien non plus de cunéiforme. Deux petits vases très grossiers, en terre jaune et grise lissée, ont été trouvés dans la se-

conde couche, celle de l'incendie : ils portent chacun une suite de signes qui ont tout l'apparence d'une écriture. L'une de ces deux inscriptions est très mutilée; l'autre est complète. J'ai cherché à la lire au moyen de tous les alphabets que j'ai eus à ma disposition, mes recherches ont été vaines; tout à coup, en y appliquant les signes élémentaires de l'écriture chinoise, je l'ai lue avec la plus grande facilité, non en chinois, langue que j'ignore entièrement, mais en français. Cependant il est bien certain que nous sommes ici au milieu d'une population âryenne. Tout son symbolisme est âryen; elle a pour principale divinité Minerve, son industrie n'est ni égyptienne, ni phénicienne, ni touranienne, encore moins chinoise; elle est locale, et, si l'on me permet cette expression, elle est proto-hellénique. J'ajoute que vraisemblablement cette population parlait un grec primitif, car c'est à cette condition seulement que le nom de *Glavkôpis* appliqué à Minerve a pu passer de sa signification primitive à celle qu'il a dans les couches profondes d'Hissarlik et engendrer une déesse à tête de chouette. Les têtes humaines rapportées par M. Schliemann et retirées des couches inférieures ont des caractères âryens, le crâne dolichocéphale, l'angle facial droit, les pommettes non saillantes, le visage nullement triangulaire, la mâchoire inférieure mince avec l'apophyse interne bien marquée et les dents molaires diminuant de grosseur vers le fond, y compris la dent de sagesse. Tous ces faits s'accordent avec ce que nous savions déjà : si des Araméens ont occupé le sud de l'Asie-Mineure et des Touraniens la région nord-est, l'ouest et notamment la Dardanie étaient très anciennement habités par des Aryens, frères des Grecs.

Je viens de parcourir en bien peu de pages une bien longue carrière; j'ai pu le faire grâce à la permission que m'a donnée M. Schliemann de manier pendant de longues heures les vingt mille pièces de son musée, grâce aussi à la complaisance avec laquelle il m'a donné les renseignemens dont j'avais besoin. On nous demandera maintenant : est-ce Troie, est-ce l'Ilion d'Homère? Je réponds que, si Troie a existé, c'est ici l'Ilion d'Homère. On voit clairement combien sont vains les raisonnemens de ceux qui le placent ailleurs. Ailleurs il n'y a rien ou presque rien. Ici existent encore les murailles de la ville que toute l'antiquité a nommée Ilion, et qui fut fondée par les Grecs au VIIe siècle sur le lieu qu'ils regardaient comme le site de Troie. Cette colonie a laissé après elle 2 mètres de débris. Au-dessous, il y a encore 14 mètres de décombres à creuser pour atteindre le roc primitif. Ces 14 mètres montrent quatre couches superposées ayant appartenu à quatre époques différentes

d'un même peuple, et la plus récente de ces époques est séparée de la colonie grecque par un grand nombre de siècles. La seconde époque est marquée par un immense incendie, dans les cendres duquel on a trouvé presque tous les élémens de sa civilisation, des preuves de sa race, des symboles de sa religion et de nombreuses images de sa principale divinité, qui était Minerve. Ce peuple âryen, presque grec, habitait une forteresse très petite occupée par des maisons de terre au milieu desquelles s'élevait un riche palais. Les fouilles ont remis au jour ce palais et le trésor du seigneur qui l'habitait. La citadelle où commandait ce prince avait sa porte sous le palais même; cette porte était à l'occident, ce qui est la signification même du nom de *Porte-Scée* dans l'*Iliade*. La tradition est-elle d'accord avec ces données? Elles la confirment de point en point, comme elle-même sert à les expliquer. Que demande-t-on de plus? Je ne puis affirmer que le *trésor* soit celui du roi Priam, ni que le roi Priam ait jamais existé; mais il paraît y avoir eu dans cette petite ville si peu de métaux précieux que ces vases d'or et d'argent, ces bijoux, ces parures, trouvés au pied du palais même et tout près de la porte occidentale, n'ont guère pu appartenir qu'à la famille régnante, quelque nom qu'on lui assigne.

Faut-il laisser à ces légendes toute la réalité que les poètes et les auteurs classiques leur ont donnée? Je ne le crois pas : les épopées carlovingiennes sont là pour nous instruire plus encore que les poèmes indiens et que l'*Iliade* elle-même. En admettant que tous les vers de ce poème soient authentiques, on peut du moins affirmer qu'Homère, s'il a existé, n'avait pas vu Troie. S'il est allé en Troade, il y a vu une colline couverte de 5 mètres de débris; la Porte-Scée était entièrement cachée sous les ruines du palais féodal; mais l'Homère de l'*Iliade* n'est probablement qu'un nom sous lequel ont passé de bouche en bouche, comme les chansons franques et les tirades des *sûtas* indiens, les récits plus ou moins bien rhythmés des aèdes et des rhapsodes. L'imagination des temps postérieurs a donc été en grossissant et embellissant les actions des héros; les dieux y ont eu leur part; mille légendes se sont groupées autour de la légende troyenne, et l'incendie d'une petite forteresse asiatique est devenu une immense conflagration.

Les fouilles ramènent les choses à leurs proportions réelles. Elles les amoindrissent même un peu, et ne donnent après tout que le squelette incomplet et disloqué d'une belle femme. On voudrait pourtant savoir à quelle époque cette belle femme a vécu. Voici quelques-unes des bases sur lesquelles on pourrait appuyer une solution pour ce qui concerne l'époque de l'incendie d'Hissarlik. C'était l'époque du cuivre et probablement du cuivre pur; on ne

connaissait pas le fer. C'était l'époque des fusaïoles, qui a été reconnue de beaucoup antérieure aux premiers âges étrusques. C'était l'âge des dieux à faces d'animaux. On parlait néanmoins une langue qui ressemblait au grec, si ce n'était pas déjà le grec même. La comparaison des antiquités troyennes avec celles de Santorin, que nous possédons à l'école d'Athènes, met hors de doute que l'époque est à peu près la même; c'est celle de la poterie lissée. Cependant Santorin recevait alors des produits étrangers qui ne se trouvent guère à Hissarlik. S'il est vrai, comme M. de Longpérier l'a écrit, que les anciens vases de Santorin soient représentés sur le tombeau de Rekhmara parmi les présens offerts à Thoutmès III, l'incendie de Troie aurait eu lieu au XVIIe siècle avant notre ère. L'état de la civilisation troyenne, tel que les fouilles le dévoilent, s'accorde très bien avec cette hypothèse, qui par la discussion pourra devenir une certitude. Si l'on admet en outre qu'un poète du nom d'Homère a vécu au IXe ou au Xe siècle et qu'il a composé l'*Iliade*, on comprendra que la légende troyenne avait eu le temps de grossir, les hommes de se transformer, de faire des conquêtes sur la nature, de s'enrichir et de se civiliser. Les dieux eux-mêmes avaient dû changer quelque peu, quoique les changemens religieux soient des révolutions à longue période. Minerve, malgré son épithète consacrée, n'avait plus une tête de chouette : elle portait la lance et le bouclier, elle était femme aussi bien que Junon et les autres déesses; mais rien ne prouve qu'Homère ait vécu à cette époque, et les élémens de l'*Iliade* peuvent remonter beaucoup plus haut. Pour résoudre cette question si controversée, il faut attendre de nouvelles lumières.

Celles que le zèle de M. Schliemann a répandues sur la topographie et la réalité même de la ville d'Ilion, ainsi que sur la haute civilisation troyenne, sont immenses. Sa collection, en nous révélant tout un monde inconnu ou hypothétique, fournira la matière de vastes et profonds travaux à la critique et à la science de nos jours. Ce qu'il a trouvé touche à l'Asie centrale, à l'Inde et à la Perse, aux îles de la Méditerranée, aux plus anciens peuples de l'Italie, à l'histoire de la céramique, des métaux, des langues, des écritures et des religions. Quel plus noble usage pouvait-il faire d'une fortune acquise par tant de persévérance, de voyages et de travaux?

ÉMILE BURNOUF.

'The Neighbourhood of Dublin.' By Weston St. John Joyce. (Dublin: M. H. Gill & Son. 1912. Pp. xx., 463. *Illustrations.* 7*s.* 6*d. net.*) Some twenty-five years ago the author contributed a series of illustrated articles dealing with the above subject to *The Evening Telegraph* and *Weekly Irish Times.* The notes he then made were necessarily much compressed, and he had a fund of information left in reserve to which he has steadily added year by year; and now in book form he gives an exhaustive account of every conceivable feature of interest in the environs of Dublin. It is a capital guide, giving ample directions for each little tour, and at the same time adding numerous details which tend to arouse in the reader a desire to follow in the author's footsteps; history, folk-lore, snatches of old songs, tales of smuggling, etc., all find a place, while over a hundred illustrations supplement attractively the information given. The two last chapters dealing with "The English Pale" and "Canals and Canal Travelling in the Last Century" are especially interesting. The reproduction of the time-table of canal boats about 1800 is most quaint and amusing, affording food for reflection on the rapid strides made during even our generation in modes of transit.

'England's Riviera.' By J. Harris Stone, M.A. (London: Kegan Paul. Pp. xii., 492. *Illustrations.* 15*s. net.* 1912.) It is difficult to keep pace with the avalanche of twentieth-century Cornish travel literature, Cornwall, like Brittany, being for some reason a highly popular quarry with tourists of literary proclivities. One of the latest is Mr. Harris Stone's volume which is described fairly accurately in the sub-title: "A Topographical and Archæological Description of Land's End, Cornwall, and Adjacent Spots of Beauty and Interest." Then, Cornish customs and folk-lore, described pleasantly and sympathetically, come within the author's purview. We have only come across one error in the whole book, but that is a curious one. Describing a certain monument in Helston, Mr. Stone quotes the inscription, but gives the wrong surname of the subject of the memorial, "Humphrey Millett *Crofts*," whereas the actual name on the memorial is Humphrey Millett Grylls.

'Vorpommerns Küsten and Seebäder.' Von Dr. Max Friederichsen. Greifswald: Bruncken & Co. 1912. *Maps and Illustrations.* A sketch of the geography of Hither Pomerania, showing how the coasts have been moulded by natural forces since the Litorina period, to which is added a chapter on the bathing-places, their climatology, number of visitors, etc.

ASIA.

The Troad.

'Troy: a Study in Homeric Geography.' By Walter Leaf. London: Macmillan & Co. 1912. *Illustrations. Price* 12*s. net.*

Although some part of Mr. Leaf's matter is strictly topographical rather than geographical, and about a hundred and ten pages of his book, which describe the remains of antiquity at Hissarlik, are archæology, pure and simple, there remains quite enough to justify his sub-title. Long known as one of our foremost Homeric scholars and a protagonist in the literary warfare waged about the Homeric question, the author was prompted a few years ago by the reading of M. Victor Bérard's 'Les Phéniciens et l'Odyssée,' and still more by Sir W. M. Ramsay's remarks thereon, to consider whether the age-long controversy, which, debated from the study, threatened to become stale and unprofitable, might not be brought nearer solution by an intensive examination of the actual scene of the

Geo. Jr. Sep. 1913

Trojan War. Having twice paid flying visits to Hissarlik, he set forth again, in 1911, with the intention of remaining long enough in the Troad to see something of the whole district, and in particular of the other towns which appear either in the catalogues of Greek and Trojan allies, or in other parts of the Iliad, as neighbours of Troy. With the help and in the company of Mr. Hasluck, of the British School at Athens, he effected his purpose, and the result is before us.

The book is confined to strictly Homeric questions. What Mr. Leaf saw and noted outside the Homeric scope was communicated to the *Journal* last year, and the survey under notice now does not cover more than the western Troad bounded roughly by a line drawn from the northern mouth of the Dardanelles to the head of the Gulf of Adramit; but some notes are added (*e.g. à propos* of the Catalogue of the Trojan Allies) concerning places and peoples further east. What Mr. Leaf has to say on the topography of the Trojan plain hardly comes within the scope of this *Journal*, except, perhaps, in so far as it concerns the courses of the rivers. He votes for a more western location of the ancient Scamander than Schliemann's and Dörpfeld's course, and holds that, despite one explicit statement in the *Iliad*, the Simois never joined it. His main reason is the well-known difficulty of the ford. The Scamander, if it flowed far east of the present Menderes, down the courses of the modern Kalifatli and Asmak, would have had to be crossed often by the fighting armies, and yet there are few or no indications in the *Iliad* that a ford was crossed by attacking or retreating parties. About this point we will say no more than this: the high probability demonstrated by Mr. Leaf that the *Iliad* was written from personal knowledge of the scene does not in the least entail equal probability that the record of *events* on that scene was, or was ever intended to be, exact. Much of the story of the fighting, with its single combats, its intervention of the gods, its miraculous concomitant events of one sort or another, is so obviously fanciful, that, for our own part, we cannot see why so great importance should be attached to the presence or omission in this or that episode of the notices of the Scamander ford, or of the much-debated wall, or of any other fact. Mr. Leaf seems to us still to be asking too much of a heroic epic poet, something much too near, in fact, to his own standard of consistent accuracy, though, it must be allowed, he asks a good deal less in this book than in previous works on the subject.

The author's surveys, both of the southern Troad and of the Hellespontine coast, have been fruitful. He throws equal light on Achilles' raid and on the problems of the ferry from Asia to Europe. He discusses the sites of all the Homeric towns west of the Ida with full knowledge of the authorities, and offers a reasonable location for each; and his careful examination of the conditions under which sailing-boats cross from Abydos to Sestos and return, coupled with his exposition of Strabo's *locus classicus* on the subject, places all ancient geographers in his debt. In this Homeric field, so much trodden, he is conspicuously appreciative of his predecessors—except, perhaps, of Prof. Myres. To our mind, Mr. Leaf is not altogether fair to the latter in the somewhat severe note appended to p. 332. When we came to it, we were pulled up short by the stress laid on Strabo's error concerning Larisa, and turned back to p. 208, remembering that the question of the visibility of this town from Troy had been treated there as a loose statement, but a statement none the less of fact. What is sauce for the goose is sauce too for the gander, is it not? And if Leleges are not said to live in Pedasos in one passage of the *Iliad*, they certainly are placed there in another. Nor does Mr. Leaf's argument about lee shores lying in the direct line between the Dardanelles and Crete dispose of the possibility that drift carried ships from one to the other. The Hellespontine current, after passing through the Doro channel, certainly sets southward, and has plenty of sea-room between islands to carry drift clear to Crete.

D. G. H.

Géographie homérique

MARS 1889. SEPTIÈME ANNÉE. — N° 3.

BULLETIN MENSUEL

DE LA

FACULTÉ DES LETTRES

DE POITIERS

Géographie homérique III : Ses limites.

Nous rappelons à nos abonnés que les quittances de l'année 1889 leurs seront présentées à domicile dans les premiers jours d'Avril.

CHRONIQUE

Par décret en date du 8 mars, M. Ernault a été nommé professeur de Littérature et Institutions grecques à la Faculté des Lettres de Poitiers.

*
* *

Par arrêté du 18 mars, M. Jeanroy, maître de conférences à la Faculté des Lettres de Poitiers, a été chargé d'un cours de Langue et Littérature méridionales à la Faculté des Lettres de Toulouse.

*
* *

M. Grafteaux, maître auxiliaire, licencié ès lettres (philosophie) est nommé professeur de philosophie au collège de Cognac. M. Petit, maître répétiteur au Lycée d'Angoulême, est nommé, pour deux ans, maître auxiliaire au Lycee de Poitiers.

*
* *

Le Conseil général des Facultés, dans sa réunion du 21 mars, a présenté en 1re ligne pour le décanat de la Faculté des sciences, M. Durrande et en 2me ligne, M. Isambert

GÉOGRAPHIE HOMÉRIQUE

III.

SES LIMITES.

Étant de loisir à Paris pendant une année de congé, j'entrai un jour au cours de M. Guigniaut, fréquenté par un certain nombre de fidèles. L'intérêt du sujet (il s'agissait de la géographie homérique), la parole chaleureuse et originale du maître me captivèrent. Le professeur, paraît-il, s'en aperçut : dès la leçon suivante, un appariteur vint me remettre un grand carton sur lequel était collée une carte du monde ancien, par Brué, le seul cartographe français dont les travaux honorent la science géographique. J'étais dès lors classé parmi les fidèles sérieux, et je m'en montrai digne par mon assiduité passionnée, ainsi que par mon ardeur à prendre des notes, pour lesquelles le précieux carton me servait de pupitre. Ce sont ces notes, quelque peu modifiées par de nouvelles recherches, qui forment la base du présent exposé.

§ I. — La géographie d'Homère, nous disait M. Guigniaut, est formée de deux éléments, les connaissances positives et les notions vagues. Ce qui rend cette géographie embarrassante, c'est que la distinction entre l'un et l'autre de ces éléments n'est pas toujours facile et que leur frontière est indécise. Il ne faudrait pas toutefois dédaigner même les fables dont est peuplé le monde homérique : elles ne sont pas toujours aussi fabuleuses qu'elles le paraissent.

Les **Pygmées**, par exemple (III, 6) [1], avec leurs combats contre les grues, ont tout l'air d'un conte : pourtant Hérodote, sans les nommer, semble bien y faire allusion, quand il parle (2, 32) de petits hommes noirs habitant au-delà des vastes déserts sablonneux de l'Afrique septentrionale ; Hécatée, antérieur à Hérodote, parle de leurs combats contre les grues qui, dédaignant leur petite taille, les affrontent et dévastent leurs champs (fr. 266, Did.) ; Aristote (*Hist. An.*, 8, 14) les place vers les lacs équatoriaux d'où s'écoule le Nil. Après lui, il est vrai, les Pygmées tombent en discrédit, et Strabon, sous Auguste, en parle (I, ch. 2, §30 et 35, etc.) comme d'un peuple fabuleux, qu'il range avec les hommes sans bouche et autres imaginations de ce genre. Vers la même époque, Pompon-Mela semble admettre que ce peuple a existé, mais qu'il a disparu;

[1] Les chants de l'*Iliade* sont indiqués en chiffres romains.

et, selon ce géographe, ce seraient les grues qui auraient détruit cette race : ***Fueri interius Pygmaei, minutum genus et quod pro satis frugibus contra grues dimicando defecit*** (*Mela*, 3, 8). Cette supposition me paraît un moyen assez commode d'en finir avec les Pygmées.

On les retrouve toutefois dans les légendes du moyen âge : « Item sachez, dit une relation du XIVe siècle, que en cette terre de Pygonie les » gens sont petits comme un enfant de sept ans, et leurs chevaux petits » comme un mouton, et nulle personne leur fait la guerre, fors que les » oiseaux qui viennent chacun an, quand ils doivent cueillir leurs blés » et leurs vendanges. Et adonques, le roi de cette terre s'arme de tout » son pouvoir contre lesdits oiseaux, et font grand tuerie les uns contre » les autres. Et puis les oiseaux s'en retournent [1]. »

Des témoignages plus sérieux sont fournis à ce sujet par les voyageurs modernes. « Les Griquas, dit Harris (1842), sont des espèces de Pygmées, habitant des cabanes presque invisibles, et sans cesse en guerre » contre l'autruche qu'ils forcent à pied. Inférieurs à tous les peuples voisins, ils semblent une race aborigène dégénérée. » Le docteur Kraft, missionnaire évangélique dans l'Afrique australe (1849), rapporte que, au dire de ses guides, il y a dans le pays des Ouséri un petit peuple nommé Ouabilikimo, dont les individus n'ont pas plus de trois pieds et demi à quatre pieds de haut, et qui sont venus du nord-ouest dans l'Ouséri. Ce dernier renseignement, ajoute-t-il, s'accorderait assez avec ce qu'on dit dans le Choa [Abyssinie] des Pygmées du Doko. C'est surtout, en effet, dans le Doko, entre l'Abyssinie et la région des grands lacs, que des voyageurs plus récents ont retrouvé les restes des peuplades dont il s'agit, les Akkas, les Beschimans (hommes des taillis), et tout à l'ouest, vers la Guinée équatoriale, les Abongos : tribus nègres, nomades, dont la taille varie de 1m23 à 1m40, et qui ne sont, suivant le docte explorateur Lenz (1878), que les débris d'une population primitive, peut-être le vrai peuple aborigène de ces vastes contrées.

§ II. — Si d'après ces données on est autorisé à penser que quelques notions vagues sur ce peuple étrange ont pu parvenir, par une sorte d'infiltration lente et successive, jusqu'aux Grecs des temps homériques, il semble encore plus probable que ces Helènes des onzième et dixième siècles ont connu l'existence de la race nègre et sa distribution en deux groupes le rameau oriental (Mélanésie), et le rameau occidental ou africain (Nigritie). C'est ce qu'exprime fort nettement Homère : « Les *Éthio-*

[1] Cette citation est empruntée à l'intéressant petit volume *Le Monde enchanté* (p. 191) de Ferdin. Denis. Elle fait partie d'une relation mise dans la bouche du fameux prêtre Jean, ce pontife-roi dont on plaçait l'empire tantôt à l'extrême-Orient, où il semble correspondre à une première notion du Mikado (Japon), tantôt en Abyssinie, dont il représente plus ou moins exactement le Grand-Négus.

» *piens*, dit-il (1, 22), habitent aux extrémités de la terre [cf. Hérod., 3,25], » les uns vers l'Orient, les autres vers le couchant, près de l'Océan aux » rapides courants. » (I, 423 ; XXIII, 205).

Remarquons ces termes « ép'Okeanoìo rhéethra », d'où il est permis d'inférer que le poète avait ouï parler de l'**Océan** extérieur, peut-être même de ces grands courants qui sillonnent, comme d'immenses fleuves, le sein de la mer des Indes et celui de l'Atlantique. De là sans doute cette image de fleuve Océan, fréquente dans Homère, et que d'ailleurs exprime par lui-même le mot Okeanós. Ce fleuve ou, si l'on veut, ce courant océanique, avec ses impulsions rétrogrades ou contre-courants (apsórrhoos, XVIII, 399; 20, 65), on se le représentait comme entourant la terre entière de ses replis. Car de quelque côté que les hommes de ces âges antiques eussent pénétré jusqu'aux terres extrêmes, l'Océan s'était offert à eux avec son immensité et son éternel murmure, son écume bondissante, sa force invincible (XVIII, 403 et 607). Homère assurément n'avait pas vu l'Océan, mais il est l'écho des rumeurs, des récits qui circulaient autour de lui [1].

Une de ses plus étranges indications, à ce point de vue, est celle du grand **lac solaire** (3, 1), d'où chaque jour s'élance Hélios pour éclairer le monde. C'est là, très probablement, une première image de la Caspienne qui, pour les peuples du Pont et du Caucase, était la mer d'où sort le soleil et qu'il embrasait de ses feux naissants, comme le fait entendre l'épithète homérique *périkalléa*, « splendide », et avec plus de précision Eschyle (fr. Did., p. 191), qui parle aussi de cet étang solaire et qui exprime par le mot énergique *chalcokéraunon*, « aux éclairs cuivrés, » les fulgurants reflets dont le colore, en s'élevant de ses ondes, l'astre brillant du jour.

Dans l'idée des anciens, au reste, ce lac ou cette baie (*límnê*) n'était qu'un estuaire de l'Océan : idée fort singulière, qui pourtant est à rapprocher de l'opinion des géographes modernes que, dans des temps très reculés, mais qui appartiennent à l'époque géologique actuelle, la Caspienne et le lac d'Aral furent des dépendances de l'Océan septentrional, et fo rmaient avec la mer Noire elle-même une seule masse d'eau se prolongeant fort avant dans les steppes et communiquant avec l'Océan du nord par ce qui est aujourd'hui la vallée du Tobol et de l'Obi inférieur ; concordance notable avec la vieille tradition d'après laquelle la nef Argô, « si re nommée » (12, 70), avait passé de Colchide dans l'Océan (Hécatée, fr. 187, Did.), d'où ensuite elle avait, suivant les uns, gagné le sein Arabique (Pind., Pyth., IV, 26 et 251, Dissen), tandis que, selon d'autres, auxquels paraît faire allusion le poète homérique (13, 59-72), elle était revenue par les mers occidentales et les parages de Sicile.

[1] « Admettons, dit M. Hild (p. 366, du Bulletin de la Faculté, décembre 1888), que l'*Iliade* et » l'*Odyssée* soient le recueil, aussi fidèle que possible, des traditions populaires chez les Ioniens- » Achéens au XIe siècle avant notre ère. »

§ III. — Ces mers occidentales étaient, pour les Grecs de ces temps antiques, un objet à la fois d'attraction et de terreur. Les Phéniciens qui, les premiers, avaient osé, grâce à leur connaissance de la Petite-Ourse, s'aventurer dans ces vastes espaces, en faisaient, à la mode des matelots, des récits tantôt effrayants, tantôt pleins de séductions. Ils y avaient vu des géants n'ayant qu'un œil, des magiciennes possédant l'art des enchantements funestes, des peuples mangeurs d'hommes, des îles errantes qui s'entre-choquaient les unes les autres, des gouffres qui attiraient les vaisseaux, ou des monstres à face humaine se tenant dans les détroits pour happer les malheureux nautonniers. Puis, tout au fond de ces mers, c'était d'incompréhensibles ténèbres, nuit éternelle où commençait le sombre empire de Pluton. Mais, en regard de ces images terribles, se plaçaient aussi les tableaux les plus attrayants. Ici, des pays où la terre se revêtait de moissons perpétuelles et où elle produisait des fruits qui font oublier même la patrie ; ailleurs des îles enchanteresses où l'on trouvait, avec tous les agréments de la nature, l'accueil le plus hospitalier, et où l'abondance, la joie, les chants, les danses, le bonheur sans mélange ont établi leur séjour [1].

C'est au sein de ces récits, de ces contes, de ces fictions, où toutefois surnagent quelques précieuses données réelles, que se joue la muse homérique ; et ce sont ces données que nous avons à dégager, en suivant le fils de Laërte dans son parcours imaginaire.

La première terre qu'il aborde, après avoir dépassé non sans peine le terrible promontoire de Malée et obéi durant neuf jours à des vents pernicieux (9, 82), est celle des mangeurs de lotus. Quelle est cette terre des **Lotophages** ? On s'accorde à y reconnaître une désignation des pays à lotus-jujubiers de l'Afrique septentrionale, plus particulièrement vers la Petite-Syrte et la côte de Tunisie (Hérod., IV, 177 ; Polyb., 1, 39, 2 ; 12, 2 ; 34, 3, 12 ; et Ritter, *Géogr. gén.*, t. III, p. 245 de la trad. fr.).—De là, il est porté aux **îles des Chèvres** (9, 118 et 153), qui sont évidemment les îles Ægades, à la pointe occidentale de la Sicile ; puis il descend sur le rivage voisin (166-7, 181), qui est le pays des **Cyclopes**, pasteurs farouches, vivant sans lois, sans religion, sans même faire société entre eux, habitant les antres des rochers, et paissant des troupeaux de moutons, brebis et chèvres (106, 114-5, 184), étrangers d'ailleurs à la culture de la terre. Ces Cyclopes, bien entendu, n'ont jamais existé ; mais les Phéniciens n'étaient pas fâchés de détourner de la riche terre de Sicile,

[1] Sur ces prodiges, ces terreurs, ces séductions, qui figurèrent toujours dans les récits des premiers explorateurs de contrées lointaines, voir dans Aulu-Gelle (9, 4) les curieuses légendes empruntées à Aristeas de Proconnèse (vi^e^ siècle avant notre ère), et autres. A cet ordre d'idées se rapportent le géant Adamastor au cap des Tempêtes, les beaux vers de Pedo Albinovanus sur les effrois de l'Océan germanique dans la 1re *Suasoria* de Sénèque le rhéteur, et, dans un sens contraire, l'île Cipangu de Marco Polo, toute pleine de ravissantes merveilles. Le journal de Colomb lui-même est empreint de ces visions.

au moyen de ces sombres tableaux, les marins des autres nations. Quant à la légende de Polyphème, il paraît, d'après une dissertation de W. Grimm (*Die Sage von Polyphem*, 1857), que la tradition d'un géant aveuglé par un captif qu'il voulait dévorer se retrouve en maints endroits, et suivant lui (car dès lors la manie météorologique envahissait la mythologie), c'est un mythe qui représente la lutte des éléments ! Nous y verrions plutôt une invention du poète, qui, toujours prodigue en miracles (Hor. A., P, 144-5; Boil., III, 283), peint ici l'état sauvage et grossier de l'humanité primitive, comme il peint au chant 7, chez les Phéaciens, l'idéal d'une société policée.

Échappé des cruelles mains du Cyclope, Ulysse tâche de reprendre la route de sa patrie, et il rencontre d'abord l'**île d'Éolie** (10, 1) où règne Éole, intendant des vents (21). Cette île, ceinte partout d'une roche nue qui lui forme comme un rempart d'airain, paraît être une désignation de l'île de Malte, vieille station phénicienne, clef du détroit entre la Méditerranée orientale et la Méditerranée occidentale. Un secourable vent d'Ouest (25), le porte de là tout droit et sans rencontrer aucune terre jusqu'en vue d'Ithaque, quand soudain, le dixième jour, des vents contraires le repoussent bien loin de la terre natale (54).

§ IV. — Il relâche encore une fois à l'île d'Éolie, et ensuite il arrive en sept jours au pays des **Lestrygons** (10, 82), plus cruels encore que les Cyclopes. Car la terreur plane sur toutes ces contrées lointaines, inhospitalières, et où la barbarie des hommes le dispute à la fureur des vents et des flots. Les récits du poète reflètent ces terreurs, en même temps qu'on y sent le vague des informations répandues alors dans le monde grec. Plus tard, les Romains, jaloux d'attirer à eux les nobles souvenirs de la poésie homérique, se sont plu à identifier le pays des Lestrygons avec le territoire de Gaëte et de Formies (Cic., *ad Att.*, II, 13; Hor., *Od.*, III, 17); de même l'**île de Circé**, ils la plaçaient avec confiance à la pointe sud de la bande de dunes qui sépare de la mer le Marais Pontin, pointe dont ils avaient d'ailleurs bien de la peine à faire une île (Cic., *de Nat. D.*, 3, 19; Virg., 7, 10 et 799; Mela, 2, 4) : en réalité l'un et l'autre sont des pays purement fantastiques, à la description desquels le poète mêle même des traits qui ne conviennent qu'à des régions fort reculées vers le Nord, là où la durée du jour est en quelque sorte continue (10, 86) et où il n'y a ni crépuscule, ni aurore, le soleil ne s'y enfonçant pas sous l'horizon, pour remonter ensuite dans le ciel (190-2). Les Phéniciens, qui faisaient commerce d'étain avec les îles du Nord, avaient pu propager ces notions, que le poète introduit un peu obscurément dans son récit.

A l'île vaguement septentrionale de Circé succède (11,14) le pays des

Cimmériens[1], où le héros voyageur est transféré en un seul jour par le souffle propice de Borée (10, 507 ; 11, 11) et où, sur les bords de l'Océan, il évoque les pâles ombres des morts. Lieux sombres, perdus dans les brumes du couchant, aux limites de la terre et du ciel (10, 15 et 156). On croirait être dans les parages mystérieux de l'île de Sein et de la baie de Douarnenez, vers les falaises tourmentées de la pointe extrême de Bretagne, là où la croyance antique plaçait le séjour des défunts, et où les vierges druidesses pratiquaient leurs rites évocatoires (v. H. Martin, *Hist. de Fr.*, 3e édit., I, p. 73). Ce sont ces bords redoutés que l'on entrevoit dans la description homérique, et une tradition rapportée par Claudien, versificateur ampoulé, mais fort instruit, vient à l'appui de cette hypothèse : « *Il est*, dit-il (*in Ruf.*, I, 123), *aux rivages où expire la » Gaule, un lieu baigné des eaux de l'Océan, où jadis Ulysse, à ce qu'on » raconte, évoqua par des libations de sang la troupe muette des mânes. » Le peuple de ces côtes entend gémir les ombres et le bruissement de » leur vol ; il voit passer de livides simulacres, fantômes des trépassés* ».

Au sortir de ces lieux ténébreux et des courants de l'Océan (11, 636 ; 12, 1), Ulysse est reporté de nouveau à l'île lumineuse de Circé, où sont, dit le poète (12, 4), les danses de l'Aurore (vague et inconsciente indication peut-être des jeux de l'aurore boréale), et il reçoit de la nymphe divine des instructions sur sa route, sur les dangers qui l'y attendent encore.

§ V. — Ici nous rentrons, par un brusque saut et sur les ailes d'un vent magique (12, 148-9 et 166-7), dans les mers intérieures et dans le domaine d'une géographie un peu plus positive, quoique toujours voilée de poétiques nuages. C'est d'abord l'**île des Sirènes**, avec ses prairies émaillées de fleurs (12, 39, 159, 167) et ses irrésistibles séductions, qui font penser aux attrayants rivages du golfe de Naples et d'Ischia, fréquentés dès les temps homériques par les colons hellènes (v. Curt., I, 543-4 de la trad. fr.). — A peine a-t-il quitté cette île enchanteresse (201), qu'il voit s'élever la fumée et qu'il entend le sourd grondement des flots autour des **Roches errantes** que lui avait annoncées Circé (59-61) en lui recommandant de les éviter, de peur qu'un orage de feu n'abîmât le navire et les nautonniers (68, cf. 219 et 260) : mention remarquable, et cependant méconnue de la plupart des interprètes, des îles Lipari et des feux volcaniques du Stromboli. Par une illusion visuelle assez ordinaire quand on s'avance vers un groupe d'objets multiples, ces îles semblent se mouvoir les unes derrière les autres : de là le nom d'Er-

[1] C'est la première mention de cette race Kymrique, qui, originaire des hauts plateaux d'Asie, a laissé des épaves de sa longue migration dans la Chersonèse Taurique (Crimée), la Bohême, la Chersonèse Cimbrique (Jutland, cf. Tac. Germ., 37), et la double Bretagne.

Si nous devons voir ici une sorte d'allusion aux terres de la Germanie (cf. Tacit *Germ.* 3), on reconnaîtra avec plus de vraisemblance encore les Scythes, dans ces peuplades qui vivent du lait de leurs juments, ces **Hippomolges** (XIII, 5), que du haut de l'Ida découvre, par delà les Thraces, le regard perçant de Zeus ; au-delà des Hippomolges, les fabuleux **Abiens**, « les plus justes des mortels, » qui sont, aux extrémités nord de la terre habitée, ce que sont, aux extrémités sud, les « irréprochables » Éthiopiens (I, 423) : car les hommes aiment à placer dans le lointain du temps ou des lieux la justice et les vertus qu'ils ne rencontrent pas à proximité. — En deçà des Hippomolges, le poète nomme les **Mysiens** (XIII, 5), peuple qui forma plus tard la Moesie, aujourd'hui Bulgarie. Toutefois il ne nomme pas l'Ister (Danube), mot qui se trouve pour la première fois dans Hésiode.

§ VII.—Au sud, il connaît la **Phénicie**, ses arts, son commerce (XXIII, 743-4; 15, 415-6 et 455-8); il nomme les **Erembes** (4, 84), que l'on assimile aux Arabes; il signale la fertilité de l'**Égypte** et son beau fleuve (4, 229 ; 14, 257, 263), les richesses et la puissance de la magnifique Thèbes aux cent portes (IX, 381-4 ; 4, 126-32) ; et au-devant du fleuve, l'île de Pharos (4, 355), qu'il place étrangement à une journée de navigation du rivage, soit qu'il ait été trompé par les récits qu'il avait ouïs, soit qu'on veuille voir ici la trace d'un souvenir traditionnel, se rapportant à l'époque où les atterrissements du Nil n'avaient encore comblé qu'à demi l'ancien golfe, dont les grands lacs Maréotis, d'Edfou, Bourlos, Menzaley sont aujourd'hui les derniers vestiges. Il parle aussi de la **Libye** et de son admirable fécondité : il s'agit là sans doute du littoral libyen qui continue le littoral d'Égypte et qui fut plus tard la Cyrénaïque, contrée renommée pour les avantages et les agréments de son terroir.

A l'Orient, la géographie homérique, dépourvue des informations phéniciennes, ne dépasse guère les bords de l'Euxin d'une part (II, 857), et de l'autre le Taurus (II, 783; VI, 179). Au delà, dans la brume géographique, s'aperçoivent les belliqueuses **Amazones** (III, 189, cf. II, 814 ; VI, 186), tribu gynécocratique, peut-être moins fabuleuse qu'on ne le pense ; et plus loin encore, le brillant **fils de l'Aurore** (4, 188), devenu ensuite, sous le vocable de Memnon, le sujet de tant de légendes. En dehors de cette brève et unique mention, le poète ne paraît pas soupçonner l'existence de ces grands empires de la haute Asie, dont l'antique civilisation a jeté tant d'éclat (v. Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'Or.*, 3e éd., p. 196 et 275, 284).

Telles sont, dans tout le pourtour de la terre, les limites extrêmes de la géographie homérique : il nous reste à l'envisager dans la description particulière de la Grèce elle-même.

CH. HANRIOT,
Prof. hon. à la Faculté des Lettres.

Paul TANNERY . . . . . Sur la géographie de l'Odyssée. . . . . .

*
* *

En somme, on voit que le nombre des corrections apportées par les deux derniers éditeurs d'Ausone au texte de la *Moselle* n'est pas considérable. Mais, je répète ce que je disais au commencement de ces Notes : C'est sur la *Moselle*, si souvent publiée à part, qu'il y avait le moins à faire; et Bœcking, en particulier, a rendu facile le travail de ses successeurs, et difficile aussi le progrès dans les corrections, où on ne peut, le plus souvent, qu'adopter ce qu'il a établi. Les autres poèmes d'Ausone ont donné plus ample matière à l'érudite sagacité de MM. Schenkl et Peiper.

Les deux dernières éditions méritent toutefois dans leur ensemble le reproche qu'un savant qui aime et qui connaît bien Ausone, M. Dezeimeris, faisait à la première lors de son apparition : « Celui d'être une édition purement critique, et de ne pas faire intervenir l'exégèse dans l'établissement du texte. » (*Corrections et Remarques sur le texte de divers auteurs. Troisième série.* Bordeaux, 1883.) Les critiques allemands n'expliquent rien ; quand ils proposent une conjecture ou une correction, ils n'en disent pas le pourquoi, satisfaits de l'avoir notée au bas de la page avec cette mention : *ego.* « Moi, dis-je, et c'est assez! »

Ausone mériterait mieux ; le vieux poète bordelais ne serait pas indigne d'une édition exégétique, dans l'esprit de celle que M. Benoist a donnée de Virgile. Il ne perdrait rien à revenir de Berlin et de Leipzig, enrichi des ressources de la critique allemande, pour se faire habiller à la française.

Henri de la Ville de Mirmont.

SUR LA GÉOGRAPHIE DE L'ODYSSÉE

Nul, mieux que Th.-H. Martin, n'a traité du théâtre imaginaire des aventures d'Ulysse[1]; il a surtout mis en lumière ce point capital, qu'à l'époque où furent composés les poèmes homériques, les Grecs ne soupçonnaient pas l'existence du continent européen dont ils ne connaissaient que deux presqu'îles[2]. A la place de ce continent, ils imaginaient une mer immense, semée de quelques îles, et ils n'avaient pas à la distinguer de celle où ils naviguaient. Tout au plus se figuraient-ils cette mer comme limitée par une suite de terres inconnues qui la séparaient du fleuve Océan, avec lequel elle communiquait pourtant par des passages assez mal définis dans les indications qui les concernent. C'est dans ce vaste espace, se prêtant à toutes les combinaisons de la fantaisie, que la colère de Poseidôn retient le fils de Laërte loin de sa patrie inoubliée.

Mais devons-nous accepter sans plus les déterminations précises adoptées par Th.-H. Martin, après une discussion approfondie des textes homériques, pour la position de telle ou telle des contrées où le récit de l'*Odyssée* nous conduit sur les pas du généreux fils de Laërte? Laisserons-nous l'île de Circé à l'extrême Occident, quand nous lisons (*Od.*, XII, 3, 4) :

νῆσόν τ' Αἰαίην, ὅθι τ' Ἠοῦς ἠριγενείης
Οἰκία καὶ χοροὶ εἰσι καὶ ἀντολαὶ Ἠελίοιο?

L'illustre érudit a glissé rapidement sur ce passage; il a traduit « Æa, où l'Aurore est honorée et où l'on jouit du lever du soleil », par opposition aux ténébreuses contrées d'où revient alors la nef d'Ulysse. Mais cette traduction est-elle soutenable? Les Cimmériens et l'Érèbe sont aussi bien privés du soleil à son coucher ou à son midi qu'à son lever. Si le mot d'οἰκία peut signifier temple, ce ne peut être en tout cas qu'un temple où réside

1. En dehors du *Mémoire sur la cosmographie grecque à l'époque d'Homère et d'Hésiode* (1874) et de l'appendice : *Comment Homère s'orientait?* (1877), publiés dans les tomes XXVIII et XXIX des *Mémoires de l'Institut*, je rappelle les deux notes substantielles sur le séjour des morts et le pays des Laestrygons, insérées dans l'*Annuaire de l'Association pour l'encouragement des études grecques en France* de 1878.

2. Témèse (*Od.*, I, 184), où les Taphiens vont troquer du fer contre du cuivre, est à la pointe sud-est du Brutium. Notez aussi la mention des Σικελοί, XX, 383, et XXIV, 211, etc., peuple en tous cas italien.

la divinité, et où a-t-on jamais dit que l'Aurore allât, comme le soleil, se coucher à l'Occident ? Il faut bien avouer que, dans la langue homérique, on ne peut demander une désignation plus claire et plus précise de l'extrême Orient que les deux vers que je viens de rappeler.

Examinons donc plus attentivement, d'après les autres indications du récit homérique, à quel point cardinal l'île de Circé peut être supposée. Soit d'abord l'extrême Occident, comme le veut Th.-H. Martin.

Partant d'Æa, et naviguant dès lors vers l'est, par hypothèse, Ulysse rencontre d'abord l'île des Sirènes, puis le détroit des Planctes, qui paraît dirigé du nord au sud (XII, 81)[1], enfin Thrinacie, où il est arrêté par le Notos et l'Euronotos[2] (XII, 325, 326); il faut donc supposer que cette terre se trouve vers le nord-ouest d'Ithaque, c'est-à-dire, par rapport à cette île, dans la direction de la mer Adriatique, dont les Grecs du temps connaissaient évidemment au moins le débouché dans la mer Ionienne.

Après avoir quitté Thrinacie, Ulysse est surpris par le Zéphyre (XII, 408), et quand il échappe à la mort sur les débris de sa nef foudroyée, il est rejeté vers les Planctes par le même vent, puis par le Notos (XII, 427). Il suit de là que les Planctes se trouveraient à l'orient de Thrinacie, et non au couchant, comme le veut l'hypothèse que nous examinons.

Après avoir retraversé les Planctes du sud au nord, Ulysse arrive en dix jours à l'île de Calypso, où il se trouve au couchant (V, 277) et à vingt jours de navigation de la terre des Phéaciens. On est dès lors conduit à placer cette terre, par rapport à Ithaque, à peu près dans la direction de la mer Adriatique, de même que Thrinacie, mais en deçà de cette dernière, ou, en tous cas, moins à l'ouest.

Il n'y a pas de difficulté à cet égard, d'autant qu'en fait les

1. Charybde à l'est, et à l'ouest Scylla, dont la caverne est située πρός ζόφον, εἰς Ἔρεβος τετραμμένον.

2. C'est ainsi que j'explique Εὐρός τε Νότος τε. On pourrait aussi entendre que l'Euros est aussi gênant pour Ulysse que le Notos ; mais si l'on peut admettre que les navires connus du poète étaient incapables de s'élever contre un vent un peu fort, en courant des bordées au plus près, ils devaient au moins tenir l'allure du largue. L'Euros n'aurait donc pas empêché Ulysse de gagner vers le sud, ni le Notos de gagner vers l'est. Au reste, quel que soit le sens que l'on adopte, les conclusions ne seront pas sensiblement modifiées, si ce n'est qu'en entendant l'Euros, il s'ensuit que le chemin précédent est réellement supposé parcouru de l'ouest à l'est ; en traduisant « Euronotos », la même conséquence ne peut être déduite.

autres indications de l'*Odyssée* relatives à la situation de Schérie sont excessivement vagues. L'hypothèse de Th-H. Martin ne se heurte donc qu'aux deux contradictions que j'ai signalées : elle ne permet pas d'expliquer les deux vers XII, 3, 4, que j'ai reproduits ; ce devrait être l'Euros et non le Zéphyre qui rejette Ulysse sur les Planctes au départ de Thrinacie. Mais en même temps, cette hypothèse n'a reçu aucune confirmation décisive.

Examinons maintenant la supposition contraire, et, sans nous demander pour le moment comment Ulysse a pu arriver à l'extrême Orient en venant, par la terre des Laestrygons, de l'île flottante d'Éole, dont la première position est à dix jours à l'ouest d'Ithaque (X, 25, 30), plaçons Æa à la limite de la course d'Ulysse vers l'est ; il en revient donc en naviguant vers l'ouest jusqu'à Thrinacie, est rejeté vers l'est jusqu'aux Planctes, au nord jusqu'à Ogygie. Il n'y a jusque là aucune difficulté, à la condition de conserver pour Thrinacie à peu près la même situation que dans l'hypothèse contraire. Ulysse, en effet, venant du côté de la Colchide par la mer imaginée au nord de la Grèce, doit tourner le continent, et l'Euros ne devient gênant pour lui que lorsqu'il est arrivé, par rapport à Ithaque, dans la direction de la mer Adriatique.

Mais il est au contraire impossible, dans cette nouvelle hypothèse, d'assigner à l'île des Phéaciens une situation satisfaisante. Car si elle se trouve à l'est d'Ogygie et des Planctes, il est tout à fait incompréhensible que Circé n'y envoie pas directement Ulysse, au lieu de lui imposer le redoutable itinéraire qu'avait déjà suivi le navire Argo.

Si l'on essayait une troisième hypothèse, les difficultés ne feraient qu'augmenter ; il faut donc bien reconnaître que la géographie de l'*Odyssée* est réellement incohérente, et au lieu d'essayer de la restituer en torturant les textes, il convient de rechercher les causes de cette incohérence.

Quelle que soit la part d'Homère dans la rédaction actuelle de l'*Odyssée*, il est infiniment probable que ce poème n'a nullement été conçu d'un seul jet, qu'il résulte au contraire de la fusion et du remaniement de plusieurs poèmes distincts. C'est évidemment là le motif qui a entraîné les discordances que nous avons reconnues ; le dernier rapsode ne s'est nullement préoccupé d'avoir un système géographique bien lié, mais de charmer ses auditeurs par le récit du plus grand nombre possible d'aventures merveilleuses. Pour retrouver les traditions primitives, il

serait donc nécessaire de pouvoir distinguer sûrement les différents poèmes ainsi cousus ensemble.

Je puis toutefois me borner à indiquer brièvement, parmi les diverses conjectures qui ont été développées à cet égard, celle qui me semble la plus plausible. Le noyau primitif de l'*Odyssée* aurait été constitué par la réunion de deux poèmes distincts : le *Retour d'Ulysse* (ch. V et suiv. jusqu'à XIII, 184), les *Prétendants* (de là à la fin). Il aurait été ultérieurement augmenté par la composition d'une *Télémachie* (ch. I à IV), dont l'adjonction aurait d'ailleurs obligé d'intercaler de longs épisodes nouveaux dans chacun des deux poèmes originaires, pour laisser le temps de faire revenir Télémaque de Lacédémone et de Pylos. Ainsi, primitivement, le récit d'Ulysse à Alcinoos aurait été fait en une seule fois, et le chant VIII (*les Jeux chez les Phéaciens*) aurait été ajouté; le récit d'Ulysse était d'ailleurs beaucoup plus court, les chants X, XI, XII n'en faisaient point partie ; ce seraient là des aventures imaginées après coup sur le thème de celles des Argonautes, tandis que, dans la tradition primitive, le naufrage d'Ulysse et son arrivée à Ogygie auraient immédiatement suivi son départ de la terre des Cyclopes, Poseidôn vengeant ainsi, sans nul délai, son fils Polyphème.

Nous n'avons pas besoin d'adopter cette thèse dans tous ses détails; il nous suffit qu'elle nous fournisse, dans son ensemble, une explication très simple des incohérences qui nous occupent. L'auteur du *Retour d'Ulysse* concevait vaguement, sans préciser d'ailleurs les positions, la terre des Cyclopes, Ogygie et Schérie, comme étant à l'ouest d'Ithaque. Tout au contraire, les Minyens revenaient de la Colchide, c'est-à-dire de l'orient, par le nord ; l'auteur du chant XII de l'*Odyssée* fait à leur voyage, au sujet des Planctes, une allusion expresse, et il est bien certain que Circé, sœur d'Æétès, les Sirènes, dont Orphée triomphe par ses chants, sans doute aussi les bœufs du Soleil, qu'admirent et respectent les Argonautes, appartiennent au même cycle de légendes.

Dans les *Argonautiques* d'Apollonius et du pseudo-Orphée, la situation de ces pays fabuleux a reçu des déterminations qu'il est inutile de rappeler, et qui sont en rapport avec les progrès de la géographie, comme avec l'influence prépondérante des récits homériques sur ces mêmes pays. Il n'en est pas moins clair que la tradition primitive devait les placer à l'est. Après l'enlèvement de la Toison-d'Or, pour éviter les forces d'Æétès,

qui occupent l'embouchure du Phase où ils se sont engagés, les Minyens remontent ce fleuve et débouchent dans l'Océan; car dans les idées d'alors, toutes les eaux douces descendaient du grand fleuve extérieur dans la mer intérieure, les unes par un parcours souterrain, les autres à ciel ouvert, comme le Nil entre l'Asie et la Libye, le Phase entre l'Asie et l'Europe. Ainsi arrivés dans l'Océan et rentrant par un autre bras dans la grande mer septentrionale, les Argonautes rencontrent l'île de Circé et reviennent en Grèce par le nord et l'ouest, après avoir été jetés sur les côtes de Libye. L'île des Sirènes, les Planctes, Thrinacie sont leurs étapes de l'est à l'ouest sur un même parallèle au nord du Caucase. C'est le même itinéraire qui a été repris dans l'*Odyssée*, avec des récits trop attrayants pour qu'aucun auditeur eût à discuter sur leur possibilité géographique.

Si Thrinacie ne joue qu'un rôle insignifiant dans la légende argonautique, tandis que le sort d'Ulysse s'y décide pour neuf ans, il faut reconnaître là une preuve manifeste du talent d'invention du poète de l'*Odyssée*, mais nullement un indice sur l'origine du mythe. Lampétia et Phaéthouse sont des enfants du soleil comme Æétès et Circé; la tradition primitive sur les Minyens a donc dû les accueillir naturellement, quoiqu'elles provinssent peut-être d'une source légendaire distincte, comme de récits sur l'Éridan et sur Phaéthon.

Mais si nous admettons ainsi que la tradition argonautique a été recueillie dans l'*Odyssée*, on peut être porté à croire qu'en revanche les poèmes homériques ont influé sur le développement ultérieur du cycle minyen. Ainsi le conte sur Éole a, dans l'*Odyssée*, un caractère tout à fait original; au contraire, dans les *Argonautiques*, l'intervention du dieu des vents est assez inutile. Si d'autre part, les Minyens, après avoir longé Thrinacie, arrivent chez les Phéaciens, le rôle que jouent Alcinoos et Arété semble une invention récente, dont l'auteur a repris à son tour, sans grand bonheur, une des scènes du voyage d'Ulysse.

Schérie paraît être, en fait, une pure création de l'imagination homérique; il n'y a là rien de mythique comme fonds; cet heureux peuple de pacifiques navigateurs, ces vaisseaux qui ne craignent rien et accomplissent en un jour les plus longs voyages, sans se laisser voir et sans avoir besoin d'être conduits, le poète n'y croit pas et ne tient guère à y faire croire ses auditeurs. C'est une simple utopie, la plus vieille, mais néanmoins la plus gracieuse qui ait été rêvée; utopie qui, dans la réalité,

n'avait point de modèle, mais seulement une antithèse, l'habile et rusé Phénicien, pirate et marchand sans foi [1].

Le poète semble avoir pris des précautions pour éviter qu'on lui demandât où se trouvait au juste l'île d'Alcinoos. Il est inutile de chercher ce port que Poseidôn va détruire, où Nausithoos a jadis conduit, loin des humains et près des dieux, les Phéaciens qui habitaient autrefois la vaste Hypérée, à côté des Cyclopes et des Géants, et qui maintenant ne connaissent aucune terre plus lointaine que l'Eubée; si ces vagues indications ne sont point d'ailleurs sans quelque incohérence, on dirait qu'elles sont calculées pour dérouter l'auditeur, et lui faire comprendre à demi-mot que tous ces pays n'appartiennent qu'à la fantaisie [2].

Faut-il de même se refuser aux conjectures sur les autres terres où aborde Ulysse dans ses courses vagabondes, sur la Télépyle des Laestrygons, sur la mystérieuse ville des Cimmériens? Ce serait peut-être le parti le plus sage; mais ici nous trouvons des indications qui ont une apparence cosmographique, et il convient au moins d'en préciser, s'il est possible, le sens et la portée.

On a prétendu que les Laestrygons avaient été empruntés au cycle minyen; ils correspondraient aux monstrueux géants que les Argonautes ont à combattre près de Cyzique, κρήνη ὑπ' Ἀρταχίῃ (Apollonius, I, 957). Mais à part le nom de cette fontaine, on ne voit guère en quoi consisterait l'emprunt, et il faudrait avouer qu'en tout cas, elle se trouve, dans l'*Odyssée*, transportée bien loin de Cyzique. Ne nous arrêtons donc qu'au célèbre passage qui a torturé tous les commentateurs :

« Dans cette contrée, le pâtre, en rentrant son troupeau, appelle le pâtre qui doit faire sortir le sien et qui obéit à sa voix. Là, un homme sans sommeil pourrait gagner double salaire en faisant paître tantôt les bœufs, tantôt les blancs troupeaux de moutons; car les chemins du jour et de la nuit sont tout près l'un de l'autre. »

J'avoue qu'aucune des interprétations données ne me satisfait; il est inutile de rappeler celle d'Eustathe, mais je ne puis

1. Φαίηκες semble dérivé de φαιός, brun, par opposition à φοινικοείς, rouge.
2. Près des dieux (VII, 205) indiquerait le nord ou le nord-ouest de l'Olympe; mais comment placer de ce côté les Cyclopes (206)? Il faudrait au moins intervertir l'épisode d'Eole pour le mettre après celui des Lotophages.
L''Απειρτ, d'où les navires phéniciens ont amené Eurymédouse, fait bien penser à l'Épire (Ἤπειρος), mais en tout cas le nom est défiguré.

que m'étonner de voir Th.-H. Martin, ordinairement si judicieux, adopter l'explication de Cratès, d'après laquelle le poète aurait voulu indiquer qu'en Laestrygonie les jours étaient séparés les uns des autres par de très courtes nuits, et assez longs pour faire paître, par exemple, les bœufs le matin, les moutons l'après-midi.

Certes, si Homère avait voulu décrire un pays où il n'y a presque pas de nuit, il lui aurait été difficile de choisir des expressions plus alambiquées, d'employer une image plus inattendue ; une pareille explication pourrait au plus être valable s'il s'agissait d'un alexandrin ; pour Homère, il n'y a jamais qu'à le prendre à la lettre.

« Les chemins du jour et de la nuit sont tout près » ; le seul sens possible à donner à cette phrase est celui-ci. Soit, par exemple, Paris et Saint-Denis; quand il fait jour à Paris, on suppose qu'il fait nuit à Saint-Denis, et inversement. La singularité du pays imaginaire s'exprime ainsi très clairement, du moment où l'on peut désigner des localités. Mais si on se refuse cette liberté, il devient au contraire très difficile de le faire élégamment en peu de mots, et, pour continuer notre exemple, je ne trouverais pas mieux à faire pour ma part que d'imiter Homère et de dire : Le maçon rentrant après sa journée (de la ville à Montmartre) réveille le maraîcher qui va descendre dans la plaine. Inutile de remarquer que l'image d'Homère était appropriée à son temps, mais tout aussi claire, pour qui n'ignore pas du moins que les pâturages de moutons et les pâturages de bœufs sont nécessairement, dans les pays d'élève pour le double bétail, encore plus distincts qu'une ville et sa banlieue.

Ainsi Homère nous parle d'un pays où, quand il fait jour, il fait, en même temps, nuit à côté, et inversement; c'est simplement une invention de conte d'enfants, qui a paru amusante au poète, et qui n'a rien à faire avec la cosmographie. Car si l'on voulait dresser une mappemonde d'Homère et y placer quelque part les Laestrygons, il faudrait admettre un certain nombre d'hypothèses qui ont pu passer par la tête de tel ou tel Grec, soit plus tôt, soit plus tard, mais qui sont tout à fait étrangères au poète de l'*Odyssée;* il ne les a certainement pas connues, ou s'il les connaissait, il les rejetait purement et simplement.

Il y a cependant quelque intérêt à examiner ces hypothèses, non pas qu'on doive croire qu'elles aient donné naissance au conte des Laestrygons, mais parce qu'il est, de fait, plus facile

qu'on pourrait le croire, de faire concorder cette singulière fantaisie avec les croyances cosmologiques des anciens Hellènes.

Aristote (*Météorologiques*, II, 1) dit que plusieurs des anciens météorologues étaient persuadés que le soleil ne descend pas au-dessous de la terre, mais tourne autour du côté du nord, et que, s'il disparaît pendant la nuit, c'est que ce côté de la terre est plus élevé. En dehors de Thalès, il n'y a guère de « physiologue » hellène à qui cette opinion puisse être attribuée; mais Aristote pensait évidemment aux anciens poètes, comme ceux dont Athénée (XI, 38-39) a réuni divers passages sur ce sujet. Arrivé à l'Océan, Hélios ne s'y plonge pas, mais il est reçu dans un lit ou une coupe d'or qu'Héphaestos a fabriquée, et le courant du fleuve le ramène, par le nord, des Hespérides au levant, en face la terre d'Éthiopie[1].

L'Océan est supposé suffisamment encaissé pour que la lueur du soleil ne parvienne pas jusqu'à nous pendant la durée de ce trajet; c'est bien là ce que dit Aristote. Mais dès lors, qui habiterait sur la rive de l'Océan septentrional n'apercevra pas le soleil pendant le jour; il le verra au contraire passer pendant la nuit.

Si l'Océan est supposé circulaire, suivant l'opinion la plus répandue, il y aurait donc, en fait, sur la rive de ce côté, une nuit très longue, suivie d'un jour très court; mais qu'on suppose, au contraire, que la terre affecte la forme d'un rectangle (d'une table, comme le pensait Anaximène), le jour sur l'Océan septentrional correspondra à la nuit pour nous, et réciproquement. Dès lors, en traversant les hauteurs qui sont supposées encaisser le fleuve, on passe immédiatement du jour à la nuit ou de la nuit au jour, tant leurs chemins sont voisins.

Ainsi les Laestrygons pouvaient, à la rigueur, être conçus, au temps d'Homère, comme habitant une des terres séparant au nord la grande mer de l'Océan; il eût fallu toutefois, pour cela, combiner deux idées dont l'antiquité n'est pas démontrée : le mythe de la navigation d'Hélios sur l'Océan; l'hypothèse de la forme rectangulaire de la terre.

Quoique cette dernière hypothèse ne paraisse pas avoir eu

1. Athénée cite Phérécyde, Stésichore, Antimaque, Eschyle, Mimnerme. Cette croyance me semble, au reste, empruntée à l'Égypte et, par suite, très postérieure aux temps homériques. En tout cas, vers la fin du IVe siècle de notre ère, l'évêque Sevérianos de Gabales la soutenait encore, et croyait pouvoir l'appuyer sur des textes bibliques.

beaucoup de partisans, il ne faut pas dire qu'elle n'eût reposé sur aucun fondement; il n'est pas besoin de longs voyages pour reconnaître que l'apparence circulaire de l'horizon est une pure illusion, et un phénomène astronomique bien familier pouvait conduire à substituer à cette illusion la croyance à une forme toute différente.

Le soleil ne se lève ni ne se couche toute l'année aux mêmes points de l'horizon; il avance vers le nord pendant l'été, vers le sud pendant l'hiver, mais jusqu'à certaines limites seulement. Dans l'hypothèse de la terre plate et circulaire, l'existence de ces limites est inexplicable; elles sont, au contraire. immédiatement données, si l'on suppose la forme rectangulaire et que l'on assigne deux côtés opposés du rectangle, l'un au lever, l'autre au coucher.

Si, après avoir interprété le passage relatif aux Laestrygons, j'ai exposé les deux origines qu'on peut, d'après cette interprétation, attribuer à la conception homérique, soit qu'on la considère comme provenant d'un simple conte de nourrice, ainsi que je suis porté à le croire, soit qu'on la rattache à des croyances cosmologiques, il faut reconnaître qu'en tout cas le poète ne s'est pas préoccupé de mettre ce conte ou ses croyances d'accord avec ses autres conceptions, ni avec les opinions courantes de son auditoire. Est-il possible, pour les Cimmériens, d'arriver à quelque conclusion analogue?

La question me paraît beaucoup plus difficile; le nom des Cimmériens peut, en effet, avoir été emprunté au cycle minyen, où il aurait désigné le peuple historiquement connu par les Grecs, et sur le compte duquel pouvaient courir, dès le temps d'Homère, des légendes que nous ne connaissons pas[1]. Que le poète ait singulièrement déplacé ce peuple mythique, cela est clair; mais il est improbable qu'il ait inventé de toutes pièces ce qu'il en dit. Cependant, comme nous n'apercevons aucun lien entre la tradition poétique et la tradition historique, force nous est de nous borner à considérer exclusivement le témoignage homérique.

Ulysse part de l'île de Circé à l'aurore par un vent du nord; au soir, il atteint l'Océan et le traverse.

« Là est le peuple et la ville des Cimmériens, qu'enveloppe

1. On a seulement quelques indices à ce sujet dans les récits sur les brouillards du Pont-Euxin, et dans la légende sur l'Acherousia voisine d'Héraclée (Valérius Flaccus, etc.)

un sombre brouillard; jamais ils ne voient les rayons du brillant Hélios, ni quand il monte au ciel étoilé, ni quand du ciel il redescend vers la terre; une nuit funeste est toujours étendue sur ces mortels infortunés. »

C'est le port où débarque Ulysse pour aller au séjour d'Hadès; pour parvenir au point que Circé lui a indiqué, il chemine quelque peu le long de l'Océan en le descendant, semble-t-il [1]. Après l'évocation des morts, il se rembarque, et revient dans la nuit à Æa, grâce à un vent favorable [2].

Je ne crois pas qu'il faille attacher une grande importance à la durée assignée pour la navigation; il s'agit d'un voyage fantastique, tout comme ceux des navires phéaciens. Mais en tout cas, les Cimmériens sont au sud-est, car les vers qui déterminent la situation d'Æa à l'orient sont précisément relatifs au retour d'Ulysse dans cette île; il paraît donc inutile de discuter si d'autres traditions, suivies dans d'autres passages, comme *Odyssée*, XXIV, 11 suiv., semblent indiquer pour l'Érèbe une tout autre situation; ce ne serait là qu'une incohérence de plus.

Pourquoi les Cimmériens ne voient-ils jamais le soleil? D'après le Ps.-Orphée, qui les place au nord, c'est qu'ils seraient entourés de montagnes qui leur cacheraient toujours l'astre qui nous éclaire; cette explication provient évidemment d'un scholiaste d'Homère, mais elle n'a sans doute aucune valeur, si ce n'est en ce sens qu'elle affirme que l'absence du soleil est la cause et non l'effet de l'obscurité et du brouillard perpétuels (ἠέρι καὶ νεφέλῃ).

Th.-H. Martin paraît d'un avis contraire, mais il ne s'arrête pas sur cette question et ne déduit, de la donnée de l'obscurité perpétuelle, aucune conséquence géographique. Cette contrée est ténébreuse, parce qu'elle est le vestibule de l'Érèbe, nécessairement ténébreux.

La raison est suffisante, si on ne voit, dans la tradition relative

1. XI, 21 : παρὰ ῥόον. Si Circé habite l'extrême Orient, et si l'Océan coule de l'orient à l'occident par le sud, Ulysse continue alors à s'éloigner d'Æa; dans l'hypothèse de Th.-H. Martin, il s'en rapproche au contraire.

2. XI, 639-640.

Τὴν δὲ κατ' Ὠκεανὸν ποταμὸν φέρε κῦμα ῥόοιο·
πρῶτα μὲν εἰρεσίη, μετέπειτα δὲ κάλλιμος οὖρος.

Th.-H. Martin interprète ces deux vers comme si Ulysse à son retour avait redescendu l'Océan, au lieu de le traverser simplement comme à l'arrivée. Cette explication est favorable à sa thèse, mais en réalité le sens est loin d'être précis, et l'on peut entendre très bien qu'Ulysse traverse en luttant contre le courant qui le fait dériver, qu'il s'aide d'abord des rames, puis du vent.

aux Cimmériens, qu'un conte, comme pour les Laestrygons. Mais il semble y avoir là en réalité plus qu'un conte, à savoir un véritable mythe, puisqu'il s'agit de l'Érèbe et puisque le séjour des morts est représenté comme au-dessus de la surface de la terre.

Un simple conte peut être sans plus accepté comme tel; pour tout mythe ayant un caractère religieux, on doit, au contraire, chercher à le coordonner avec les autres croyances; s'il les contredit explicitement, il ne peut subsister.

Mais comment les anciens pouvaient-ils essayer d'effectuer cette coordination, nous l'ignorons; si nous faisons aujourd'hui quelque tentative, nous rencontrons de graves difficultés et nous arrivons à des conséquences beaucoup moins plausibles que pour les Laestrygons.

Était-il possible, pour les anciens, d'imaginer que, sur la surface de la terre supposée plane, une région ne fût jamais éclairée?

A la grande rigueur, oui; si nous considérons que le soleil paraît comme un disque, dont l'autre côté peut être supposé obscur, qu'il semble, dans sa course diurne, tourner ce disque tantôt vers l'occident, tantôt vers le nord, tantôt vers l'orient, jamais vers le midi, on pouvait être conduit à une idée que des connaissances géométriques un peu précises auraient cependant suffi à dissiper: à savoir qu'à l'extrême sud, on devait arriver à une contrée au delà de la terre éclairée par le soleil; on pouvait dès lors y placer l'Érèbe et les Cimmériens (en face des Pygmées?).

Quant à choisir le sud-est, plutôt que le sud-ouest, il n'y a aucune raison; je remarque seulement, pour mémoire, que dans l'hypothèse de la forme rectangulaire, l'ensemble du récit homérique s'explique assez bien, à part la durée du voyage. La rive au delà de l'Océan méridional est supposée occupée par l'Érèbe; Ulysse y arrive en ligne droite au point le plus rapproché de l'île de Circé; c'est là que se trouvent les Cimmériens.

Il y a cependant, dans tous les cas[1], une assez grave difficulté; la mer que traverse Ulysse est évidemment une mer imaginaire qui couvre l'espace au delà de la partie du continent asiatique connu par le poète; mais cette mer paraît dès

1. Aussi bien si l'on place l'île de Circé à l'ouest que dans notre hypothèse.

lors s'étendre à l'est des Éthiopiens d'Orient, et ces peuples ne seraient pas alors immédiatement sur la rive de l'Océan, conformément à la tradition (*Iliade*, XXIII, 205, etc.). Ou bien cette mer serait-elle celle où Nestor raconte que Ménélas a été entraîné plus loin que les oiseaux n'en pourraient revenir en un an?

Suivant une tradition dont Strabon a eu connaissance, Ménélas serait parvenu dans cette mer après avoir remonté le Nil et débouché de ce côté dans l'Océan. Un récit ancien semble aussi avoir fait voyager les Argonautes de ce côté. On pourrait alors placer les Éthiopiens sur les terres limitant cette mer à l'extrême Orient.

Mais il est sans doute inutile de multiplier les conjectures de ce genre pour remédier à des incohérences patentes, toutefois d'ordre secondaire, qu'elles proviennent de la juxtaposition de morceaux dus à divers poètes ayant adopté des traditions différentes, qu'elles tiennent seulement à l'insouciance avec laquelle Homère a accueilli, pour diversifier son œuvre, les légendes les plus disparates.

J'ai voulu seulement montrer qu'il est impossible de considérer l'auteur de l'*Odyssée* comme ayant réellement situé, dans sa pensée, les pays fabuleux dont il parle; on ne peut donc pas faire, sans contradictions, une géographie de l'*Odyssée*, on ne peut pas dresser une mappemonde suivant Homère.

On peut essayer toutefois de remonter à l'origine traditionnelle de quelques légendes et préciser plus ou moins les situations géographiques que ces légendes pouvaient supposer avant le temps d'Homère. Mais la tâche est d'autant plus difficile qu'à partir du VIe siècle avant notre ère, Homère est devenu une autorité géographique, et qu'à mesure que les connaissances positives se sont développées, la critique grecque a fait tout le contraire de ce qu'il aurait fallu pour nous éclairer. Il est inutile d'insister sur ce point assez connu de nos lecteurs.

PAUL TANNERY.